

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Hashtag Princess

Samantha Morgan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SAMANTHA
MORGAN

HASHTAG *Princess*

Samantha Morgan
HASHTAG PRINCESS

DMR

Couverture : © BMR
Visuels : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2021, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-720763-4

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**À toutes les femmes, avec ou sans soutif,
nous sommes toutes des princesses !**

Sommaire

Couverture

Titre

Copyright

Chapitre 1 : #onceuponatime

Chapitre 2 : #endeuil

Chapitre 3 : #cœuràprendre

Chapitre 4 : #droledevisite

Chapitre 5 : #cinquantenuances

Chapitre 6 : #labonneblague

Chapitre 7 : #àcœurouvert

Chapitre 8 : #Révélation

Chapitre 9 : #gardetoncalme

Chapitre 10 : #surlaroute

Chapitre 11 : #uneviedechateau

Chapitre 12 : #diversion

Chapitre 13 : #unesoupeetaulit

Chapitre 14 : #interception

Chapitre 15 : #starwarsremake

Chapitre 16 : #etmerde

Chapitre 17 : #undeuxfois

Chapitre 18 : #enligne

Chapitre 19 : #rendezvousnocturne

Chapitre 20 : #unedécisionàprendre

Chapitre 21 : #quandfautyaller

Chapitre 22 : #cestpartipourleshows

Chapitre 23 : #lejeudeladame

Chapitre 24 : #depèreenfils

Chapitre 25 : #porcroyal

Chapitre 26 : #girlpower

Chapitre 27 : #soutienroyal

Chapitre 28 : #lesbaisersvoléssontlesmeilleurs

Chapitre 29 : #esquive

Chapitre 30 : #007encarton

Chapitre 31 : #sortienonofficielle

Chapitre 32 : #coupdechaud

Chapitre 33 : #scandaleenapproche

Chapitre 34 : #contreattaque

Chapitre 35 : #leboobsgate

Chapitre 36 #jepeuxpasjaiaquaponey

Chapitre 37 : #croisento

Chapitre 38 : #miseaupoint

Chapitre 39 : #lesangnoir

Chapitre 40 : #Échecetmat

Chapitre 41 : #helpme

Chapitre 42 : #souslesapparences

Chapitre 43 : #souslesapparences version 2

Chapitre 44 : #primosuffragium

Chapitre 45 : #unparfaitcommencement

Chapitre bonus

Remerciements

Extrait - Menthe Royale

Chapitre 1 : #onceuponatime

Sylviana

Au final, rien n'est plus précieux que les moments à deux. En guise d'illustration, sa main dans la mienne devant la sculpture qui la suit partout.

Comme chaque jour, je pousse la porte de la chambre avec la boule au ventre, ne sachant dans quel état je vais la retrouver.

— Elle n'en a plus pour longtemps, murmure l'infirmière en passant près de moi.

Elle presse mon bras en signe de compassion avant de disparaître pour s'occuper de ses autres patients. Je ne prête plus attention au « bip » des différentes machines, elles vont bientôt s'éteindre une par une pour la laisser rejoindre un monde meilleur. Sans faire de bruit, je tire la chaise près du lit où elle repose. Sur le plateau qui lui sert de table de chevet trône une sculpture en bois représentant un enfant assis sur ses talons, le visage penché sur ses mains jointes. C'est tout ce qui lui reste. Nous avons été obligées de tout vendre pour payer la maison de retraite après la chute qui l'a laissée en fauteuil roulant. J'avance ma main vers la sienne. De la pulpe du doigt, j'effleure les nombreux plis et taches brunes. Je ne veux pas la réveiller, juste lui faire sentir que je suis là, près d'elle, tout comme elle l'a été pour moi durant vingt-quatre ans.

— Sylviana, parvient-elle à formuler en ouvrant difficilement les yeux.

— Mamie, chhhhhuuuut, rendors-toi, je suis là.

Elle secoue la tête et je dégage les mèches blanches de son visage. Ses yeux bleus ont gardé tout leur éclat et toute sa malice. C'est ça le plus dur. Elle est parfaitement lucide, son esprit est encore vif et alerte, mais l'enveloppe qui le contient arrive à bout, rongé par le cancer alors qu'elle n'est pas si vieille. Aujourd'hui, elle a pris la décision de débrancher les machines qui la maintiennent en vie. Elle me fait signe de l'aider à se redresser. J'ajuste des coussins derrière son dos et remonte la couverture pour qu'elle n'ait pas froid. Elle tapote le matelas comme elle le faisait lorsque j'étais enfant et je prends place.

— Je vais te raconter une histoire, commence-t-elle d'une voix

tremblante.

— Non Mamita, pas d'histoire. J'aimerais qu'on discute, j'aimerais...

Elle ne me laisse pas terminer et serre ma main avec le peu de force qui lui reste.

— C'est important Sylviana. Tu dois connaître l'histoire de la princesse Alessandra de Molvík.

Je m'agace, ce conte pour enfants, je l'ai déjà entendu des centaines de fois. Si, pendant longtemps, ce fut mon histoire préférée, aujourd'hui, j'ai envie d'autre chose pour nos derniers instants, ensemble. Je veux lui dire à quel point je l'aime, à quel point elle va me manquer, que je lui suis reconnaissante d'avoir pris soin de moi à la mort de ma mère, que je suis désolée de lui avoir mené la vie dure, mais son regard suffit à me faire capituler. D'une voix faible, elle commence :

— Il était une fois, dans le royaume de Molvík, une princesse éprise de liberté. Sa mère, la reine Virginia, dirigeait le royaume et comptait bien diriger aussi la vie de sa fille. Suite à un scandale politique, la reine décida de détourner l'attention du peuple en promettant que sa fille, la princesse Alessandra, choisirait son futur mari lors d'un bal donné en son honneur. La princesse Alessandra eut beau protester, rien ne fit changer d'avis sa mère. Le royaume se passionnait pour cette histoire, des invitations furent envoyées à tous les plus beaux partis du monde. Alessandra finit par se faire à l'idée qu'elle serait mariée pour ses dix-neuf ans, le seul espoir auquel elle se raccrochait, c'est qu'elle pourrait au moins choisir son époux parmi les prétendants. Mais c'était mal connaître Virginia. La veille du bal, elle convoqua sa fille et lui présenta le prince Muhammad. De trente ans son aîné, c'est lui qu'elle devrait choisir comme époux le lendemain afin de conclure une alliance avec son pays riche en pétrole. Alessandra accusa le coup. Pleurer, hurler ne servirait à rien, le cœur de glace de sa mère ne fléchirait devant rien. Alessandra parvint à hocher la tête, soumise, et disparut dans sa chambre. Elle renvoya sa femme de chambre et pour la première fois de sa vie, elle sut exactement ce qu'elle devait faire.

Ma grand-mère est interrompue par une quinte de toux, mais alors que je lui tends un verre d'eau, elle le repousse et poursuit. Je l'écoute me raconter la fuite de la princesse Alessandra qui n'emporta avec elle que quelques bijoux et une statuette sculptée par son père peu de temps avant son décès. Elle parvint à déjouer la vigilance des gardes et à gagner la gare de Molvík. Sans réfléchir, elle monta dans le premier train et se cacha dans un wagon. C'est là qu'elle rencontra un

jeune contrôleur. Il suffit d'un regard échangé pour qu'ils tombent amoureux l'un de l'autre. Le jeune homme l'aida à rester cachée et lui fit traverser la frontière.

L'histoire est presque finie et la suite je la connais. La princesse et le contrôleur s'installèrent ensemble dans un village perdu en Italie, ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. La vilaine Virginia ne se remit jamais de l'humiliation que lui causa la fuite de sa fille et depuis le royaume de Molvik attend le retour du descendant ou de la descendante de la princesse disparue.

— C'est ainsi que la princesse arriva en France.

Je me redresse en fronçant les sourcils.

— Mais non, Mamita, elle s'est cachée en Italie, ne puis-je m'empêcher de rectifier.

Un sourire espiègle apparaît sur le visage de mon aïeule.

— Ça, c'est ce qu'elle a fait croire. En réalité, elle n'est restée que très peu de temps en Italie. Elle s'est exilée en France avec un jeune homme rencontré dans le train.

En disant cela, elle agrippe le médaillon qu'elle porte autour du cou.

— Ensemble, ils se sont installés à Grenoble où ils ont eu une magnifique petite fille. Leur vie fut belle et remplie de bonheur, jusqu'à ce que la mort rappelle à elle Frederich puis, quelques années plus tard, leur fille Anna.

Je comprends rien. Pourquoi le contrôleur porte le nom de mon grand-père et leur enfant celui de ma mère ? Le silence environnant m'apprend que les machines ont cessé de fonctionner, dans peu de temps, ses organes vont lâcher un par un.

— Tu comprends Sylviana ? me demande-t-elle en respirant avec difficulté.

— Je t'aime, Mamita, il faut que je te dise que...

— NON ! Il faut... Il faut... que tu comprennes. Les temps ont changé... Tu peux reprendre ta place... avant... avant qu'il soit... trop tard.

— Je comprends pas. Je comprends rien.

Les yeux baignés de larmes, je lui dis tout ce que j'ai besoin de lui dire, mais elle n'écoute pas. Elle est bloquée sur cette histoire qu'elle confond désormais avec sa vie.

— C'était moi... C'était moi... Maintenant c'est toi... Garde le

médailon.

— Mamita ! Mamita ! MAMITA !!! hurlé-je comme si mes cris pouvaient l'empêcher de partir, de me quitter, de m'abandonner.

— Je... ne... regrette... rien, murmure-t-elle avant de fermer les yeux pour ne jamais les rouvrir.

Un cri déchirant s'élève dans la minuscule chambre de l'Ehpad et ce n'est que lorsque ma voix se brise que je comprends qu'il sortait de ma gorge.

La suite est floue. Des blouses blanches, des bras, des médecins, des papiers à signer et de nouveau le silence.

Chapitre 2 : #endeuil

Sylviana

Journée de merde, temps de merde, vie de merde. En guise d'illustration, la sculpture laissée par ma mamita avec un chrysanthème et une bougie allumée.

La migraine fait rage sous mon crâne, les conséquences de ces derniers jours à ne faire que pleurer. Heureusement, dans mon malheur, je peux compter sur Liliane. Meilleure amie de ma grand-mère malgré leur différence d'âge, elle s'est occupée de tout gérer. C'est dans sa maison qu'a eu lieu le repas post funérailles. J'ai réussi à faire bonne figure, mais là je n'y arrive plus. J'ai préféré m'isoler dans l'une des chambres d'amis plutôt que d'entendre encore quelqu'un me dire à quel point ma Mamita était une personne formidable. Tous des hypocrites. À part Liliane, personne n'est venu la voir à l'Ehpad des Marguerites. Oh, ils ont tous de bonnes excuses hein, mais c'est plus fort que moi, j'ai besoin de projeter ma colère sur quelqu'un.

— Poucinette ? Tu peux sortir de ta cachette, ils sont tous partis.

Liliane pénètre dans la pièce et me rejoint sur le lit. Elle passe un bras autour de mes épaules et me serre contre elle. Ce geste maternel me fait du bien. Liliane a été ma nounou pendant les premières années de ma vie. Puis, elle est devenue la femme à tout faire de la maison jusqu'à devenir la meilleure amie de ma grand-mère. D'aussi loin que je me souviens, il n'y a jamais eu de lien employée-employeur entre elles, juste du respect et une profonde amitié.

— Allez viens, allons comater devant une série télé. Je vais te préparer un petit plateau, ça te fera du bien.

— Oh, tu sais, je n'ai pas très faim, rétorqué-je.

— Tu n'as absolument rien mangé depuis ta tartine de sept heures trente et il n'est pas loin de vingt et une heures, alors jeune fille, tu vas me faire le plaisir d'avalier quelque chose.

Son ton faussement sévère parvient à me tirer un sourire et elle ajoute en soupirant :

— Elle n'aurait pas voulu que tu sois triste. Elle aurait voulu te voir croquer dans la vie comme elle l'a fait toutes ces années.

Oui, c'est vrai. Mais elle, elle a rejoint l'homme de sa vie dans les

étoiles et moi, je n'ai plus personne.

Liliane parvient à me faire avaler des toasts délaissés par les invités et me confectionne un sandwich avec des restes de charcuterie. Sur l'écran, les images défilent, mais je serais bien incapable de dire de quoi ça parle. Je suis complètement déconnectée, je ne sais absolument pas ce que je vais faire de ma vie. Depuis son décès il y a trois jours, je me sens sombrer. La perspective de retourner bosser dans l'agence d'intérim qui m'emploie comme assistante ne m'enchant pas. Avec Mamita, nous étions d'accord pour dire que c'était en attendant que je trouve ma voie. Ensemble, on se moquait du comportement psychorigide de ma boss qui poussait le vice à réorganiser tout le tableau d'affichage si les aimants n'étaient pas tous de la même taille. Mais y retourner lundi, l'entendre soupirer que je n'aurais pas dû m'absenter si longtemps et les laisser en galère avec un inventaire de supermarché à gérer, c'est au-delà de mes forces. Mamita me boostait, elle avait cette confiance en moi qui me donnait des ailes et me poussait à aller au-delà de tout. C'est grâce à elle que je me suis lancée sur Instagram avec un compte qui prône les droits des femmes. J'ai d'ailleurs lancé le mouvement #nochargementale en prenant pour cible les fabricants d'agendas, de *bullet journals* ou d'organiseurs. Pourquoi l'agenda d'une femme doit coûter vingt euros, peser quatre cents grammes, comporter des onglets « liste de course », « menus de la semaine », « anniversaire à ne pas oublier », quand celui d'un homme coûte moins de dix euros et comporte 50 % de pages en moins ? Mon post a fait du bruit, a été repris par des célébrités, des influenceuses et par de grands médias français et c'est ainsi que mon compte a acquis une certaine notoriété.

Aujourd'hui j'ai environ 500 K *followers* et j'ai même été démarchée par des associations et des marques pour des partenariats. Je n'ai pas eu le temps d'en parler avec Mamita alors pour l'instant, les messages restent sans réponses. Toujours est-il que je ne sais pas quoi faire et cette angoisse mêlée à la solitude que je ressens semble m'étouffer de l'intérieur.

— Poucinette, je vais me coucher. J'ai laissé dans ta chambre un carton que Sandra m'avait laissé pour toi.

— Pour moi ? C'est quoi ? je demande en reprenant pied avec la réalité.

— Je ne l'ai jamais ouvert. Elle me l'a donné juste avant de rentrer à l'Ehpad, elle n'avait pas confiance dans le personnel, et m'a fait promettre de te le donner quand... quand elle ne serait plus là.

Elle dépose un baiser sur le sommet de ma tête et disparaît dans sa

propre chambre. Je n'attends pas une seconde de plus et file dans la chambre qu'elle m'a attribuée pour le week-end. Je remarque qu'elle a rapatrié du salon la sculpture sur bois. Ce petit bonhomme va me suivre partout, je m'en fais la promesse. Sur le lit, j'avise une boîte à chaussures solidement fermée avec du gros scotch marron. Liliane, pensant à tout, a laissé à côté une paire de ciseaux. Me connaissant, elle a dû penser que je n'aurais pas la patience d'aller dans la cuisine les chercher et que j'aurais défoncé la boîte. C'est dire comme elle me connaît bien. Seulement, si en temps normal c'est exactement comme ça que j'aurais réagi, quelque chose me dit que cette boîte mérite toute mon attention et que je ne peux pas l'ouvrir ainsi, à la va-vite. Même si cela me coûte, je prends la peine de me diriger vers la salle de bains. Je me déshabille et ne garde avec moi que le médaillon que portait ma grand-mère. Je me glisse sous le jet d'eau chaude. Petit à petit, la chaleur parvient à me détendre et je me libère encore de mon chagrin en pleurant à chaudes larmes. Je rends les armes et lorsque je me lève enfin, je me sens prête à découvrir ce qu'elle m'a laissé. Emmittouflée dans un pyjama en pilou-pilou avec des oreilles de chat, je m'assieds en tailleur sur le lit. Armée des ciseaux, je découpe les bandes de scotch retenant le couvercle de la boîte. Lorsque le dernier morceau cède, je demeure hésitante. Je finis par prendre une inspiration et ôte le carton de la boîte à chaussures. À l'intérieur, un tas de photos est retenu par un élastique et au milieu du carton, un gros carnet relié en cuir et fermé par un cadenas en forme de cœur. Le cadenas est plutôt lourd, rien à voir avec celui qui protégeait mon journal intime quand j'avais douze ans. Je me saisis du carnet qui fait plutôt office de livre au vu de l'épaisseur. Les pages sont jaunies, si j'en crois la couleur de la tranche et j'ai beau fouiller dans la boîte, je ne trouve aucune clé. Sur un coup de tête, j'attrape les ciseaux et me lance dans une vaine tentative de crochetage. Je manque de perdre un doigt dans l'opération et décide de laisser tomber, quand une idée me vient.

Chapitre 3 : #cœuràprendre

Sylviana

Besoin d'aide pour ouvrir mon cœur et pour découvrir ses secrets. En guise d'illustration, le carnet de notes de Mamita et une photo d'elle avec celui qui semble être mon grand-père, beaucoup plus jeunes.

Ne l'ayant jamais connu, difficile pour moi de m'en assurer. Je remets le tout dans la boîte et me glisse sous les draps en serrant entre mes doigts le médaillon de Mamita. Pour la première fois depuis sa mort, je ne m'endors pas en pleurant. J'ai un objectif. Demain, à la première heure, je vais chez Mr Brico et j'achète une pince pour démolir le cadenas.

Lorsque je me réveille le lendemain matin, ma détermination n'a pas flanché. Je m'habille chaudement et vérifie tout de même par la fenêtre s'il n'a pas trop neigé dans la nuit. Quand elle me voit apprêtée, Liliane m'offre un sourire ravi et pose sur la table une assiette de crêpes.

— Je me suis dit que ça te ferait du bien, lance-t-elle en faisant glisser jusqu'à moi le pot de pâte à tartiner.

Je plante la cuillère dans le chocolat et tartine généreusement l'intérieur d'une crêpe tout en guettant Liliane du coin de l'œil. Je me demande combien de temps elle va réussir à museler sa curiosité...

— Bon alors, cette boîte ! Il y avait quoi dedans ?

Au lieu de lui répondre, je file dans la chambre et dépose le carton sur la table de la cuisine.

— Vas-y, regarde.

Elle me fixe avec hésitation.

— Tu es sûre ? Si c'est personnel, je ne voudrais pas...

— Mais non, je t'en prie. Si Mamita a jugé bon de te la confier alors qu'elle connaissait ta curiosité sans bornes, c'est qu'elle était prête à prendre le risque que tu l'ouvres.

Ma remarque me vaut un coup de louche en bois sur le bras, mais Liliane s'installe à la table. Avec précaution, elle soulève le carton et se retrouve devant le carnet. Elle essaie aussi de forcer le cadenas mais rend les armes, tout comme moi hier soir. Elle finit par soupirer et

attrape les photos qu'elle fait défiler. L'une d'elles lui échappe et lorsqu'elle tombe, je remarque une inscription au dos : « Alessandra et Frederich ». Je fronce les sourcils et retourne le cliché en noir et blanc. Une toute jeune femme à la beauté saisissante se tient dans les bras d'un homme un peu plus âgé qu'elle. La photo semble avoir été prise devant une cabane en bois, alors que le garçon enveloppe la jeune fille dans une couverture. Le regard qu'il porte sur elle est sans équivoque, il l'aime à la folie. Un détail attire mon attention. Autour du cou de la demoiselle repose un médaillon, le même que celui que je porte à mon tour. Je retourne la photographie et murmure :

— Alessandra ? Ma grand-mère s'appelait Alessandra ?

— Ne dis pas de bêtise, elle s'appelait Sandra. J'ai suffisamment rempli de papiers administratifs en son nom, je le saurais si elle s'appelait autrement, rétorque Liliane en allant retourner une crêpe.

— Tu es sûre ? insisté-je en lui montrant le cliché.

Elle scrute la photo puis les lignes tracées derrière.

— Ma foi, tu as bien vu son acte de décès, c'est Sandra Roman son nom.

— Alors pourquoi écrire Alessandra ?

— Aucune idée. Peut-être trouveras-tu la réponse dans son carnet, si tu arrives à bout du cadenas.

— Tu as raison. D'ailleurs, je finis de me préparer et je vais acheter une pince. À moins que tu en aies une dans le garage ?

Elle secoue la tête.

— Non, je n'ai plus aucun outil, je les ai donnés à mon petit-fils la dernière fois qu'il est passé.

— OK. Dans ce cas, je file à la zone commerciale et ensuite, je rentre chez moi. Si lundi, je ne suis pas au boulot, ma boss va péter les plombs.

— Tu comptes y retourner ? me demande-t-elle. Ta grand-mère était persuadée que tu perdais ton temps là-bas.

Je soupire. Hier je voulais tout abandonner, mais ce matin une énergie nouvelle coule dans mes veines. Je boucle mon sac de voyage, fourre la statuette en bois au milieu de mes fringues et décide de transvaser également le contenu de la boîte en carton qui m'encombre. J'essaie une dernière fois d'ouvrir le cadenas, avec une lime à ongles, mais renonce après qu'elle s'est cassée en deux. Je récupère à l'aide d'une pince à épiler le morceau coincé à l'intérieur

de la serrure en râlant, puis retourne dans le salon pour dire au revoir à Liliane.

— Tu sais, tu devrais lâcher ton job et prendre du temps pour découvrir ce que tu veux faire vraiment.

— Et pendant ce temps, je fais comment pour payer mon loyer, mes courses, mes factures ?

— Tu viens vivre ici, avec moi. La maison est bien trop grande pour moi toute seule et tu me connais, je fais toujours trop à manger. Et puis, le chômage, ça existe, je ne vois pas pourquoi tu ne pourrais pas en bénéficier.

— Je te promets d'y réfléchir, réponds-je en lui claquant une bise sur la joue.

Elle soupire et m'accompagne jusqu'à la voiture en traînant une énorme glacière.

— C'est quoi ? Je lui demande alors qu'elle charge la cargaison dans mon coffre.

— Des bricoles pour les repas. Tu as de quoi tenir cinq ou six jours, peut-être un peu plus.

Je hausse un sourcil dubitatif.

— Dis plutôt cinq ou six mois.

— On sait jamais, si tu décides de laisser tomber ton travail, au moins, tu n'auras pas à t'inquiéter pour la nourriture.

Je l'enlace tendrement, lui promettant de l'appeler dès que j'arrive chez moi. Un observateur extérieur aurait l'impression qu'on ne se reverrait pas avant très longtemps, alors qu'en vérité, nous habitons la même ville et déjeunons ensemble tous les mercredis.

Bien assise dans ma voiture, je mets le chauffage à fond et prends garde à ne pas dérapier sur les routes de campagne verglacées. J'arrive sans encombre dans la zone où je trouve un magasin de bricolage. Bonnet sur la tête, je pénètre dans la boutique à la recherche d'une pince. Aiguillée par un vendeur, je ressors quelques instants plus tard avec mon achat dans un sac en plastique. Quitte à être dans la zone, je décide de faire du shopping pour m'occuper l'esprit. Même si j'ai hâte d'ouvrir ce fichu carnet, la perspective de me retrouver seule chez moi m'angoisse légèrement. Mon portable se met à sonner et je le bascule sur silencieux en reconnaissant le numéro de ma patronne. Le stress afflue et je sens venir la crise d'angoisse. Je suis en congé, en deuil et elle se permet de m'appeler. J'ai envie de lui laisser le bénéfice du doute, peut-être veut-elle prendre de mes nouvelles en ces moments

difficiles, comme toute personne normale. Je scrute l'appareil qui affiche désormais l'icône d'un message audio. J'enclenche la messagerie et sa voix nasillarde perfore mes tympans.

— Sylviana ! On a eu deux désistements pour l'inventaire de demain et c'était deux personnes que tu avais recrutées ! On ne peut pas passer notre temps à rattraper tes erreurs. La prochaine fois, sois plus attentive aux profils que tu sélectionnes !

Elle enchaîne ensuite avec la liste de mes erreurs depuis que je suis dans son agence et je finis par effacer le message sans aller jusqu'au bout. Son nom s'affiche de nouveau sur l'écran, à croire que le premier message n'était pas suffisant pour me dire à quel point je suis nulle, mais à quel point aussi je devrais être là lundi matin, fidèle au poste, prête à en prendre plein la tronche. Je range l'appareil dans mon sac à main et me précipite dans la première boutique de fringues qui croise ma route.

Chapitre 4 : #droledevisite

Sylviana

Craquer pour compenser, bonne ou mauvaise idée ? En guise d'illustration, les deux sacs de vêtements que j'ai achetés ainsi que la pince coupante et une énorme gaufre recouverte de chantilly et d'amandes effilées.

Après avoir vidé une bonne partie de mon compte en banque pour acheter des tas de trucs (in)utiles comme des stylos, un carnet spécial « Projets à réaliser », des fringues et des polars, l'euphorie retombe et je suis à deux doigts de tout rapporter dans les différents magasins pour me faire rembourser. La peur de passer pour une cinglée me retient et à la place je prends la direction du centre-ville. Une première déviation me fait louper la sortie, puis des travaux me ralentissent et finalement, me voici paumée dans une zone industrielle. Je récupère mon portable pour lancer le GPS quand je vois plusieurs appels de Liliane. Étrange. Je compose son numéro et elle décroche, paniquée.

— Sylv, tout va bien ? Tu es où ?

— Je me suis perdue mais tout va bien. J'ai fait quelques achats et je n'ai pas vu le temps passer. Je suis désolée, j'aurais dû t'appeler.

— Non, non, ce n'est rien. C'est juste que... Il s'est passé quelque chose de bizarre en fin de matinée.

— Il s'est passé quoi ?

— Deux hommes un peu étranges sont venus sonner à la porte. Ils m'ont dit être des amis de ta grand-mère et souhaiter te présenter leurs condoléances. Je ne saurais pas te dire pourquoi, mais ils m'ont vraiment fait peur. Ils ont insisté pour rentrer et t'attendre à l'intérieur. J'ai réussi à les repousser et je leur ai dit que tu n'étais pas ici et que je ne savais pas quand tu reviendrais. À ce moment, Denis, le voisin, est passé par là et il a dû sentir que ça n'allait pas. Bref, finalement, en le voyant, les deux gars sont partis et depuis j'essaie de te joindre.

— Tu es sûre que tu ne les connaissais pas ?

— Certaine. Sandra n'avait pas beaucoup d'amis et certainement pas des types comme eux.

Elle me les décrit brièvement, mais ils ne me disent rien non plus. Elle conclut en m'informant qu'elle compte faire un signalement à la police et me recommande d'être prudente. Je raccroche et enclenche le GPS pour retrouver mon chemin. Finalement, il me faut une heure de plus pour rentrer chez moi et une demi-heure supplémentaire pour ranger le contenu de la glacière et des sacs de shopping. Alors que je m'apprête à me poser tranquillement, je me rends compte que j'ai laissé mon sac de voyage avec la pince sur le siège passager.

— Eh merde !

Me voici bonne pour me taper un aller-retour dans le froid alors que je viens d'enfiler mon pyjama. Manquerait plus que je croise mon voisin sexy et c'est le pompon. Je passe mes pantoufles à tête de Mickey et récupère mes clés de voiture sur le guéridon tout en laissant la lumière allumée dans l'appartement. Mon téléphone autour du cou, je me glisse dans le couloir de l'immeuble et ouvre la porte menant aux escaliers. Vu l'heure, si les gens doivent rentrer chez eux, ils prendront l'ascenseur. Je descends les trois étages, ultra silencieuse avec mes chaussons, quand des éclats de voix me parviennent. Fait chier. La peur d'être découverte en pyjama Lilo et Stich me pousse à me planquer dans le local des poubelles et à patienter.

— Tu es sûr de toi ? demande une voix avec un fort accent des pays de l'Est.

— Oui. La maison de retraite a confirmé l'adresse, sa voiture est dehors et son appart est allumé.

— OK, et c'est quoi le plan ?

— Élimination et disparition des preuves, personne ne doit plus jamais entendre parler de Sylviana Romanovka.

Mon sang se glace. Il parle de moi, y a pas de doute. Sauf que je ne m'appelle pas Romanovka, mais Roman. Les deux hommes passent devant ma cachette et une forte odeur d'essence me saisit. Putain, ils vont faire cramer l'immeuble. Je les entends monter les escaliers et compte mentalement dans ma tête. Ils ont dû arriver au premier étage. Je sors du local et fonce vers ma voiture. Je lance le moteur, mais avant de m'échapper, je jette un œil vers l'immeuble. Je ne peux pas laisser les habitants mourir. Je prends une inspiration, m'éjecte de la voiture et tire sur l'alarme incendie présente à l'entrée avant de repartir vers mon véhicule. Sans un regard en arrière, j'appuie sur la pédale et fonce dans la nuit. Fébrile, j'essaie d'appeler Liliane mais personne ne répond. Sans réfléchir, je prends la route de sa maison tout en continuant de l'appeler. Alors que je me rapproche de chez elle, le bruit d'une sirène me parvient, puis un camion rouge me

double à toute allure. Non. Non. Non. Je colle aux fesses du camion, priant pour qu'il s'arrête avant ou après moi, mais sans surprise, il s'arrête au niveau de la maison de Liliane, en proie à un terrible incendie. Les larmes me montent aux yeux alors que la maison dans laquelle j'étais encore ce matin est peu à peu avalée par les flammes. Je regarde, impuissante, la demeure disparaître malgré les efforts des soldats du feu.

Je remets le contact et fais demi-tour avec la certitude que je dois me planquer, au moins pour cette nuit. La peur au ventre, je passe mon temps à vérifier dans le rétroviseur si je ne suis pas suivie. Je roule jusqu'à ce que mes yeux se ferment tout seuls et que je manque d'avoir un accident de voiture. Je finis par me rabattre et sors à la première aire d'autoroute où un hôtel se dessine. Je règle la chambre en espèce, mater des séries policières m'aura au moins appris un ou deux trucs. Le type au guichet ne s'étonne même pas de ma tenue et me donne une clé avec un énorme porte-clés en forme de poire.

— Chambre dix-sept, m'indique-t-il sans décrocher les yeux de sa tablette.

Je ressors pour récupérer mon sac de voyage et grimpe les escaliers extérieurs pour accéder aux chambres. Les portes se ressemblent toutes, peintes dans un vert qui a connu des jours meilleurs et sur lesquels des chiffres ont été tracés il y a sans doute fort longtemps. Le « 17 » est quasiment effacé mais je m'en moque et m'engouffre dans la chambre avant de m'y enfermer. Je me précipite sur la télé et zappe sur une chaîne d'information en continu. On ne parle pas de l'incendie. En même temps, au vu de l'actualité en France et à l'international, une maison qui prend feu sur les hauteurs de Grenoble, ça n'intéresse personne. Je me rabats sur mon portable et me connecte sur les réseaux sociaux. Je trouve un flash info d'un journal local : « Une plaque de cuisson mal éteinte provoque un incendie. » C'est n'importe quoi ! Liliane était la prudence même ! Jamais elle n'aurait oublié d'éteindre le gaz ou autre ! J'ai beau fouiller, je n'arrive pas à savoir si un corps a été retrouvé, mais je dois me rendre à l'évidence, vu ce qu'il restait de la maison, si elle était à l'intérieur, Liliane n'est plus.

Mon portable en main, je fouille à la recherche de l'incendie de mon immeuble. Rien. Il semblerait que mon alerte ait porté ses fruits. Les incendiaires ont dû renoncer à leurs plans. Je compose plusieurs fois le numéro de la police avant de renoncer. Je ne saurais pas quoi leur dire. Je ne sais pas qui m'en veut, ni pourquoi. La seule qui aurait pu identifier les types, c'était Liliane et... Oh putain ! Denis ! Le voisin. Elle m'a dit qu'il était passé quand les gars ont insisté pour rentrer. Il

pourrait sans doute les reconnaître, faire un portrait-robot ! J'essaie de trouver ses coordonnées, mais il doit être sur liste rouge. Je me promets d'aller le voir demain, à nous deux, nous irons voir la police. Mon esprit est en effervescence alors que je me laisse tomber sur le matelas. Si quelques minutes plus tôt le sommeil menaçait de m'emporter, maintenant, c'est tout le contraire. Je suis une vraie pile électrique. Mon regard se pose sur mon sac de voyage et la pince coupante qui dépasse.

— Il est temps de me livrer tes secrets, dis-je en ouvrant le sac et en récupérant le carnet.

Alors que je le serre dans mes mains, je perçois un mouvement sur le côté.

J'ai à peine le temps de réagir qu'un bras passe devant mon visage et qu'un mouchoir en tissu est plaqué sur mon nez.

Chapitre 5 : #cinquantenuances

Sylviana

Sans Christian Grey, les menottes, c'est pas top. En guise d'illustration, mes poignets entravés.

Je me réveille avec un mal de tête carabiné et des douleurs dans la nuque. Visiblement, mon ravisseur n'a pas jugé bon de veiller à mon confort personnel lorsqu'il m'a saucissonnée et enfermée dans sa voiture. À première vue, je n'ai rien de cassé et on ne m'a prélevé aucun organe, ce qui est déjà une bonne chose. En plus des serre-flex au niveau des chevilles et des poignets, je suis solidement retenue par une ceinture de sécurité. J'ouvre timidement les yeux pour regarder par la fenêtre du véhicule, mais les vitres sont teintées. Je suis bien incapable de dire où je suis, ni depuis combien de temps on roule. Mon rythme cardiaque s'accélère quand la vitre de séparation se baisse, me permettant de voir la nuque du conducteur.

— Bonjour princesse, bien dormi ? me demande une voix grave teintée d'un léger accent russe.

— Qui êtes-vous ? Qu'allez-vous faire de moi ? rétorqué-je en tirant sur mes liens.

— Je suis là pour vous protéger et vous ramener chez vous.

— Me protéger ? Je suis sûre que vous êtes avec les tarés qui ont foutu le feu chez Liliane.

De là où je suis, je peux voir ses mains se crispier sur le volant.

— Pourquoi l'avoir tuée ? Pourquoi vous en avez après nous ?

— Je n'ai tué personne et je ne cherche qu'à vous protéger.

— Vous mentez ! hurlé-je en tapant mes poings contre ma fenêtre.

— Calmez-vous, ordonne-t-il.

Je ne l'écoute pas et me mets à marteler avec mes pieds le coffrage séparant la partie avant et arrière de la voiture. Le véhicule fait soudain une embardée. J'entends une portière claquer, des bruits de pas, puis ma portière s'ouvre sur l'homme qui m'a enlevée. Si on était dans un film, je tomberais immédiatement sous le charme de ses yeux bleu glacé (j'y trouverais sans doute des éclats dorés), de ses épaules larges et de ses lèvres charnues. Mais je ne suis pas dans un film, non.

Je suis ligotée à l'arrière d'une voiture et le mec a beau être un fantasma sur pattes, ça ne l'empêchera pas de me découper en petits morceaux et de m'éparpiller dans le paysage. Il avance vers moi et tire de sa poche arrière un canif.

— Non. Non. Je me tais, je serai sage ! Me tuez pas ! Pitié !

Il soupire et se penche vers moi, son couteau toujours en main.

— Je.ne.veux.pas.vous.tuer.

Il me fixe sans ciller et je hoche péniblement la tête pour montrer que j'ai compris. Du moins, je fais semblant de le croire pour éviter une mort prématurée.

— Je suis là pour vous protéger et veiller sur vous, poursuit-il. Je vous ramène à la maison. Si vous saviez depuis quand on vous cherche, Sylviana Romanovka.

OK. Le mec c'est Joe dans *You*. Il fait une fixette sur moi, il s' imagine qu'on va s'installer ensemble et quand il en aura marre, il me tuera et m'enterrera dans son jardin. Il se penche et d'un coup de couteau tranche les liens qui retenaient mes jambes. Mue par mon instinct de survie, je le laisse se redresser et quand il se retourne, je remonte mes jambes vers moi et les propulse contre lui. Déséquilibré, il tombe sur le bas-côté. Je parviens à me détacher, mais pas assez vite puisqu'à peine sortie de la voiture, il est déjà debout, sa main se referme sur mon bras et me ramène de force à l'intérieur.

— Putain, mais vous allez rester tranquille, oui ! dit-il alors que je me débats.

— Jamais !

Même si je le griffe, le mords et lui assène un maximum de coups, lui se contente d'éviter ou d'encaisser. Au bout d'un moment, il parvient à m'immobiliser en se positionnant à califourchon sur moi et en tirant mes deux mains toujours maintenues par des liens au-dessus de ma tête.

— Arrêtez de vous débattre ! murmure-t-il au creux de mon oreille.

Je prends soudainement conscience de la position dans laquelle nous sommes et n'ose plus bouger d'un millimètre. Et s'il lui prenait l'envie de me violer. La terreur s'empare de moi et il doit s'en rendre compte car immédiatement son regard change. Avec d'innies précautions, il s'écarte de moi en veillant à ne pas me toucher plus que nécessaire. Je me redresse à mon tour, à la fois intriguée et rassurée par son comportement.

— Vous... vous n'allez pas me tuer ? je demande timidement alors

qu'il rattache ma ceinture de sécurité.

— Je vous l'ai déjà dit, non.

— Mais pourquoi avoir mis le feu chez Liliane ? insisté-je.

— Ce n'était pas moi et ne vous inquiétez pas pour votre amie, elle n'est pas morte.

Je sursaute en entendant cette nouvelle.

— Quoi ? C'est vrai ? Elle est vivante ?

Le doute pointe le bout de son nez dans mon esprit. Et s'il disait juste cela pour que je reste docile.

— Prouvez-le, osé-je formuler en plantant mon regard dans le sien.

Il s'agace, mais sort son portable et compose un numéro. Il échange quelques mots avec son interlocuteur et me passe ensuite le téléphone. Mes mains étant toujours liées, je manque de faire tomber l'appareil, obligeant mon ravisseur à le tenir collé près de mon oreille.

— Liliane ? j'appelle sans trop y croire.

— Poucinette ! Tu es vivante ! Dieu merci !

Je reconnais la voix de ma confidente et pleure à moitié.

— J'ai eu tellement peur, Sylv ! Ils m'ont ligotée et fait brûler ma maison, ces sauvages !! Heureusement, les hommes de ton ami sont venus me sauver.

— Tu dois aller voir la police Liliane, ils pourront te protéger.

— Non, ils ne pourront pas et...

Le combiné est récupéré par mon « ami » qui répond à ma place :

— Elle vous rappellera plus tard, on a de la route à faire.

Il raccroche et referme la portière. Par acquit de conscience, j'essaie de faire jouer la poignée, mais la sécurité est enclenchée. Le conducteur reprend sa place derrière le volant et quelques instants plus tard, nous roulons de nouveau.

— Tout à l'heure, vous m'avez appelée Sylviana Romanovka, comme les types qui ont voulu mettre le feu à mon immeuble, dis-je en m'enfonçant dans la banquette. Mais vous vous trompez. Je m'appelle Sylviana Roman. Je ne sais pas qui vous cherchez, mais ce n'est pas moi.

Il secoue la tête et croise mon regard dans le rétroviseur intérieur de la voiture :

— Votre grand-mère a changé son nom après sa fuite mais il n’y a pas d’erreur, vous êtes Sylviana Romanovka, fille d’Annabelle Romanovka, petite-fille d’Alessandra Romanovka, l’héritière légitime du trône de Molvik.

Chapitre 6 : #labonneblague

Sylviana

Breaking news, à force de mater des Disney, c'est enfin arrivé, je suis une princesse ! En guise d'illustration, un selfie avec mon haut de pyjama Stich et mes poignets toujours attachés.

— Bon, euh, alors non. Je ne suis pas une princesse, ma mère ne l'était pas et ma grand-mère encore moins. Nous sommes Françaises, Grenobloises pour être précise et je pense que si j'avais eu du sang royal dans les veines, je n'en serais pas là où j'en suis actuellement.

— Je vous assure que vous êtes bel et bien une princesse. Je vous ramène d'ailleurs à Molvik afin que vous puissiez être intronisée et...

— Et rien du tout ! C'est n'importe quoi votre histoire ! Un simple contrôle des papiers de ma grand-mère et de ma mère prouvera que vous vous plantez.

Il farfouille dans sa veste et en tire une coupure de journal qu'il me tend. Les mains liées, je m'en saisis comme je peux et manque de m'étrangler en reconnaissant la jeune femme sur le cliché. La même que celle laissée par ma grand-mère. Sauf qu'au lieu d'être habillée en pantalon et enroulée dans une couverture, elle revêt une robe de bal magnifique et un diadème qui, malgré l'usure du cliché, semble briller de mille feux. Mes yeux se portent ensuite sur l'article accompagnant la photo : *« La reine Virginia Romanovka a annoncé que sa fille unique, la princesse Alessandra Romanovka, choisirait son futur époux lors du prochain bal de Noël. Rappelons que cette nouvelle intervient quelques semaines seulement après que nous avons appris que la reine avait conclu durant la Seconde Guerre mondiale une alliance secrète avec Hitler, causant ainsi la déportation de plusieurs centaines de juifs. »*

— Ce n'est pas possible. Ce n'est pas ma grand-mère, affirmé-je les mains tremblantes.

— Et pourtant le médaillon sur cette photo est identique à celui que vous portez autour du cou, Altesse.

— Ça ne veut rien dire. C'est sans doute une réplique !

— Bien, dans ce cas, vous ne verrez pas d'inconvénient à aller jusqu'à Molvik. Vous donnerez votre version, vous serez reconnue publiquement comme n'étant pas la princesse Sylviana Romanovka et

vous pourrez retourner à votre vie normale.

— Vous pourriez aussi me laisser partir maintenant et je pourrais retourner à ma vie normale en évitant le détour vers un royaume dont je ne sais rien, tenté-je sans vraiment y croire.

Il esquisse un sourire et je sens que ce qu'il va m'annoncer ne va pas me plaire.

— Vous oubliez un détail, princesse.

— Ah bon ?

— Les hommes qui sont à votre poursuite pensent également que vous êtes l'héritière Romanovka. Vous voulez que je les laisse vous retrouver afin que vous leur expliquiez que vous ne l'êtes pas ? Je suis sûr qu'ils seront sensibles à vos arguments et passeront outre le fait que la princesse Alessandra Romanovka est le sosie de votre grand-mère au même âge ou bien que le carnet que vous planquez dans votre sac de voyage porte les armoiries du royaume de Molvík. Alors, qu'en dites-vous ? Je vous dépose sur la prochaine aire d'autoroute ou vous me faites confiance ?

Je soupire d'agacement avant de capituler.

— Bon très bien, mais pour la confiance ce serait bien que vous me détachiez les mains.

— Pas pour le moment. J'ai besoin de rester concentré sur la route et pas sur les éventuelles conneries que vous pourriez imaginer pour sauter de la voiture en marche.

— Sachez que les liens me font atrocement mal et que, si ce que vous dites est vrai, vous êtes censé me protéger et non me mutiler. Par ailleurs, si on part du principe que je suis effectivement une princesse, cela fait de vous mon sujet et donc je vous ordonne de couper ces putains de serre-flex à la con !

Ma tirade a pour effet de le faire appuyer sur un bouton et, sous mes yeux, la vitre de séparation se lève, me retrouvant seule de mon côté de la voiture. Je suppose que c'est la version polie et molvienne ? molvikienne ? de me demander de la fermer.

Au bout d'un certain temps, je sens une envie pressante. Je toque contre la vitre avec mon pied et, ô miracle, celle-ci s'abaisse.

— J'ai besoin de faire pipi, dis-je sans préambule.

— C'est noté, répond-il en faisant remonter la vitre.

— Quoi, comment ça « c'est noté » ? Ça veut dire quoi « c'est noté » ? Je vous préviens, si vous n'arrêtez pas rapidement la voiture,

je vais...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase que je sens que nous ralentissons. La voiture fait une marche arrière, puis la portière avant s'ouvre. Comme plus tôt dans la journée, mon mystérieux accompagnateur fait le tour du véhicule et vient ouvrir ma portière. Son canif en main, il le pointe vers mon nez.

— Deux options s'offrent à vous pour la suite, princesse. La première, je vous libère, vous faites vos besoins dans les toilettes de l'aire d'autoroute, je vous achète même un paquet de bonbons et un sandwich pour patienter jusqu'à notre prochain arrêt pour la nuit et tout se passe bien. La seconde, je vous libère, vous tentez un truc stupide et vous finissez le reste du trajet dans le coffre.

En guise de réponse, je lui tends mes mains qu'il libère d'un coup de couteau. Nous marchons côte à côte tandis qu'il m'escorte devant la porte des toilettes avant d'aller jeter un œil au rayon confiserie.

La suite est plutôt confuse, disons simplement que mon charmant ravisseur est un homme de parole et qu'à l'heure actuelle, j'ai de nouveau les mains attachées et le dos en compote à cause des dos d'âne que ce connard prend sans ralentir pour me punir d'avoir tenté de m'échapper par la lucarne des W.-C. La bonne nouvelle, c'est que j'ai retrouvé mon sac de voyage et qu'il me sert d'oreiller, la mauvaise, c'est que j'ai de nouveau envie de faire pipi.

Je dois sans doute finir par m'endormir car lorsque le coffre s'ouvre, la nuit est tombée alors qu'il faisait jour quand nous nous sommes arrêtés.

— Vous serez raisonnable ou vous souhaitez passer la nuit dans le coffre ?

Je fusille le type du regard alors qu'il me redresse sans effort et m'aide à m'extirper de la voiture. Il attrape mon sac de voyage qu'il balance sur son épaule et me fixe en attendant ma réponse.

— J'ai compris la leçon, rétorqué-je dépitée.

Il consent à détacher mes liens et m'indique un chemin de terre à peine éclairé.

— Où sommes-nous ? demandé-je.

— Un village près de Milan. Nous y passerons la nuit.

— Milan ? Milan en Italie ? On a passé la frontière ?

— Oui.

— Mais comment ça se fait qu'ils n'aient pas fouillé la voiture à la

frontière.

— Voiture diplomatique, fouille interdite, rétorque-t-il simplement.

Je n'ajoute rien et me concentre sur le sentier irrégulier où je dérape plusieurs fois. Il faut dire que je suis toujours chaussée de mes pantoufles à tête de Mickey et qu'elles n'ont pas été conçues pour faire de la randonnée, encore moins lorsqu'il bruine et que le sol devient boueux. Pour parfaire le tout, un vent froid se lève et s'engouffre dans mon pyjama. Nous finissons par arriver devant une jolie maison où une femme vêtue d'un long manteau nous attend une lanterne à la main. Quand elle m'aperçoit, elle me fixe étrangement avant de reporter son attention sur l'homme qui m'accompagne.

— Dimitri, c'est elle ?

— Oui, répond-il, laconique.

Je n'ai pas le temps de m'extasier sur le fait que je viens enfin d'apprendre son nom, qu'aussitôt, la femme se précipite vers moi et esquisse une révérence.

— Votre Altesse, c'est un honneur de vous recevoir chez nous. Notre famille vous a toujours soutenue. Vous êtes ici chez vous. Ma demeure est vôtre. Dites-moi, de quoi avez-vous besoin ?

— Euh... Pour tout vous dire... eh bien...

— Oui, je vous écoute, me presse-t-elle.

— J'aurais besoin d'utiliser vos toilettes.

Chapitre 7 : #àcœurouvert

Sylviana

La tenue idéale pour visiter l'Italie ? Un pyjama et des pantoufles rembourrées ! En guise d'illustration, mon pyjama totalement déformé et mes pantoufles couvertes de boue.

Antonia me conduit dans la salle de bains alors que je grelotte. Elle marmonne dans sa barbe et je comprends qu'elle en veut à Dimitri de m'avoir amenée dans cet état.

— Tenez, voici des serviettes propres. Prenez tout le temps qu'il vous faudra. Je vous ai préparé la chambre d'amis. C'est celle-ci.

Elle me désigne une porte au bout du couloir et s'éclipse. Alors que je m'apprête à refermer la porte, la large main de Dimitri fait barrage.

— Qu'est-ce que... m'étranglé-je en essayant de le repousser.

Il ouvre carrément le panneau de bois et fouille la pièce du regard.

— Je vérifiais qu'il n'y avait pas de fenêtre par laquelle tu serais tentée de t'échapper.

— En pleine nuit ? Dans un pays que je ne connais pas ? Je ne suis pas complètement folle.

— Mouais, ça reste à voir. J'ai laissé tes affaires dans la chambre attribuée par Antonia, sois sympa, n'utilise pas toute l'eau chaude.

Il recule et je ferme la porte sans lui accorder un regard. Je me débarrasse ensuite de mes vêtements et me glisse dans la cabine de douche. Lorsque l'eau chaude dévale mon corps, je pourrais pleurer de joie tellement ça fait du bien. J'en profite pour laver mes cheveux qui, après un séjour dans le coffre de Dimitri, puent la transpiration. Dimitri. Je trouve que ce prénom lui va comme un gant. Il me rappelle celui du jeune escroc qui vient en aide à la princesse Anastasia dans le dessin animé du même nom. Sauf que, dans ma version à moi, il a la carrure d'un rugbyman et autant d'humour qu'un contrôleur fiscal. Pas sûr que mon Dimitri m'apprenne la valse sur le pont d'un cargo, il serait plutôt du genre à m'attacher au fond de la cale. Je termine ma douche et m'enroule dans l'une des serviettes laissées par Antonia. Je traverse ensuite le couloir rapidement pour rejoindre la chambre avec mes affaires. Je sors du sac une culotte propre ainsi qu'un jean et un tee-shirt à manches longues. Ainsi habillée, je rejoins Antonia qui, à

l'aide d'une cuillère en bois, semble préparer le repas. Une bonne odeur de basilic monte à mes narines faisant gronder mon ventre.

— Vous semblez mourir de faim, tenez commencez par ceci, dit-elle en désignant des petits pains sur la table.

Oubliant mes bonnes manières, je me précipite sur la panière et engouffre en trois bouchées l'une des boules.

— Tu ne l'as pas nourrie ? demande Antonia en plaisantant.

Dimitri fuit son regard et je décide de l'enfoncer un peu plus :

— Non seulement il ne m'a rien donné à manger depuis qu'il m'a enlevée hier soir, mais en plus il m'a fait voyager dans le coffre.

Je vois avec plaisir le visage de Dimitri se décomposer alors qu'Antonia lui passe un savon en italien. Je ne comprends pas un seul mot, mais vu le ton employé, elle n'est pas en train de le féliciter. Quand Antonia en a terminé avec lui, elle se met à me dorloter de plus belle en m'enroulant dans un plaid, me servant un verre de prosecco, un alcool de son pays. Plus tard, je déguste les meilleurs spaghettis au pesto de ma vie et me ressers même deux fois. Alors que je me penche pour aider Antonia à débarrasser, mon médaillon suit le mouvement et vient teinter contre mon verre.

— Oh zut, j'espère que je ne l'ai pas cassé, m'inquiété-je en observant le verre.

— C'est la première fois que je peux voir le travail d'Amalric, balbutie Antonia les yeux rivés sur mon collier.

— Amalric ?

Elle acquiesce tout en fixant le médaillon. Je le décroche de mon cou pour lui permettre de l'observer à sa guise. Son émerveillement est palpable tandis qu'elle approche ses mains du bijou.

— Amalric était un bijoutier de renom qui créait quasiment exclusivement pour la famille royale. Fasciné par sa rencontre avec Fabergé, il paraît que certains de ses bijoux dissimulent des mécanismes secrets.

Je suis sur le point de la détromper, de lui dire que c'est juste un bijou que mon grand-père a offert à Mamita, mais Dimitri s'interpose :

— Bon allez, trêve de bavardages, la princesse doit aller se coucher.

— La princesse est encore capable de décider de ce qu'elle veut faire, répliqué-je agacée.

Nous nous défions du regard et c'est finalement Antonia qui

tranche.

— Il a raison, il vous reste de la route à faire et je m'en voudrais que vous arriviez à Molvik épuisée.

À contrecœur, je laisse Antonia terminer en cuisine et me dirige vers la chambre suivie de près par Dimitri. Ce dernier semble décidé à me faire confiance puisqu'il s'éclipse dans la salle de bains. Je trouve sur le lit une chemise de nuit, sans doute laissée là par Antonia. Je l'enfile et joue avec le collier que je tiens toujours dans le creux de ma main. Je le fais tourner, le retourne, j'observe avec attention le rubis au centre. Tiens, c'est marrant, je n'avais jamais remarqué qu'il n'était pas tout à fait droit, comme s'il était sur le point de se déchausser. Avec précaution, j'exerce une pression sur la pierre précieuse afin de la forcer à rentrer totalement dans son emplacement. C'est alors que j'entends un minuscule clic et que sous mes yeux le médaillon s'entrouvre. J'écarte les côtés et les deux moitiés d'une clé tombent sur le couvre-lit ainsi qu'un morceau de papier roulé sur lui-même. J'assemble la clé et déroule le minuscule parchemin. L'écriture de ma grand-mère s'étale devant moi en deux lignes : « Ma chérie, pardon de t'avoir menti. Il est temps pour toi de connaître toute la vérité. »

Chapitre 8 : #Révélation

Sylviana

Je crois que ma grand-mère m'a caché des choses... En guise d'illustration, le monogramme doré en forme de couronne sur la première page de son journal.

La main tremblante, je récupère le carnet et insère la clé dans le cadenas. Un « clic » retentit et il s'ouvre sans difficulté. Je le retire délicatement avant de soulever la couverture en cuir du carnet. Sur la page de garde, tracés à l'encre noire avec délicatesse s'étale sous mes yeux ces mots : « Journal de Alessandra Romanovka, Princesse de Molvik ». Le « Ales » du prénom a été rayé avec un bic bleu, sans doute plus tard, tout comme le « ovka ». J'ai donc en possession le journal de Sandra Roman, ma grand-mère. Je tourne la page, la gorge serrée par l'émotion.

Cher journal,

Papa est revenu de son voyage en Inde et il t'a rapporté auprès de moi ainsi qu'une statuette en bois qu'il a fabriquée là-bas. Il pense que toute princesse doit consigner les événements importants de sa vie afin de s'y replonger et d'apprendre de ses erreurs.

Aujourd'hui, je me suis encore fait gronder par ma préceptrice car je ne prêtais aucune attention à son cours. Il faut dire que Mme Astrabion est aussi intéressante qu'une moule sur un rocher. J'ai profité de ce qu'elle parte chercher une carte dans son placard pour m'échapper et rejoindre les autres dans l'arrière-cour. Maman a beau me dire de ne pas frayer avec les enfants du peuple, je pense qu'au contraire, c'est en étant près d'eux que je serai le plus à même de les aider plus tard. Je lui ai d'ailleurs fait part de cette idée, elle m'a conseillée en retour de me contenter d'être belle et désirable. J'ai rétorqué qu'elle n'était pas éternelle et que quand je serai sur le trône, je ferai un peu comme j'en aurai envie. Tu t'en doutes, elle n'a pas apprécié et m'a privée de repas. Tout est prétexte à me faire jeûner de toute façon. D'après elle, je suis bien trop grosse pour une princesse et si mes seins poussent autant, c'est que je mange trop de cochonneries. Heureusement, j'ai découvert un passage derrière la cheminée de ma chambre. Il conduit directement aux cuisines. Sidonie, la cuisinière, se débrouille toujours pour laisser un plateau à l'office quand elle sait que je suis punie. Ce soir ne fait pas exception et je me régale d'une purée de pommes de terre à la châtaigne et d'une cuisse de poulet. En guise de

dessert, un feuilleté aux pommes caramélisées me comble de joie.

J'esquisse un sourire en me rappelant que c'était exactement le menu qu'elle me préparait chaque samedi midi. Nous passions une partie de la matinée à éplucher les pommes de terre et faire cuire les châtaignes avant de tout passer au presse-purée. Je me rappelle qu'elle mettait toujours des châtaignes de côté pour que je puisse les manger en attendant que le plat soit prêt. Les larmes coulent sur mes joues sans que je ne puisse les stopper. C'est terminé. Il n'y aura plus de poulet et de purée aux châtaignes. Ces moments qui n'appartenaient qu'à nous font désormais partie du passé. Elle ne mettra plus son tablier à fleurs, ne m'essuiera plus la commissure des lèvres avec son torchon et plus jamais elle ne me serrera dans ses bras.

— Tout va bien ?

La voix de Dimitri me surprend et j'essuie rapidement mes larmes avec mon bras.

— Ce n'est rien. Juste la fatigue.

Contre toute attente, il avance vers moi et s'assied sur le matelas tout en veillant à garder une certaine distance. Son regard se pose sur le journal posé à côté de moi.

— La journée a été longue et nous sommes partis sur de mauvaises bases, vous et moi.

Je lève les yeux vers lui, surprise par la douceur de sa voix.

— Je vous ai enlevée alors que vous veniez de perdre un être cher et que vous pensiez en avoir perdu un autre. Je n'ai pas pris la peine de vous expliquer qui j'étais et me suis contenté de vous traiter comme une mission. Je suis désolé.

— Ce n'est rien, réponds-je en reniflant.

Il avance sa main vers mon visage avant de se raviser.

— Ce n'est pas rien. Vous aviez raison d'être méfiante et, au lieu de me braquer, j'aurais dû être plus... être moins...

— Con ? tenté-je.

— Brutal, rectifie-t-il en fronçant les sourcils. Alors je vous propose qu'on reparte sur de nouvelles bases.

Il se lève et se plante devant moi, la main tendue.

— Je suis Dimitri Marlof, agent spécial chargé de la protection de la famille royale.

— Un garde du corps, quoi ?

— Non, pas juste un garde du corps, répond-il vexé. Les membres de l'équipe ont également en charge la gestion de toutes les menaces pesant sur votre famille.

Je n'ose pas lui dire que je ne vois toujours pas la différence avec un garde du corps car dans l'immédiat, j'aimerais qu'il s'en aille afin de poursuivre ma lecture.

— Si vous le souhaitez, demain, je pourrais vous parler de votre pays, des coutumes et des traditions afin que vous soyez prête lorsque vous rencontrerez le régent.

— Le qui ?

— Le régent, celui qui dirige actuellement le royaume et qui devra vous céder la place.

Un sourire furtif apparaît sur ses lèvres et je me demande quelles sont ses relations avec ce régent.

— Pourquoi devrait-il me céder la place ? m'étonné-je.

— Parce que vous êtes la princesse ! À moins que vous en doutiez toujours ?

Je secoue la tête et me lève à mon tour pour marcher un peu.

— Je ne dis pas que j'en doute, le journal de ma grand-mère, la coupure de journal, les photos, le médaillon, tout confirme vos propos, mais... je marque une pause pour trouver les bons mots, mais même si je suis la princesse de Molvik, cela ne signifie pas que je veuille être la princesse de Molvik.

Il me fixe sans comprendre, c'était bien la peine que je réfléchisse à ma formulation.

— Je n'ai pas envie de diriger un pays dont je ne sais rien. Ce n'est pas ma vie. Moi, je veux retrouver mes habitudes, mon appart, mon...

— Travail minable ?

Je me tourne vers lui, les poings sur les hanches :

— Mon travail est peut-être minable, mais c'est le mien et il fait partie de ma vie.

— Une vie qui est tronquée ! Vous êtes la princesse de Molvik, vous pouvez changer la dynamique de tout un pays.

— Mais je ne veux pas ! Demain, je vous suivrai et je dirai au gérant que...

— au régent, me reprend-il en serrant les dents.

— Peu importe, je lui dirai qu'il fait du bon boulot, que je ne veux pas interférer et que je veux rentrer chez moi.

Le visage de Dimitri est fermé, j'ai l'impression qu'il se contient pour ne pas exploser. Je ne sais pas ce qu'il s'imaginait, mais vivre dans un pays inconnu et le diriger, ça ne faisait pas du tout partie de mes projets pour cette année, ni pour la suivante d'ailleurs.

Chapitre 9 : #gardetoncalme

Dimitri

Princesse récupérée. Livraison prévue demain quatorze heures. En guise de preuve, une photo de Sylviana Romanovka endormie à l'arrière de ma voiture.

En cet instant, j'aimerais la secouer et lui dire qu'elle n'a pas le choix, qu'elle doit monter sur le trône qu'a fui son aïeule et accepter son destin. Sauf que, malheureusement, je ne suis pas censé la brutaliser. Une petite voix dans ma tête me rappelle que je l'ai tout de même enfermée dans mon coffre. J'avoue que ce n'était pas très malin, mais j'ai obtenu une permission spéciale de mon supérieur pour user de tous les moyens possibles afin de la ramener. Devant moi, Sylviana a tout de l'enfant capricieux et même si je sais que tout ça est nouveau pour elle, qu'elle n'a jamais été préparée à ce qui l'attend, je ne peux m'empêcher de lui en vouloir.

— Demain, on va à Molvik et vous ferez ce que vous avez à faire, dis-je froidement.

— Très bien.

— Parfait.

Nous nous défilions du regard, aucun de nous ne souhaitant laisser à l'autre la satisfaction de ciller. Finalement, une branche claquant contre le carreau de la fenêtre nous fait sursauter tous les deux et met fin à notre duel visuel. Je tourne les talons, mais avant de quitter la pièce, je lui lance un dernier regard. Assise sur le lit, le journal de la princesse Alessandra Romanovka sur les genoux, elle semble totalement perdue. Ses cheveux auburn tombent en lourdes boucles dans son dos et quelques mèches dissimulent son visage. Et quel visage ! La première fois que je l'ai vu sur un de ses selfies, j'ai tout de suite reconnu les traits de sa grand-mère et ceux de feu la reine Virginia, elle a hérité des yeux émeraude des femmes de sa famille. À la différence de la reine Virginia, le visage de Sylviana est plus doux, plus lisse, à l'opposé de son caractère rebelle. Si je pensais qu'elle se montrerait docile, j'ai rapidement compris que ce ne serait absolument pas le cas, notamment quand je l'ai retrouvée coincée en pyjama dans la fenêtre des toilettes de l'aire de repos. Elle avait sous-estimé la taille de ses hanches et j'ai eu, pendant quelques instants, une vue parfaite sur son royal postérieur. Je reconnais avoir pris un malin plaisir à la

décoincer, mais ce n'était rien comparé à celui que j'ai pris lorsque j'ai refermé le coffre sur elle.

Je quitte la chambre en fermant la porte derrière moi, je dois encore m'entretenir avec Antonia. Quand elle me voit arriver, elle pousse vers moi un shot de grappa, une eau-de-vie fabriquée à partir de marc de raisin. J'avale d'un trait le contenu du verre. L'alcool me brûle la gorge, mais c'est pile ce dont j'ai besoin après la semaine que je viens de passer. Depuis son post Instagram où on voyait la sculpture en bois offerte par le roi à la princesse Alessandra à son retour de son dernier voyage en Inde, c'était le branle-bas de combat à Molvik. Il a fallu s'assurer que la statue n'était pas une copie, rechercher sa localisation et heureusement la chance (ou plutôt la fragile politique de confidentialité des réseaux sociaux) nous a permis de rapidement retrouver la princesse Alessandra. Mais nous n'étions pas seuls sur le coup, des opposants à la monarchie ont aussi eu vent de cette photo et une course contre la montre s'est engagée. Le plan initial n'incluait pas l'enlèvement de la princesse. Je devais me présenter à elle et lui révéler ses origines ainsi que la nécessité pour elle de venir à Molvik. Sur place, nous avons rapidement dû changer nos plans après avoir assisté à l'incendie de la maison de Liliane. C'est comme ça que je me retrouve désormais avec une princesse absolument pas préparée et qui ne souhaite qu'une chose, retourner en France. Grâce à mon équipe, nous avons pu neutraliser les hommes alors qu'ils quittaient l'immeuble de Sylviana. Heureusement, j'avais placé un traceur GPS sur sa voiture. J'avoue, j'ai bluffé quand je lui ai dit que je la laisserais à la merci des antimonarchistes. Il n'y a plus de danger et mes gars sur place vont s'assurer de démanteler toute la cellule.

— Elle fera une magnifique princesse, soupire Antonia en s'asseyant en face de moi.

— Je te remercie pour ton aide Antonia, sans toi, je ne sais pas où nous aurions dormi.

Elle balaie ma remarque d'un geste de la main et se sert un verre à son tour.

— Même si dorénavant je vis en Italie, je reste une Molvique avant tout et mon père a servi aux côtés du tien pendant de nombreuses années. Je regrette qu'il ne soit plus de ce monde. Il aurait adoré revoir une princesse sur le trône.

J'avale un dernier shot de grappa et repose le verre un peu trop fort sur la table en bois.

— Tu parles. Dès demain, elle sera dans un avion pour faire le chemin en sens inverse.

Antonia fronce les sourcils.

— Hein ? De quoi tu parles ?

— Sylviana Romanovka a autant envie de devenir princesse de Molvik que moi de boire le thé avec le régent.

Elle grimace à la mention de celui qui dirige notre pays depuis maintenant vingt-cinq ans.

— Laisse-lui du temps Dimitri, elle...

— Du temps, on n'en a pas ! Si demain elle dit au régent qu'elle n'a aucune envie d'être princesse, il va lui faire signer l'ensemble des documents de renoncement et la renvoyer dans la foulée.

Elle tapote le bout de ses lèvres avec son doigt et fait mine de réfléchir.

— Il y a de nombreux partisans de la monarchie au palais.

— Et alors ? je rétorque, ne comprenant pas où elle veut en venir.

— Le régent ne peut pas tout gérer. Il faut sans doute du temps pour faire rédiger ce genre de documents, la princesse peut avoir besoin de repos après ce loooooong trajet en voiture. Je suis certaine que si tu en parles aux bonnes personnes, il y a moyen de faire gagner quelques jours de réflexion forcée à la princesse.

Je bondis hors de ma chaise.

— Putain Antonia, si je te considérais pas comme ma sœur, je pourrais t'embrasser.

Je récupère mon portable hautement sécurisé et compose le numéro du plus grand partisan de la monarchie, mon supérieur direct. Je lui expose les problèmes que nous risquons de rencontrer et il promet de tout mettre en œuvre pour qu'à notre arrivée on évite la rencontre avec le régent.

— Ne t'inquiète pas, Dim, je sais à qui parler pour nous faire gagner du temps.

Chapitre 10 : #surlaroute

Sylviana

Je suis montée en grade, je suis passée du coffre au fauteuil passager ! En guise d'illustration, le profil toujours aussi aimable et souriant de Dimitri dont les yeux ne quittent pas la route.

J'ai encore du mal à réaliser ce qu'il se passe alors que nous disons au revoir à Antonia. Celle-ci me donne un petit sachet contenant des bonbons ainsi qu'une bouteille qui ne me semble pas contenir de l'eau.

— Quelque chose me dit que tu auras besoin d'un remontant, me glisse-t-elle avant de rejoindre Dimitri.

Je prends place à l'avant et attends patiemment qu'il termine leur échange. J'étouffe un bâillement, 7 heures du matin, c'est trop tôt, surtout après la journée d'hier. Je repense au journal de Mamita. Malgré mes efforts pour le lire, je suis tombée de sommeil et n'ai guère plus avancé. De ce que j'ai lu, Mamita n'y écrivait pas de manière régulière puisque je suis passée de la scène où elle était privée de repas à une autre où elle semble plus âgée. Elle se dispute souvent avec sa mère, refusant de jouer les potiches, mais finissant par céder sous la pression. Là, elle vient d'arriver à Vienne, en Autriche où elle va être présentée à un descendant de la famille royale d'Habsbourg. Je retrouve dans son écriture la personnalité de ma grand-mère, son envie de liberté transparaît et je commence à comprendre pourquoi elle me disait tout le temps « Quoi que tu aies envie de faire, fais-le et ne laisse personne te dicter ta voie ». Elle détestait ma boss qui me tyrannisait car elle lui rappelait sa mère qui la rabaisait sans arrêt.

— On y va ?

Je sursaute au son de la voix de Dimitri qui a pris place derrière le volant. Il tourne la clé et après un dernier signe de la main, il s'engage sur le chemin de terre pour retrouver l'asphalte de la route. Le visage contre la fenêtre, je scrute le paysage et assiste au lever du soleil sur les vignobles. Le spectacle est tout simplement magnifique et je me plais à m'imaginer dégustant un verre de vin avec Liliane.

— Je n'étais jamais venue en Italie, soupiré-je alors que nous poursuivons notre route.

— C'est un pays agréable, reconnaît Dimitri sans m'accorder un

regard.

Depuis que nous nous sommes retrouvés dans la cuisine ce matin, j'ai l'impression d'être une pestiférée. Je décide de faire un pas vers lui, après tout, si on doit se taper sept heures de route, j'aime autant ne pas les passer dans le silence.

— Je suis désolée, Dimitri. Hier a été une journée... compliquée et...

— Vous n'avez pas à vous justifier auprès de moi, me coupe-t-il.

— Je ne me justifie pas. Je cherche simplement à vous dire que je suis d'accord pour que vous me parliez de Molvïk.

Il tourne la tête dans ma direction et je me sens rougir légèrement.

— Ne vous faites pas d'illusions, je veux simplement en savoir plus sur le pays d'où venait ma grand-mère. Dans son journal, elle parle d'un lac fleuri mais n'explique pas de quoi il s'agit.

Pendant un moment j'ai l'impression qu'il ne me dira rien, mais à ma grande surprise il se met à parler d'une voix enjouée :

— Le lac fleuri est une des merveilles de Molvïk. Situé au cœur de la vallée, il a la particularité d'être entouré d'alpines roses, des petites fleurs qui poussent en grappe. Au printemps, la vallée se recouvre d'un tapis rose et lorsque le vent souffle, il fait voler les pétales jusqu'au lac, donnant l'illusion que les fleurs ont poussé dessus. Chaque printemps, les Molvïques se rendent au lac et la tradition veut que les habitants prélèvent une poignée de ces pétales directement dans le lac pour les faire sécher chez eux et leur apporter bonheur et prospérité. Pour l'occasion, les femmes portent de longues robes blanches et les hommes des chemises assorties. Les enfants s'amuse à courir dans la vallée, faisant s'envoler de plus belle les fleurs. C'est un moment magique.

J'imagine en effet que le spectacle doit être grandiose et je me surprends à vouloir y assister un jour dans ma vie.

— Nous avons d'autres traditions qui pourraient vous plaire. Le mois prochain, il y aura le repas de la fraternité. C'est un évènement important.

— En quoi ça consiste ? demandé-je, curieuse.

— Dans tout le pays, nous disposons des tables dans les rues. Collées les unes aux autres, elles traversent nos différents cantons en une ligne allant d'un bout à l'autre du pays. Le but est que, pour une soirée, tous les Molvïques soient ensemble.

— Tout le pays ? Mais on parle de combien de kilomètres ?

Il éclate de rire devant mon air surpris alors que j’imagine des tables traversant toute la France.

— Molvik est un petit pays d’à peine cent dix kilomètres carrés pour quinze mille habitants et trente-cinq cantons ou petits villages répartis autour du château.

— Ça doit être impressionnant !

— Oui, ça l’est, mais c’est aussi très festif. Je m’étonne que vous n’en ayez jamais entendu parler. Les Français ignorent l’existence de Molvik ?

Je secoue la tête.

— Non, on sait que ce pays existe, mais c’est comme le Liechtenstein, on n’y prête pas vraiment attention. En France, les seuls rois qu’on connaît sont la reine d’Angleterre et le prince Albert de Monaco.

— La princesse Alessandra a rencontré la reine d’Angleterre, il me semble.

— PARDON ???? m’écrié-je. Ma... Ma grand-mère et... et la reine Élisabeth ?

Ma curiosité est à son comble et je le bombarde de questions.

— Je suis désolé, je n’y étais pas et je ne suis pas le mieux placé pour vous raconter des anecdotes sur votre grand-mère, je ne l’ai pas connue mais...

Il laisse sa phrase en suspens pour ménager son effet avant d’ajouter :

— Au château, vous pourrez rencontrer des personnes qui l’ont fréquentée avant qu’elle disparaisse, ils pourront sans doute vous en apprendre davantage. Vous savez, votre grand-mère était quelqu’un de très apprécié au château avant...

Il ne termine pas sa phrase, mais je le fais à sa place :

— Avant sa fuite, c’est ça ?

Son silence répond pour lui.

— Personne n’a compris pourquoi elle avait agi ainsi, finit-il par dire.

— Elle refusait un mariage arrangé, avoué-je en me rappelant l’histoire contée par Mamita.

— C'est stupide ! Un bal allait être organisé, elle pouvait choisir son futur époux !

— Vous n'y étiez pas, vous ignorez ce qu'il s'est passé.

Je lui explique l'arrangement entre la reine Virginia et le prince Muhammad. Le pétrole contre une couronne. Dimitri se renfrogne, mais je sais qu'il ne cautionne pas la décision de Mamita.

— Elle aurait dû accepter, se borne-t-il à répondre.

— Accepter ? D'être traitée comme une marchandise, de ne servir qu'à faire joli lors des bals et réceptions ? Dans tous les cas, sa mère aurait continué à régner sur votre pays, donc ma grand-mère n'aurait jamais vraiment été libre. Elle a eu parfaitement raison de se barrer et de vouloir vivre sa propre vie.

La colère dans ma voix est palpable, s'il y a bien une chose qui m'insupporte, c'est l'injustice liée aux femmes. Je me bats depuis des années via mon compte Instagram pour dénoncer tous les comportements cherchant à avilir ou rabaisser les femmes. Dimitri a la présence d'esprit de se taire et de se concentrer sur la route. Je fais de même et finis par m'endormir, bercée par la conduite souple de mon chauffeur.

Chapitre 11 : #uneviedechateau

Sylviana

Je me demande combien ça coûte de chauffer un endroit pareil ? En illustration, le château qui se dessine devant moi.

Ma bouche est sur le point de se décrocher de mon visage à mesure que nous roulons en direction du château de Molvik. J'ai l'impression d'arriver au château de Neuschwanstein, celui-là même qui a inspiré à Disney le château de Cendrillon. Entièrement en pierre blanche, la bâtisse est entourée de quatre tours surmontées de flèches pointant vers le ciel. Nous traversons un pont-levis en bois qui me propulse en plein Moyen âge, je m'attends presque à voir des archers effectuer des rondes sur les remparts. La cour intérieure est immense et Dimitri emprunte un chemin qui semble contourner le château.

— Où allons-nous ? demandé-je, étonnée que nous ne passions pas par la porte principale.

— Le protocole ne vous autorise pas à pénétrer par la grande porte.

— Je suis pourtant la princesse, rétorqué-je un peu vexée.

— Non, vous ne l'êtes pas, répond-il en coupant le moteur et en sortant de la voiture.

Je me détache à mon tour et n'attends pas qu'il m'ouvre la portière pour bondir hors du véhicule.

— Comment ça, je ne le suis pas ? Depuis hier, vous me bassinez avec ces histoires de royauté et maintenant que je vous crois, vous me dites que je ne suis pas la princesse.

Il passe la main dans ses cheveux en un geste qui aurait sans doute pu me faire le trouver très sexy si je n'étais pas aussi agacée.

— Officiellement, pour le moment, vous n'êtes que Sylviana Roman. Votre identité de princesse doit être reconnue de manière officielle pour que vous puissiez ensuite de manière tout aussi officielle renoncer au trône et à « ces histoires de royauté », dit-il en mimant des guillemets avec ses doigts. Maintenant, taisez-vous et suivez-moi, je dois vous conduire à votre chambre.

Il m'attrape par le bras, mais je me dégage d'un geste brusque en le pointant du doigt :

— Jamais personne ne me dira de me taire, vous avez bien compris ? Je ne suis pas une gamine à qui vous essayez d'imposer votre autorité de mâle dominant !

Il serre les poings, essayant de contenir la colère que je sens naître en lui.

— Bordel, Sylviana, on n'a pas de temps à perdre, venez avec moi, gronde-t-il.

— Non. Pas tant que vous vous conduirez comme un connard macho.

Il semble sur le point d'exploser quand une voix grave nous interrompt :

— Connard macho ? Une chose est sûre, notre princesse a du caractère.

Dimitri se redresse et effectue une sorte de salut en frappant son poing contre sa poitrine.

— Repos, Dimitri.

L'homme s'avance vers nous. Les cheveux gris, les yeux bleu azur, ils partagent avec mon chauffeur le même menton et le même nez. Je me demande s'ils ont un lien de parenté.

— Je vais m'occuper de la princesse, va faire ton rapport et te reposer un peu.

— C'est avec plaisir que je te la confie, je te souhaite bien du courage, lâche Dimitri en m'adressant un regard noir.

Je réponds de manière fort mature, en lui tirant la langue puis j'adresse un immense sourire à l'homme qui me fait face :

— Je suis ravie de faire votre connaissance, je suis Sylviana Roman.

— Je sais qui vous êtes, princesse et laissez-moi vous dire que vous avez hérité des yeux de votre arrière-grand-mère et du caractère de votre grand-mère. Je les retrouve toutes les deux en vous.

Il saisit ma main et y appose un léger baiser.

— Je suis Elias Marlof, représentant du conseil de sécurité de Molvik.

Je fronce les sourcils, me souvenant de mon échange avec Dimitri la veille.

— Marlof ? Comme dans Dimitri Marlof ?

Il m'adresse un clin d'œil tout en m'invitant à le suivre. Mon regard

se pose sur mon sac de voyage qu'il charge sans effort sur son épaule. Pour un homme avoisinant les quatre-vingts ans, je le trouve plutôt en forme.

— Dim est mon petit-fils. La sécurité de la famille royale coule dans nos veines depuis des générations.

Il me guide à travers de nombreux couloirs où je m'étonne de ne croiser absolument personne. Comme s'il lisait dans mes pensées, Elias Marlof m'explique :

— Nous n'avons pas encore annoncé votre arrivée au régent. Vous comprenez, la tentative d'assassinat dont vous avez fait l'objet prouve qu'il y a une faille dans notre service de sécurité et nous nous méfions d'éventuels traîtres dans nos rangs. Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais que vous gardiez la chambre quelque temps.

— Quelque temps ? C'est-à-dire ? Parce que si je ne suis pas à mon poste lundi matin, je vais me faire virer, c'est sûr.

— Ce ne sera pas long, deux ou trois jours tout au plus et pour votre travail, je suis sûr qu'une lettre officielle en provenance du château de Molvik vous permettra de conserver votre poste.

Mouais, connaissant ma boss ça m'étonnerait beaucoup. Nous poursuivons notre chemin, le carrelage est remplacé par une moquette vert amande et le son de nos pas est totalement étouffé. Au mur, de nombreux portraits me fixent avec insistance. Je ne reconnais aucun visage, jusqu'à ce que nous arrivions au bout du couloir. Là, je stoppe net face à l'immense tableau représentant la famille royale. La beauté saisissante de celle que j'identifie comme la reine Virginia me bouleverse. J'ai l'impression d'être face à mon reflet. Mamita a beau, dans son journal, la décrire comme quelqu'un de froid et de sans cœur, ce tableau me raconte une autre histoire. Face à moi, la reine Virginia tient dans ses mains un enfant qu'elle couve du plus doux des regards.

— C'est quelques jours après la naissance de la princesse Alessandra, m'explique Elias en se plaçant à mes côtés.

— Lorsque la princesse a disparu, la reine était dans tous ses états. Elle l'a fait rechercher pendant des années à travers le monde et jusqu'à son dernier souffle, elle caressait l'espoir de la retrouver. Leurs relations étaient compliquées mais la reine aimait sa fille de tout son cœur. La perdre a été son plus gros regret.

J'ai du mal à me détacher du tableau, je me demande si ma mère m'aurait regardée ainsi. Pour la première fois depuis très longtemps, elle me manque. Pourtant, je ne l'ai jamais connue. Elle est morte en

me mettant au monde et j'ai été élevée par Mamita. Elias a la délicatesse de me laisser le temps nécessaire, même si je sens bien qu'il aimerait que j'avance. Au bout de quelques minutes, je m'écarte et hoche la tête pour lui faire comprendre qu'on peut poursuivre. Arrivés devant une lourde porte en bois, il tire de sa poche une grosse clé en métal doré.

— Je vous ai fait préparer la chambre de la princesse Alessandra. Je me suis dit que vous vous y sentiriez bien.

— C'est gentil, réponds-je en pénétrant dans la pièce.

À peine suis-je entrée que je suis émerveillée par la décoration et le luxe de la pièce qui doit être plus grande que mon appartement à Grenoble. Face à moi, un immense lit à baldaquin, entièrement en bois et dont les tentures rouge et or rappellent le couvre-lit, trône contre le mur du fond. Un coin bureau est aménagé face à une grande fenêtre avec vue sur des jardins à la française. Au-dessus du manteau de la cheminée, un tableau représentant ce que je suppose être le lac fleuri apporte une touche de douceur à la pièce.

— C'est magnifique, reconnais-je en effleurant la tenture du lit.

— Ravi que cela vous plaise, princesse.

Elias dépose mon sac de voyage et reprend :

— Je vais prévenir le régent de votre arrivée et procéder à quelques arrangements pour votre sécurité. En attendant, je me vois contraint de vous demander de rester dans cette chambre.

— Enfermée ? paniqué-je.

Il retient un rire et prend une voix rassurante.

— Non bien sûr que non. Si vous souhaitez aller vous promener ou visiter, vous devrez simplement le faire avec Dimitri. Il est le seul en qui j'ai confiance. Je vais d'ailleurs aller le faire chercher. En attendant, vous trouverez dans le bureau un téléphone sécurisé. J'ai cru comprendre qu'une certaine Liliane attendait de vos nouvelles avec impatience, vous avez son nouveau numéro déjà préenregistré.

Je me précipite vers le tiroir du bureau où je trouve en effet un smartphone chargé à bloc. Je remercie Elias qui m'adresse un sourire amical avant de se diriger vers la porte. Il s'arrête sur le pas et me tend la clé qui lui a servi à ouvrir :

— Fermez à clé derrière moi et n'ouvrez qu'à Dimitri et Francesca.

— Francesca ?

— Votre femme de chambre, ajoute-t-il avant de s'en aller.

J'obtempère et tourne la clé jusqu'à entendre le « clic » de verrouillage. Je m'empare ensuite du téléphone et appuie sur le seul numéro contenu dans l'appareil.

— Liliane ? J'espère que tu es assise, j'ai trop de choses à te raconter !

Chapitre 12 : #diversion

Dimitri

Objectif : retenir la princesse à Molvik sans l'enfermer dans un cachot.

Une douche bien chaude n'aura pas amélioré mon humeur qui est toujours volcanique. Cette fille me rend dingue. Pourtant, j'ai eu une formation avec le meilleur agent de terrain : Butch Cassidy¹. Mais apparemment, il n'a jamais dû avoir affaire à une princesse. Je jette sur le lit ma serviette de toilette et récupère dans ma penderie une chemise blanche ainsi qu'une cravate. Si, en mission, j'ai pu me permettre d'être moins à cheval sur ma tenue vestimentaire, il n'en est rien entre les murs de ce château. Je termine de me préparer lorsque des coups sont frappés à ma porte et que mon grand-père entre dans l'espace qui m'est réservé.

— Alors ? Tu en penses quoi ? je lui demande en nouant ma cravate rouge et or.

— Elle a un sacré tempérament, elle fera une reine merveilleuse à condition qu'on arrive à la tempérer un peu.

— Je te souhaite bien du courage et je te rappelle que ce n'est pas dans ses objectifs. Elle n'attend qu'une chose, c'est retourner chez elle et laisser Molvik loin derrière.

Il balaie ma remarque d'un geste de la main.

— Et nous allons faire en sorte qu'elle sache que cette possibilité existe.

— Je ne comprends pas, grand-père. Comment veux-tu la faire rester ?

Il arbore un air mystérieux avant de finir par dire :

— *Primo suffragium.*

J'écarquille les yeux de surprise.

— Cette tradition enfantine ?

— Exactement. J'en ai eu l'idée juste après ton appel. J'ai dû réveiller quelques amis sénateurs en qui j'ai toute confiance et ils m'ont confirmé que c'était tout à fait possible.

— Je doute qu'elle accepte, rétorqué-je avec lassitude.

— À nous de faire en sorte que ce soit le cas. D'ailleurs, tu es affecté à sa protection rapprochée et tu dois l'accompagner partout où elle désire aller.

Je me crispe en entendant cela. Pourtant, cela a toujours été mon rêve. Protéger les membres de la famille royale. Mais bizarrement, j'ai l'impression qu'avec Sylviana, ce ne sera pas une partie de plaisir. Mon grand-père finit par prendre congé après m'avoir fait un rapide compte rendu de ce qu'il s'était passé en mon absence et je quitte mes quartiers pour rejoindre ceux de la princesse. Je frappe deux coups contre sa porte qui s'entrouvre dans la seconde. Elle me fixe de haut en bas, surprise par ma tenue. Quelque chose me dit que le spectacle lui plaît car je la vois déglutir et battre des cils. Je sais que je plais aux femmes et ce costume m'a permis d'en attirer plusieurs dans mon lit. D'après elles, ça me donne un côté James Bond très sexy. Je lui offre mon sourire de séducteur, mais elle lève les yeux au ciel et ouvre complètement la porte. Elle me tourne ensuite le dos et c'est à mon tour d'avoir le souffle coupé tandis qu'elle colle son téléphone à l'oreille pour reprendre sa discussion. Une chose est sûre, si je fais « trop » sérieux, elle a opté pour une tenue plus que décontractée. Elle porte une espèce de combinaison composée d'un débardeur jaune poussin et d'un short plutôt court de la même couleur qui s'arrête juste sous ses fesses. Je ne peux détacher mon regard de cette partie de son corps parfaitement mis en valeur par le tissu fluide qui épouse ses courbes. Un raclement de gorge sur le côté m'oblige à me reprendre et je croise le regard amusé de Francesca. La jeune et jolie employée qui fait tourner quelques têtes parmi les gars de la sécurité est en train de récupérer les affaires de Sylviana, pour les amener à la blanchisserie, je suppose. La princesse vient juste de raccrocher et s'approche de sa femme de chambre :

— Vous pensez qu'elles seront prêtes pour demain ? Je ne voudrais pas rentrer chez moi avec des vêtements humides.

— Chez vous ? s'étonne Francesca en fronçant les sourcils.

— Oui, en France. Je suis ici temporairement, je ne reste pas.

Francesca coule un regard vers moi et je lui fais signe de ne pas insister.

— Je ferai le nécessaire, mademoiselle, dit-elle avant de s'éclipser.

Sylviana la regarde disparaître, puis sort de son sac de voyage la statuette en bois qui nous a permis de la retrouver. Sans un mot, elle la pose sur la table de chevet à la gauche du lit et lui caresse le visage avec affection.

— Je ne comprenais pas pourquoi ma grand-mère tenait tellement à

ce truc, laisse-t-elle échapper. Mais, en lisant son journal, j'ai compris que c'était un cadeau de son père. Elle ne le voyait pas beaucoup, il était souvent en voyage.

— C'était le roi, dis-je avec fierté.

Sylviana secoue la tête, un éclat de colère dans le regard.

— Ce n'était pas que le roi, c'était son père et elle avait besoin de lui à ses côtés.

Je ne comprends pas son raisonnement. Le roi Piotr a fait la renommée de Molvík à l'international. Il a négocié la venue de plusieurs dirigeants et représentait le pays à l'extérieur de nos frontières. Il faisait passer son devoir avant tout le reste, il mérite notre respect et pas cette rancœur que Sylviana semble ressentir. Malgré tout, je décide de ne pas jeter de l'huile sur le feu. Si nous voulons mettre en place le *primo suffragium*, nous avons besoin qu'elle soit ouverte à notre pays et je ne dois surtout pas la brusquer.

— Votre grand-père a pu organiser une entrevue avec le régent ? demande-t-elle en s'asseyant sur le matelas.

Le tissu de son short remonte encore plus haut sur ses cuisses et j'ai soudain envie de vérifier si la peau de ses jambes est aussi douce que ce qu'elle semble être.

— Non, pas encore. Il préfère attendre son retour au château, demain.

Elle soupire, visiblement contrariée. Elle se laisse tomber en arrière, les bras ouverts. Elle semble minuscule dans ce grand lit et quand elle se redresse sur un coude pour me fixer, j'ai l'impression d'être le grand méchant loup m'apprêtant à dévorer le petit chaperon rouge ou plutôt jaune en l'occurrence.

— Votre grand-père a l'air très gentil, finit-elle par dire.

— Il l'est. Il... il a connu votre grand-mère, ajouté-je.

Je vois avec plaisir une lueur d'intérêt s'allumer dans son regard. C'est peut-être ça la clé pour lui donner envie de rester encore un peu, lui faire rencontrer des personnes qui lui permettront d'en savoir plus sur celle qui l'a élevée. Après avoir découvert son existence, nous avons fait quelques recherches et découvert que sa mère était morte en couche. La princesse Alessandra était donc tout ce qui lui restait. Elle n'a pas vraiment eu de famille mis à part elle.

— Je suis sûr qu'il prendra beaucoup de plaisir à vous parler d'elle.

Son regard se voile et elle se redresse brusquement :

— Et si on sortait ? J'ai vu des jardins par la fenêtre, j'adorerais me promener !

Sa voix faussement enjouée n'efface pas la tristesse dans ses yeux, mais je décide de faire comme si je n'avais rien remarqué.

— Vous ne pouvez pas sortir dans cette tenue, me contenté-je de répondre.

— Et pourquoi ? s'offusque-t-elle. J'ai bien le droit de m'habiller comme je veux, on est au ^{xxi}^e siècle que je sache et...

Je n'écoute pas son discours résolument féministe, après tout elle comprendra par elle-même quand on sera dehors. Je lui ouvre la porte alors qu'elle enfle sa paire de baskets blanches. Connaissant le château comme ma poche, je lui fais emprunter les couloirs où nous sommes le moins susceptibles de croiser du monde. Heureusement, en l'absence du régent et depuis qu'il n'y a plus de membre de la famille royale à demeure, le château tourne en effectif réduit. Nous arrivons devant l'une des portes conduisant à l'extérieur que je déverrouille avant d'ouvrir. Je passe devant et invite la princesse à me suivre. J'esquisse un sourire alors qu'elle relève la tête et fait ses premiers pas dehors.

-
1. Personnage de *My Fucking Bodyguard*.

Chapitre 13 : #unesoupeetaulit

Sylviana

Aperçu du côté pile de mon garde du corps, et le côté face est tout aussi appétissant. En illustration, les fesses de Dimitri divinement mises en valeur dans son pantalon de costume.

Bordel de merde, ce qu'il fait froid. Je ne me suis pas rendu compte que la chambre et le château étaient bien chauffés et je me suis laissée abuser par le soleil se reflétant sur les arbres dehors. Sauf qu'on est mi-octobre et que ça caille. Dimitri me fixe d'un air goguenard, s'attendant sans doute à ce que je veuille rentrer à l'intérieur. C'est mal me connaître. J'avance, résolument décidée à découvrir les jardins. Mes bras ne tardent pas à se couvrir de chair de poule, bientôt suivis par mes cuisses. Le clapotis de la fontaine me fait frissonner et lorsqu'une bourrasque fait s'envoler quelques gouttes jusqu'à moi, j'étouffe un cri de surprise.

— Cette fontaine est un cadeau de l'empereur du Japon pour les soixante-quinze ans de la reine Virginia, explique Dimitri sans tenir compte du fait que je suis à moitié frigorifiée.

Je fais mine d'être très intéressée par le mouvement des bambous à mesure que l'eau les remplit et qu'ils basculent sur le côté pour se vider.

— Ça...ça a... dû être... pénible à transporter, parvins-je à formuler en sentant mes dents claquer à mesure que la température extérieure diminue. Bon sang, si ça continue comme ça, il va neiger.

— À ce qu'il paraît, ce fut surtout l'assemblage qui fut compliqué.

Dimitri ôte sa veste, le laissant en chemise blanche et cravate. Je ne sais pas pourquoi, mais il me fait penser à un agent secret et j'ai soudainement moins froid. Il avance vers moi et passe ses bras autour de moi pour me couvrir de sa veste. Bien qu'il ne me touche pas, je me sens en sécurité dans l'écrin de ses bras et je peux presque sentir la chaleur se dégageant de son corps.

— Ce serait dommage que vous vous transformiez en glaçon, murmure-t-il en refermant les pans de sa veste autour de moi.

Ma bouche s'assèche alors que je relève la tête vers lui. Ces yeux sont aussi clairs que les eaux d'un lac en été et ses lèvres charnues

m'appellent. Je bloque sur la cicatrice qu'il porte à la commissure, et me demande quel goût elle a. Immédiatement, j' imagine ma langue passer à cet endroit, garderait-il son flegme ou parviendrais-je à le faire réagir autrement qu'en garde du corps focalisé sur sa mission. Il s'écarte de moi, nullement troublé par notre proximité alors que moi je suis sur le point de me liquéfier.

— Nous devrions rentrer, la nuit va bientôt tomber et votre repas devrait vous être servi.

Je trouve sa voix un peu plus grave que d'habitude, l'aurais-je tout de même un peu troublé ?

Il me raccompagne jusqu'à la porte de ma chambre, puis me souhaite une bonne nuit.

— On se voit demain ? je demande sur le palier.

— Bien sûr. Souvenez-vous, je suis chargé de votre sécurité, où vous allez, j'irai.

Son regard accroche le mien et de nouveau je sens une boule de chaleur naître au creux de mon ventre.

— Dimitri... commencé-je alors qu'il s'apprête à partir.

— Oui ?

J'hésite. Je ne sais même pas pourquoi je l'ai appelé. Parce qu'il me plaît ? Parce que depuis la mort de ma grand-mère, je me sens moins seule quand il est là ? Ça n'a aucun sens, je ne le connais que depuis deux jours.

— Merci pour la veste, ajouté-je précipitamment en commençant à la déboutonner pour la lui rendre.

Il m'arrête d'un geste de la main.

— Gardez-là, Francesca la récupérera pour la faire laver plus tard.

Il n'ajoute rien et disparaît à l'angle du couloir tandis que je referme la porte derrière lui. Je me traite mentalement d'idiote avant de me laisser porter par la délicieuse odeur qui se dégage d'un plateau déposé sur le bureau.

Une fois rassasiée d'un délicieux bœuf en sauce avec sa timbale de riz parfumé au jasmin et d'une part de tarte tatin, je décide de poursuivre ma lecture du journal de Mamita.

Cher journal,

Je suis tellement contente. IL est revenu. Je ne rendais pas compte à quel point il allait me manquer mais maintenant qu'IL est revenu, je n'arrête pas

de penser à lui. Malheureusement, nous n'avons plus douze ans et ma mère m'a bien fait comprendre qu'il n'était pas convenable que je passe du temps avec LUI seule à seul. Nous avons chacun un rôle à tenir et nous afficher ensemble, même en tant qu'ami n'est pas convenable. LUI aussi est d'accord, il pense que je ne devrais pas perdre mon temps à venir le voir lors de ses entraînements ; pourtant, quand je profite de la présence de la famille royale pour y venir, son visage s'illumine de bonheur. De toute façon, quoiqu'ils en pensent, rien ne m'empêchera d'être avec lui. Je suis sûre que je lui plais, je l'ai bien vu dans ses yeux lorsque je portais l'ancienne robe de maman, celle qui dévoile un peu le haut de ma poitrine.

Je dois m'y reprendre à deux fois pour comprendre que je suis en train de vivre les premiers émois amoureux de ma grand-mère. Je reviens en arrière, cherchant à savoir si elle a déjà mentionné un personnage masculin auparavant. J'ai beau chercher, je ne trouve aucun indice. J'avance encore un peu dans ma lecture, mais ne trouve aucun indice, si ce n'est que le jeune homme doit sans doute faire partie du personnel du château.

Je finis par m'allonger dans le lit et me laisse emporter par le sommeil. Derrière mes paupières closes, je suis vêtue d'une robe à froufrou digne de Sissi l'impératrice et je joue dans la fontaine aux bambous. Un homme s'avance, le regard brûlant de désir. Son visage reste flou alors qu'il fond sur ma bouche et que ses mains se fauillent sous la multitude de jupons que je porte. La température grimpe alors qu'il libère ma poitrine d'un corset imaginaire. Je m'abandonne complètement à ses mains expertes et lorsqu'il murmure à mon oreille « Je vous suivrais n'importe où », je reconnais la voix de Dimitri et me laisse emporter par un tourbillon de passion.

*

Lorsque j'ouvre les yeux le lendemain, j'ai l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Les images de mes rêves érotiques passent devant mes yeux et je fonce sous la douche pour effacer toutes les traces de transpiration et de sécrétions intimes dues aux talents de Dimitri. Putain, comment je vais faire pour le regarder dans les yeux après la nuit qu'on vient de passer. Enfin, que moi j'ai passée avec une version imaginaire de lui.

— Princesse ? demande une voix timide que j'identifie comme étant celle de Francesca.

Je m'enroule dans une serviette et quitte la salle de bain pour retrouver Francesca. Petite blondinette avec une poitrine généreuse, elle ressemble à un ange tombé du ciel.

— Appelle-moi Sylv, je ne suis pas princesse.

Elle secoue la tête, choquée que je lui propose une telle chose.

— Je ne me le permettrais pas !

Elle me désigne le plateau du petit déjeuner posé sur le bureau et désigne ensuite des vêtements posés sur une chaise. Je remarque qu'elle a eu le temps de faire mon lit et je me sens un peu gênée d'être ainsi servie.

— Je ne savais pas si vous aviez des tenues adaptées, alors je me suis permis de faire quelques achats.

J'écarter les yeux en voyant la pile de fringues parfaitement pliées. Je récupère mon sac à main à la recherche de mon portefeuille.

— Mais ça a dû vous coûter cher, combien je vous dois ?

Elle me fixe sans comprendre alors que je sors mon chéquier.

— Mais enfin, vous ne me devez rien. C'est le château qui paie pour vous habiller.

Elle me balance ça comme si c'était normal.

— Mais où avez-vous trouvé le temps d'aller acheter tout ça ?

— Pendant que vous visitiez avec Dimitri, j'ai contacté nos boutiques officielles. J'ai bien sûr tenu secrète votre identité en accord avec le commandant Marlof. J'espère ne pas m'être trompée sur la taille. Si jamais cela ne vous convenait pas, nous pouvons tout à fait commander d'autres modèles. De toute façon, le tailleur royal devra passer pour les robes de bal, les robes de cocktail, les...

— Stop, je l'interromps. Francesca, je vous remercie de votre aide, mais comme je l'ai dit hier, je ne reste pas. Assurez-vous simplement que mes vêtements soient prêts pour ce soir, car je compte bien rencontrer le régent et rentrer chez moi.

— Bien, princesse.

Elle baisse la tête, visiblement déçue et quitte la pièce sans un mot. Et voilà, encore une qui semble déçue que je ne prenne pas mon rôle plus au sérieux.

Chapitre 14 : #interception

Dimitri

Objectif : toujours se méfier de l'ennemi, surtout s'il a un coup d'avance.

Je ne comprends toujours pas ce qu'il s'est passé hier soir avec la princesse. Seule, devant la porte de sa chambre, il s'en est fallu de peu pour que je fasse demi-tour et l'embrasse. Lui proposer ma veste était la pire des idées. La sentir si près de moi dans les jardins, croiser son regard intense et faire abstraction de ses tétons qui pointaient à cause du froid, tout ceci formait un mélange explosif qui a réveillé ma libido. Mille et une manières de venir la réchauffer me sont venues dans la tête. Alors, quand elle a commencé à vouloir déboutonner la veste pour me la rendre, j'ai préféré m'en aller. Vite. Ce matin, j'ai réussi à repousser la vision de ses jambes nues loin, très loin de mon cerveau pour me concentrer sur la journée à venir. Je remonte le couloir menant à sa chambre quand j'aperçois un membre de la sécurité personnelle du régent, reconnaissable à leur costume gris et leur écusson vert et doré, le rouge étant réservé à la royauté. Je fronce les sourcils, le régent ne devait revenir que dans l'après-midi. Quand il me remarque, l'homme m'adresse un signe de main qui me hérisse le poil. Pour qui se prend-il ? Mon supérieur ? Je me raidis et me plante devant lui en gonflant la poitrine. Absolument pas intimidé, il me dit d'un ton nonchalant :

— Le régent vous fait demander.

Je jette un œil dans le couloir, hésitant sur la conduite à tenir. Je suis certes chargé de la protection de la princesse, mais pour l'instant, le régent reste le dirigeant du pays. Ne pas lui obéir alors que Sylviana n'a pas encore été intronisée serait une offense qui pourrait me valoir d'être licencié.

— Il m'a ordonné de vous escorter, insiste le type.

— Très bien, je vous suis, capitulé-je.

Sur le chemin menant au bureau du régent, j'en profite pour envoyer un SMS à mon père et lui demander d'envoyer quelqu'un pour s'occuper de la princesse. Sa réponse ne se fait pas attendre : « OK. »

L'homme en gris s'arrête devant une lourde porte, identique à celle de la chambre de Sylviana et frappe deux coups.

— Entrez, ordonne la voix du régent.

L'homme qui m'accompagne pousse le battant pour me laisser entrer et referme derrière moi. Face à moi, le régent, vêtu de son costume dans les tons de vert forêt et un lourd collier autour du cou, me fixe avec un sourire en coin.

— Bonjour, agent Marlof.

Je m'incline comme le veut la tradition et me redresse, attendant qu'il lance les hostilités. Je ne suis pas dupe, s'il m'a fait venir ici, ce n'est pas pour prendre de mes nouvelles. Il s'installe à son bureau où son petit déjeuner semble lui avoir été servi. Il se sert une cuillère de marmelade qu'il étale sur un toast de manière consciencieuse.

— Il paraît que vous vous êtes absenté quelques jours, rien de grave, j'espère.

Sa voix mielleuse ne me trompe pas et je réponds d'une manière égale :

— J'avais simplement une course à faire.

Il repose la cuillère dans le pot et son regard se fait perçant tandis qu'il me fixe.

— En France, à ce qu'il paraît.

OK. Il sait. En même temps, je ne devrais pas être étonné, nous avons nos espions, il a les siens. C'est le jeu.

— C'est un pays très agréable, rétorqué-je sans détourner les yeux.

— Et vous n'êtes pas revenu les mains vides. J'ai entendu dire qu'une jeune femme vous accompagnait. Je serais plus qu'enchanté de faire sa connaissance, après tout, elle doit être vraiment spéciale pour que vous l'installiez dans l'ancienne chambre de la déserteuse.

— De la princesse Alessandra, vous voulez dire.

La tension entre nous est palpable. Si je suis un fervent défenseur de la monarchie, il n'en est pas de même du régent. Pour lui, il n'y a qu'un seul dirigeant de Molvik : lui. Je mentirais si je disais que c'est un tyran ou un dictateur, mais je suis persuadé qu'il fait passer ses intérêts personnels avant ceux du pays et il ne m'inspire aucunement confiance. Il se lève et avance vers moi. Malgré son âge avancé, il semble toujours aussi coriace que lorsqu'il a pris la gestion du pays.

— Je ne sais pas ce que vous manigancez, Marlof, mais ça ne marchera pas. Je m'occupe de Molvik depuis bien avant votre naissance, alors ce n'est pas une petite arriviste sortie d'on ne sait où qui va m'éjecter. Prenez garde, Marlof, va bientôt venir pour vous le

moment de choisir votre camp et vous ne voudriez pas m'avoir comme ennemi.

Je soutiens son regard implacable. Il ne me fait pas peur et mon camp est tout trouvé, c'est celui que défend ma famille depuis toujours, celui de la royauté.

— Vous pouvez disposer, Marlof.

Je me penche en avant une nouvelle fois avant de quitter le bureau. Cette entrevue n'avait aucun sens. Il ne m'a rien demandé, seulement à moitié menacé, mais je ne comprends pas quel était son objectif. Je bifurque pour retrouver le couloir menant à la chambre de Sylviana, lorsqu'un mauvais pressentiment me prend aux tripes. J'accélère le pas et arrive presque en courant devant sa porte. Je frappe plusieurs coups, mais personne ne répond. J'hésite avant de pousser la porte qui n'est pas fermée à clé.

— Bordel ! m'exclamé-je en constatant que la chambre est vide.

J'attrape mon portable et compose le numéro de mon père.

— Elle est où ? demandé-je sans préambule.

— Elle s'est fait intercepter.

— Putain, fait chier !

— Ton grand-père est avec elle, espérons qu'il arrive à agir.

— Mais comment c'est possible ? Il ne devait rentrer que cet après-midi.

— On pense qu'il a été averti par un de ses sbires et qu'il a pris un avion incognito dans la nuit.

Je frappe du poing contre le mur, tout ça pour ça. Face à une Sylviana qui ne rêve que de rentrer chez elle, le régent n'aura aucun mal à lui faire signer une renonciation au trône. Le connaissant, il a même dû s'arranger pour faire établir les papiers pendant la nuit. Dans moins d'une heure, je devrais la conduire à l'aéroport et dire adieu au rêve de ma famille de voir de nouveau une Romanovka régner sur Molvik.

— Fais confiance à ton grand-père, fiston, maintenant que tu l'as ramenée, il ne va pas la laisser s'échapper comme ça.

— Ce n'est pas en grand-père que je n'ai pas confiance, avoué-je.

Non, c'est dans le régent et ses magouilles politiques. Magouilles auxquelles Sylviana est totalement étrangère et dont elle risque de faire les frais.

Chapitre 15 : #starwarsremake

Sylviana

Te méfier du côté obscur tu dois. En illustration, le manteau vert du régent.

— Il va nous faire attendre longtemps ? demandé-je à Elias en regardant ma montre.

Un homme est venu me chercher dans ma chambre avant même que je ne puisse terminer mes crêpes, autant dire que je suis de mauvaise humeur. Il a viré Francesca de la pièce en lui parlant comme à un chien et exigé que je le suive. J'étais sur le point de refuser lorsqu'Elias est apparu, un peu essoufflé. L'homme, qui portait un costume gris, lui a lancé un regard dédaigneux et a avancé le bras vers moi pour m'obliger à le suivre. Elias s'est interposé et si, de prime abord, il ressemble à un vieux monsieur tout doux, j'ai rapidement compris pourquoi c'est lui qui s'occupe de la sécurité du pays. D'un geste vif, il a intercepté le poignet du type et l'instant d'après ce dernier était sur le sol, le bras plié dans un angle improbable.

— Il vous est strictement interdit de toucher un membre de la famille royale, gronda-t-il, le regard noir.

À cet instant, même moi j'ai eu envie de disparaître dans un trou de souris et je ne peux pas en vouloir au gars qui a hoché la tête en signe de soumission. Elias l'a ensuite libéré et s'est tourné vers moi tout sourire, comme s'il ne s'était rien passé.

— Veuillez excuser le manque de délicatesse des hommes du régent, ils semblent oublier que leur statut n'est que temporaire.

L'homme s'est ensuite relevé et nous a conduits dans cette pièce avant de s'éclipser non sans jeter un regard furieux à Elias.

— Le régent a toujours aimé soigner ses entrées, m'explique-t-il avant de me rejoindre. Princesse, je sais que vous ne me connaissez pas, que vous voulez juste repartir chez vous, mais je vous en prie, faites-moi confiance et je vous promets que vous pourrez rentrer en France si c'est ce que vous souhaitez.

Il n'y a pas une trace de mensonge dans sa voix et encore moins dans son regard. Je n'ai pas l'occasion de répondre que les doubles portes s'ouvrent devant nous et qu'un homme en costume gris,

similaire à celui malmené par Elias, fait son apparition :

— Le régent, Sergueï Volkov, annonce-t-il avant de s'écarter.

Un autre homme, vêtu d'une longue cape verte en velours, avec une sorte d'hermine autour des épaules et un collier imposant avec un médaillon reposant sur sa poitrine, s'avance à son tour. Les cheveux gris, le regard brillant d'intelligence, il me fait immédiatement penser à Palpatine, le seigneur Sith dans *Star Wars*. Je pourrais presque entendre la marche impériale dans ma tête alors que d'un pas conquérant il arrive à ma hauteur. Il se fend d'une courbette et s'empare de ma main pour y apposer un baisemain. Sa peau est froide, le contact avec ses lèvres me révulse, comme si un serpent était en train de resserrer son étreinte autour de moi. Je sens Elias se crispier, mais il ne bouge pas d'un millimètre. Dommage, j'aurais bien voulu qu'il réitère son attaque de ninja.

— Princesse Romanovka, me salue le nouveau venu en se redressant. Je suis enchanté de votre retour.

Je ne sais pas quoi dire et je lance un regard désespéré à Elias qui vole à mon secours.

— Princesse, voici le régent Volkov, c'est lui qui est en charge de la gestion des affaires du royaume, jusqu'au retour de l'héritier ou plutôt dans notre cas, de l'héritière *légitime*.

Il appuie sur le dernier mot tout en offrant un sourire satisfait à Palpatine.

— Oui, bien sûr, répond ce dernier. Néanmoins, la décision de monter sur le trône ne dépend ni de vous ni de moi, mais uniquement de cette jeune femme, ici présente.

Les deux hommes me fixent du regard et je me sens ridicule dans mon jean et mes baskets usées quand tout en eux respire la solennité.

— Et j'ai cru comprendre qu'elle ne souhaitait pas s'encombrer des responsabilités qui lui incombent et qu'il lui tardait de rentrer chez elle, n'est-ce pas ?

Son sourire ne me dit rien qui vaille, mais en même temps, il a raison et je ne peux pas le contredire :

— En effet, je... je voudrais retourner en France et...

— L'affaire est entendue, mademoiselle. Mes conseillers ont d'ores et déjà rédigé les documents de renonciation et il ne manque que votre signature. Inutile de tarder.

Il se penche vers un de ses sbires et ordonne :

— Jonas, allez récupérer les documents auprès de Gurg.

L'homme ne se le fait pas répéter deux fois et quitte la pièce rapidement.

— Avant que la princesse ne signe quoi que ce soit, j'aimerais suggérer la mise en œuvre du *primo suffragium*, annonce Elias d'une voix posée.

Le régent le regarde surpris avant d'éclater de rire.

— Le *primo suffragium* ? Vous plaisantez ? C'est une coutume pour les enfants et...

— Pas pour les enfants, pour le prétendant au trône de Molvík, le corrige Elias en se redressant.

J'ai de nouveau devant moi le protecteur du royaume et face au régent, il ne perd ni de sa superbe ni de son autorité.

— La princesse Romanovka peut tout à fait prétendre au *primo suffragium*.

— Elle souhaite rentrer chez elle, qu'elle le fasse maintenant ou dans un mois, cela ne change rien.

— Un mois ? m'interposé-je. Il est hors de question que je reste ici pendant un mois !

— Vous voyez Marlof, elle ne veut pas rester ici.

J'aimerais faire disparaître le sourire satisfait de son visage, mais en l'occurrence, il semble être celui qui peut accéder à ma demande. J'ai beau faire confiance à Elias, je ne peux raisonnablement pas tout plaquer pour rester ici pendant un mois. Et pour faire quoi en plus ? La porte s'ouvre sur Jonas qui arrive les bras chargés de documents. À croire que la signature électronique, ils ne connaissent pas ici. Le portable d'Elias sonne et il se permet de décrocher comme si nous n'étions pas là. La main de Palpatine se pose dans mon dos et il m'entraîne fermement vers un immense bureau.

— Une fois tout ceci signé, nous vous reconduirons chez vous, je vous le promets et vous n'entendrez plus parler de nous.

Je fronce les sourcils face à la montagne de papiers.

— De quoi s'agit-il ? demandé-je inquiète.

— Trois fois rien, je vous assure.

— Ce n'est pas trois fois rien, annonce Elias qui nous a rejoints. Il y a tout d'abord l'acte qui fait de vous de manière officielle la princesse de Molvík, puis celui qui confère les pleins pouvoirs au régent, ici

présent, pour diriger Molvik comme il le souhaite et bien sûr abolir notre Constitution royale pour établir un nouveau régime, en plus de votre abdication, il y aura sans doute une clause empêchant vos futurs descendants de prétendre au trône de Molvik et...

Il s'interrompt et attrape une feuille que Palpatine essaie de récupérer.

— Tiens, tiens, il semblerait aussi que le régent souhaite vous voir signer un exil total pour vous et vos héritiers. Ni vous ni aucun de vos descendants n'aurez le droit de poser un pied en territoire molvique.

Je me sens subitement extrêmement mal à l'aise. Je pensais juste signer un papier qui me permettrait de repartir et je me rends compte que cela va bien au-delà de ça. Il est question d'abolir tout un régime, d'enfants que je n'ai pas encore, d'une interdiction de rester dans le pays qui a vu grandir ma grand-mère. Je ne dis pas que je veux rester, mais j'aurais sans doute aimé y venir en vacances, pour découvrir ses racines.

— Signez et vous pourrez rentrer chez vous, princesse. Tout ceci vous dépasse, vous ne vous intéressez pas à Molvik il y a de cela deux jours, ne laissez pas la famille Marlof vous détourner de ce que vous voulez vraiment.

Ce que je veux vraiment ?

— Je... Je...

Chapitre 16 : #etmerde

Sylviana

Il y a des jours comme ça où tout part en couille. En guise d'illustration, ma photo en gros plan sur une télévision.

Mon cœur s'emballe, j'aimerais être partout sauf ici. Ils me scrutent avec insistance alors que mes jambes flageolent. Soudain, une porte s'ouvre avec fracas et plusieurs personnes pénètrent dans la pièce. Je ne comprends pas ce qui se dit, mes oreilles bourdonnent, puis quelqu'un attrape une télécommande et le son de la télévision me parvient, me reconnectant à la réalité. À l'écran, un présentateur aux cheveux gominés désigne de la main un château qui me semble familier, et pour cause, c'est celui dans lequel je me trouve en ce moment. Autour de lui, des hommes et des femmes se pressent contre les grilles pour voir à l'intérieur du parc.

— D'après nos informations, la petite fille de la princesse Alessandra Romanovka aurait été retrouvée et ramenée au palais royal. Si la rumeur est confirmée, cela signifie que le régent pourrait bien devoir s'effacer au profit de l'héritière légitime du trône. Vous pouvez voir près de moi des partisans de la monarchie, venus nombreux et espérant entrapercevoir celle qui pourrait donner un nouvel élan à Molvik. Une rumeur circule laissant entendre que le *primo suffragium* pourrait bien être mis en œuvre pour légitimer son accession au trône.

Une photo de moi, vraisemblablement tirée de mon compte Instagram, apparaît à l'écran tandis qu'un bandeau annonce : *Sylviana Romanovka, la princesse de Molvik enfin de retour au pays*. Je sens des dizaines d'yeux tournés vers moi. Le regard accusateur du régent me fait frissonner tandis qu'il serre le rebord du bureau.

— Vous avez parlé à la presse ?

Je secoue la tête en reculant, jusqu'à ce que je heurte un bloc de granit, ou plutôt le torse large d'un homme.

— Je suis là, murmure la voix de Dimitri.

Il a dû rentrer en même temps que les autres gars. Bizarrement, savoir qu'il est près de moi me donne le courage de répondre.

— Non, je... je n'ai parlé à personne.

— Maintenant que le peuple sait qu'elle existe, vous ne pouvez plus lui faire signer la renonciation en catimini et l'éjecter du pays, énonce tranquillement Elias.

Le régent braque son regard glacial vers lui et fulmine :

— Non. Bien sûr qu'elle n'a rien dit. Mais vous, vous par contre, vous l'avez fait, n'est-ce pas ? Le *primo suffragium*, il n'y a que vous qui l'avez suggéré, comment ont-ils pu savoir ?

Elias hausse les épaules.

— Vous me faites suivre nuit et jour, vous savez très bien que je n'ai pas contacté *directement* la presse.

Le régent semble sur le point de craquer, mais il se reprend et affiche un sourire doux en se tournant vers moi.

— Mademoiselle Romanovka, au vu des derniers rebondissements, votre renonciation au trône devra attendre. Je suis navré de devoir vous imposer un séjour forcé dans notre pays, mais tant que la situation n'aura pas été éclaircie, vous devrez rester parmi nous.

— Éclaircie ? demandé-je.

— Bien sûr. Nous allons devoir procéder à des tests ADN pour prouver votre lien avec la famille Romanovka, puis...

— Vous vous foutez de moi ?

Mon ton cassant n'échappe à personne et surtout pas à Palpatine qui semble bouillir de l'intérieur. Avec son manteau aux couleurs de Serpentard, je suis sûre que jamais personne n'a osé s'adresser à lui de cette manière et sur ce ton. Ses pseudo-sbires en gris se redressent, semblant attendre un geste de leur chef pour intervenir. Dimitri perçoit le danger car je sens sa main frôler ma hanche, prêt à m'écarter en cas de besoin. Même si c'est uniquement dans un but pratique, j'ai conscience du bout de ses doigts sur le tissu de mon tee-shirt et une douce chaleur se répand en moi.

— Il y a moins de cinq minutes, vous étiez prêt à me faire signer toute une ribambelle de documents sans pour autant avoir la confirmation de mon identité, mais maintenant, il faudrait que je me soumette à un test ADN.

Elias, faisant mine d'observer un bibelot, s'approche également de moi. Je remarque qu'il est de nouveau passé en mode ninja, son regard évaluant la situation. Le régent, de son côté, semble hésiter, puis esquisse un mouvement et immédiatement, ses gardes se détendent. Je ne suis pas dupe, son attitude est due à la présence des personnes qui ont fait irruption dans la pièce. Je ne sais pas qui elles

sont, mais elles constituent un panel de témoin que le régent ne peut occulter.

— J'ai, commence-t-il, sans doute agi dans la précipitation et vous m'en voyez navré. J'aurais effectivement dû commencer par une vérification plus complète de votre identité et c'est ce qui va être fait.

— Et ensuite ? j'insiste, curieuse de savoir où tout cela va nous mener et surtout quand je pourrai rentrer chez moi.

— Si les tests sont positifs et vu que la presse est désormais au courant de votre existence, il faudra que nous vous présentions au peuple. Une fois que cela sera fait, vous signerez les papiers et pourrez repartir.

— Et cette histoire de *primo* je ne sais pas quoi ?

Je croise quelques regards désapprobateurs tandis que le régent, lui, semble comme un poisson dans l'eau. Le fait que je ne maîtrise pas le vocabulaire lui donne un sentiment de supériorité et c'est avec un geste désinvolte qu'il me répond :

— Comme je le disais, c'est une coutume enfantine et rien ne vous oblige à le mettre en œuvre.

— Donc, on fait les tests, je fais un petit coucou et je rentre à la maison.

— Exactement. Maintenant, veuillez m'excuser, mais je dois gérer les conséquences de la révélation malencontreuse de votre arrivée. Je vous propose de retourner dans vos appartements et de rester discrète si vous ne souhaitez pas être plus exposée que vous ne l'êtes déjà.

Il ne m'accorde plus un regard et se tourne vers ses conseillers avec qui ils se mettent à discuter.

— Allons-y, murmure Dimitri en appuyant légèrement sur ma hanche.

Je jette un dernier regard sur les papiers de renoncement au trône et lui emboîte le pas, bientôt suivi par Elias. Le trajet se fait en silence et ce n'est qu'une fois que nous sommes dans ma chambre que je m'énerve.

— C'est quoi ce bordel ? Vous m'avez dit de vous faire confiance, que je pourrais rentrer chez moi, et maintenant, maintenant ils veulent que je fasse des tests ADN, que je sois présentée à des gens... Ce n'est pas du tout ce qui était prévu.

— Je sais, se borne à répondre Elias tandis que je marche de long en large dans la chambre.

— Je ne serai jamais au taf demain matin. Amélie va me tuer.

— On se chargera d'Amélie.

La voix douce du grand-père de Dimitri m'apaise un peu et je m'assieds sur la banquette devant mon lit.

— Bon, c'est quoi le plan ? finis-je par soupirer, bien consciente que dans cette histoire on ne me laissera pas vraiment le choix.

— Le plan ?

— Oui, je me doute que vous n'avez pas fait fuiter ma venue pour rien. Vous voulez vous débarrasser de Palpatine et franchement, je peux comprendre, mais moi je n'ai rien d'un Jedi.

Dimitri et Elias échangent un regard surpris et j'écarquille les yeux à mon tour.

— Attendez, rassurez-moi, vous savez qui est Palpatine, hein ? Le... le seigneur des Sith, celui qui tire les ficelles et manipule Dark Vador.

Je rejette la tête en soupirant :

— Bordel, on n'a pas le cul sorti des ronces s'ils ne connaissent pas *Star Wars*.

— On connaît *Star Wars*, grommelle Dimitri. C'est simplement que jusqu'à présent, on n'avait jamais comparé le régent Volkov au sénateur Palpatine.

Il me semble entendre un rire dissimulé dans sa tirade et ça suffit à me calmer un peu.

— Il n'y a pas de plan, princesse, intervient Elias. J'étais sincère quand je vous ai promis que vous pourriez rentrer chez vous, mais je souhaite simplement que vous preniez le temps d'y réfléchir, d'envisager toutes les possibilités. Comme vous l'avez vu, signer les papiers aura de lourdes conséquences sur vous, mais aussi sur vos descendants. En acceptant les termes de l'accord de Volkov, vous et vos héritiers n'aurez plus aucun lien avec Molvik. L'histoire de la monarchie de tout un pays s'arrêtera net. Je ne pense pas que ce soit une décision qui se prenne sur un coup de tête car on veut retrouver son boulot d'assistante le lendemain.

Chapitre 17 : #undeuxtrois

Sylviana

Il paraît que toute princesse doit savoir danser... il paraît. En guise d'illustration, une paire de chaussures à talon.

— Mouais, je suis obligée de porter ça ? je demande en avisant mon reflet dans le miroir.

— Si jamais des paparazzis parvenaient à vous prendre en photo, vous devez avoir l'air d'une...

Francesca s'arrête avant de terminer sa phrase, mais je l'encourage du regard.

— D'une princesse. Tu peux le dire Francesca, je ne vais pas te manger. D'ailleurs, ce serait bien que tu m'appelles Sylviana, le « princesse » à tout bout de champ, ça me gêne.

— Je... je ne peux pas. Ce serait un manque de respect. Vous êtes la princesse et bientôt la reine.

Je secoue la tête.

— Je suis princesse par intérim, le temps que les tests soient confirmés et qu'ensuite je trouve une solution pour rentrer chez moi tout en empêchant Palpatine de faire main basse sur la résistance.

Elle éclate d'un rire cristallin avant de rougir et de s'interrompre.

— Je suis désolée, c'était inconvenant, s'excuse-t-elle.

— De quoi ? De rire ?

Elle paraît gênée et je m'approche d'elle.

— Fran, sens-toi libre de rire, de pleurer, de crier. Tu n'es pas un robot et je ne vais pas te faire trancher la tête parce que tu auras ri à une de mes conneries. OK ?

Elle acquiesce et j'ajoute :

— Tant mieux, parce que des conneries, j'en débite un sacré paquet.

Elle pouffe tout en poussant vers moi des chaussures à talons hauts.

— *Never*, décrété-je en avisant la hauteur.

— Vous ne pouvez pas mettre vos baskets avec cette robe, proteste

Francesca.

— Ah mais si ! Vu la longueur de ce truc, personne ne remarquera mes chaussures !

Pour appuyer mes propos, j'enfile mes fidèles converses qui se retrouvent rapidement dissimulées par le tissu bleu de la robe longue reposant sur des cerceaux et me donnant réellement l'allure d'une princesse. Francesca jette l'éponge et revient à mes cheveux. Sous ses doigts experts, ma crinière auburn se transforme en un ravissant chignon dont pas une mèche ne dépasse.

— Je ne comprends pas à quoi rime tout ce cirque, soupiré-je tandis qu'elle pique une épingle.

— Monsieur Marlof pense que...

— Oui, je sais ce que maître Yoda pense, mais je trouve ça ridicule.

Une fois prête, Francesca me sert de guide jusqu'à la salle de bal numéro trois. Heureusement qu'elle est là, car lorsque j'ai dû voulu m'y rendre seule la deuxième fois, je me suis retrouvée dans l'aile opposée et toute l'équipe de surveillance de Marlof a été mobilisée pour me retrouver. Ils ont failli déclencher l'alerte enlèvement alors que j'étais dans les cuisines à déguster de la crème de marrons et à parler chiffons avec la cheffe cuisinière. Depuis ce jour, si Dimitri n'est pas à mes côtés, Francesca se charge de moi.

— Amusez-vous bien, princesse Sylviana.

Je note son effort d'accoler mon prénom à mon titre et lui adresse un sourire résigné en poussant la porte.

Comme depuis trois jours, je retrouve Elias et Monsieur Paul, l'homme chargé de m'apprendre à valser. Les résultats ADN ayant été concluants, il a été décidé que je serai présentée à la « noblesse » molvique lors d'un grand bal donné en mon honneur en fin de semaine. Afin que je ne me ridiculise pas, ce qui ferait trop plaisir au régent, Francesca et Elias tentent tant bien que mal de m'inculquer les bonnes manières et faire en sorte que je maintienne l'illusion au moins pour un soir. Malheureusement, ma coordination des bras et des jambes ne donne pas dans l'illusion, elle, et les pieds de Monsieur Paul en portent les nombreuses traces. Quand il me voit arriver, je le sens se crispier alors que nous n'avons même pas commencé la leçon. Je remarque dans un coin de la pièce que Dimitri est là. Mon cœur loupe un battement alors qu'il avance pour rejoindre son grand-père. Il a troqué son costume de garde du corps contre une tenue encore plus sexy, à savoir un costume de soirée. Même si je le vois tous les jours, je dois reconnaître que je ne me lasse jamais de le retrouver. Nos

joutes verbales, nos échanges et surtout les rares fois où nos corps entrent en contact par inadvertance me font me sentir vivante et m'aident à supporter tout ce qui se joue au château. Je n'ai pas renoncé à partir, mais j'ai compris que je devais le faire correctement et pour les bonnes raisons. Elias m'a parlé du *primo suffragium*, une coutume visant à laisser un mois d'essai à tout prétendant au trône. À l'issue du délai, le peuple vote et valide ou non l'accession au trône. D'après Elias, ce serait l'occasion pour moi de tester le poste, de voir comment fonctionne le pays et de le découvrir. À l'issue : soit le peuple me valide dans mes fonctions, soit il ne le fait pas. Apparemment, cette tradition était un passage obligatoire pour les jeunes rois et reines lorsqu'ils atteignaient leur majorité. Bien sûr, il s'agissait simplement d'un vote de confiance et jamais personne n'a réellement voté contre son souverain, mais c'était une façon de montrer au futur roi ou reine que sans le peuple, il n'était rien. Ici, Elias souhaite réellement que l'avis du peuple soit entendu et au ^{xxi}e siècle, les gens n'auront aucun scrupule à m'éjecter si je ne conviens pas. Dans tous les cas, validée ou pas, je pourrais ensuite renoncer au trône et rentrer chez moi. Je n'ai pas encore dit si j'acceptais ou pas, mais le temps presse. Le bal a lieu en fin de semaine, le régent guette ma décision et la presse commence à grincer des dents d'être ainsi tenue à l'écart.

— Bien, prête pour votre leçon ? demande Monsieur Paul en se dirigeant vers le poste pour y insérer un CD de musique classique.

Face à moi, Dimitri me fixe de haut en bas avec respect. C'est la première fois qu'il me voit déguisée en princesse et je ne saurais dire s'il aime ce qu'il voit parce qu'il me trouve à son goût ou s'il est satisfait que je ressemble enfin à l'idée qu'il se fait d'une princesse. Sous son regard, je me sens soudain gauche et vulnérable. Enfin, plus gauche que d'habitude quoi.

Je prends place au centre de la piste, attendant que Monsieur Paul joue les cavaliers, mais sa voix résonne à l'autre bout de la salle.

— Dimitri, prenez place.

— Hein ? je m'alarme alors que le garde du corps ne semble pas le moins étonné.

— J'ai besoin de vous voir en mouvement pour mieux vous corriger... Et puis, mes pieds ont besoin de repos, me semble-t-il l'entendre marmonner.

Dimitri s'avance, visiblement au courant du rôle qu'on cherche à lui faire jouer et je pouffe en me rappelant une scène similaire dans le dessin animé *Anastasia*. Sauf que là, nous ne sommes pas sur le pont

d'un bateau et que, quand sa main enserre ma taille, ce n'est pas juste d'un baiser dont je rêve, mais de ses mains, partout sur mon corps.

— Vous êtes malade ? me demande Dimitri en me fixant étrangement.

— N...non, juste un peu chaud, dis-je en me reprenant.

Les premières notes de musique retentissent, je me laisse guider par Dimitri qui maîtrise mieux que moi les pas et bientôt il n'y a plus que lui et moi. J'aimerais dire que miraculeusement, je me suis mise à valser comme une pro, mais ce n'est pas le cas. Je réussis à faire un croche-patte à mon cavalier et je tombe en arrière, l'entraînant dans ma chute. Ses réflexes l'empêchent de m'écraser comme une crêpe en prenant appui sur ses avant-bras. Il se retrouve ainsi juste au-dessus de moi, son genou entre mes jambes et les bras de part et d'autre de mon visage. Nos visages sont si près que je perçois son souffle sur les lèvres. Mon cœur bat à mille à l'heure et ma poitrine se soulève à un rythme effréné. Il va m'embrasser. Je le sens, je le veux. Alors que ses lèvres avancent vers les miennes, Monsieur Paul vient faire éclater notre bulle.

— Des baskets ! Elle a osé venir en baskets !

Dimitri s'écarte et me remet sur pied en trois secondes avant de se positionner à une distance plus respectable.

— Heureusement que j'étais en baskets, si j'avais porté vos échasses, c'est en béquille que vous auriez dû présenter la princesse, samedi ! m'exclamé-je en remettant de l'ordre dans ma robe.

Une mèche de cheveux venant me caresser la joue m'informe que mon chignon est en train de se casser la gueule. Pauvre Francesca, elle qui s'était donné tant de mal.

Monsieur Paul et moi continuons de nous engueuler avant qu'il quitte la salle de bal, furieux.

— On laisse tomber la valse ? demandé-je à Dimitri et Elias alors que, sans aucune grâce, je sens une masse de cheveux tomber sur mon épaule. RIP mon chignon.

Chapitre 18 : #enligne

Sylviana

Quand tu penses qu'à vingt-huit ans, tu en as fini avec les leçons d'Histoire et que tu dois apprendre celle d'un autre pays. En guise d'illustration, l'ouvrage L'Histoire de Molvik.

La leçon de danse ayant été écourtée, j'ai le droit à un cours sur le système législatif de Molvik. Le royaume n'étant pas sous la monarchie absolue, le souverain ne peut pas imposer sa loi et entre nous, c'est bien dommage. J'aurais bien aimé édicter une loi qui obligerait Monsieur Paul à porter les escarpins. On verrait s'il trouverait ça agréable.

— Princesse ? Vous m'écoutez ?

Je relève la tête vers Elias et m'empresse d'acquiescer.

— Bien, dans ce cas, vous voudrez bien me faire un récapitulatif.

Et merde. Je m'éclaircis la gorge et jette un œil aux quelques notes que j'ai prises.

— Le pouvoir législatif est entre les mains du Sénat.

Il croise les bras sur sa poitrine, attendant que je poursuive. Dimitri m'adresse un sourire moqueur alors que je tente maladroitement de poursuivre :

— Le Sénat est... euh... constitué de... de sénateurs.

Dimitri ne cache plus son amusement alors que son grand-père semble dépité.

— Je disais donc, reprend-il d'une voix lasse, le Sénat est composé de trente-cinq sénateurs, provenant des trente-cinq cantons de Molvik, ils sont élus pour une durée de cinq ans, c'est d'ailleurs leur dernière année, les prochaines élections auront lieu en avril. Leur rôle est d'étudier et voter les lois proposées par le conseil monarchique dirigé par le roi ou reine de Molvik ou ici par le régent. Pour être adoptée, une loi doit recevoir 51 % des voix et lors du vote 80 % du Sénat doit être présent, soit vingt-huit sénateurs. Les sénateurs ont l'obligation d'assister à toutes les sessions du Sénat, il y en a deux par mois et s'ils sont absents, ils doivent le justifier. Être sénateur est un emploi, ils sont rémunérés en conséquence et une absence injustifiée implique

une diminution de salaire.

Purée, si on faisait ça en France à l'Assemblée nationale, il y aurait moins d'absentéisme, c'est sûr.

— Au-delà du vote des lois, ils valident ou invalident le budget du royaume, ils sont consultés pour chaque dépense imprévue et...

— Ils font aussi office de Cour des comptes, résumé-je.

Elias hoche la tête et repart dans ses explications. Dimitri se tourne pour répondre à un appel et je ne peux m'empêcher de mater son cul. Entre les vieux croûtons du Sénat et le postérieur de mon garde du corps, y a pas d'hésitation à avoir.

À la fin du cours, Elias me donne des livres : *L'Histoire de Molvik* et *La répartition des pouvoirs à Molvik*. Je n'ose pas lui dire que s'il s'attend à ce que j'aie tout lu d'ici samedi, ce ne sera pas possible et Dimitri me raccompagne à ma chambre.

— Je sais que ce n'est pas très marrant, dit-il alors que je pose les ouvrages sur mon bureau.

— C'est sûr que je préférerais relire l'intégral des *Harry Potter*.

Il fait une tête bizarre et je porte la main à mon cœur.

— Pitié, dis-moi que tu sais qui est Harry Potter ?

Il baisse les yeux et j'avance franchement vers lui. J'attrape les pans de sa veste et plonge mon regard dans le sien.

— Rassure-moi, tu sais qui est Harry Potter, hein ? Un sorcier avec une cicatrice, celui dont on ne doit pas prononcer le nom, je te parle pas chinois, si ?

Son regard plonge dans le mien et je peux y déceler une lueur d'amusement. C'est alors que je prends conscience que je suis drôlement près de lui. Mes mains relâchent sa veste et sur un coup de tête je les pose sur ses pectoraux sans le lâcher des yeux. Je sens son cœur contre ma paume et mes yeux s'attardent sur la cicatrice qu'il porte au-dessus de la lèvre. Il ne dit rien, n'essaie pas de me repousser, mais il n'y a plus aucune trace d'amusement dans ses iris. Je remonte l'une de mes mains vers son visage et effleure sa joue. Je le sens tressaillir à mon contact et je regrette de ne pas avoir mis ces foutues chaussures à talon qui me permettraient d'être à la bonne hauteur pour l'embrasser. Alors que ma main s'enroule autour de son cou et que je me hisse sur la pointe des pieds, ses mains agrippent mes hanches et me repoussent doucement, mais sûrement. Je me sens perdue alors que tout dans son regard m'indique qu'il en a envie.

— Je suis chargé de votre sécurité, princesse et mélanger le professionnel et le personnel m'est strictement interdit.

Sans autre explication, il tourne le dos et quitte la chambre en me laissant comme une gourde. Passablement agacée, frustrée et honteuse, je décide de sécher la phase « lecture » et de passer directement à la phase « je râle sur mon lit ». Je récupère mon portable et contacte Liliane. Toujours à l'écoute et de mon côté, elle est d'accord pour dire que Dimitri est un Terminator focalisé sur sa mission de protection et que s'il ne cède pas à mes charmes, c'est qu'il a besoin d'une mise à jour de son programme.

— Tu en es où de ton compte Instagram ? me demande Liliane. Ça fait un moment que tu ne publies plus.

— Oui, je sais. Avec tous les protocoles de sécurité, je ne sais même pas si je peux télécharger l'application sur mon nouveau portable.

— C'est dommage, je suis sûre qu'il y a plein de monde qui aimerait savoir comment ça se passe quand on est une princesse.

Ses paroles me font réfléchir. J'ai toujours adoré partager ma vie et mes réflexions sur Insta alors pourquoi ne pas continuer ? À partir du moment où je ne dévoile pas de secrets d'État, ça devrait être possible. De nombreux dirigeants ont un compte sur les réseaux, alors l'arrivée de la princesse Sylviana Romanovka devrait passer inaperçue. Nous continuons de discuter encore quelques minutes, puis je farfouille dans l'appareil fourni par Dimitri. Je trouve sans difficulté le *store* et lance le téléchargement de ma plateforme favorite. À partir de là, je commence par publier différentes photos en lien avec mon arrivée ici pour terminer sur les livres prêtés par Elias que je surnomme Yoda. Renouer avec Instagram me rappelle Mamita et les moments que nous passions ensemble. Elle était ma principale source d'inspiration, me poussant à toujours penser par moi-même et m'a transmis l'envie de pousser les autres à faire de même. J'ajuste l'oreiller derrière moi pour me mettre dans une position plus confortable lorsque mes doigts rencontrent un papier cartonné. Je retourne le coussin pour découvrir une enveloppe déposée dessous. Je décachette et en sors un bristol sur lequel figure deux lignes :

« Rejoignez-moi à minuit dans la salle de bal numéro trois, nous avons besoin de discuter seule à seul. » R.S.V.

Chapitre 19 : #rendezvousnocturne

Sylviana

Je suis la carte, je suis la carte, je suis la caaaaaaaaarte ! En guise d'illustration, les couloirs nocturnes du château et le plan grossier que j'ai tracé de mémoire sur une demi-feuille de papier.

C'est une très mauvaise idée. C'est au moins la troisième fois que je me le répète, mais cela ne m'empêche pas d'errer dans les couloirs à la recherche de cette putain de salle de bal numéro trois. La carte que j'ai dessinée ne me sert absolument à rien étant donné que j'ai oublié la moitié des croisements. La moquette étouffe le bruit de mes pas et je me dirige grâce à la lampe torche de mon téléphone. Déjà qu'en plein jour, avec les lumières allumées, je me perds, là, c'est encore pire. Tout à l'heure, j'ai essayé de mémoriser le chemin en me repérant grâce aux tableaux mais j'ai dû louper un truc car ça fait deux fois que je passe devant cette représentation d'une coupe de fruits. Je regarde l'heure, minuit dix, même pas capable d'être à l'heure à un rendez-vous secret. La honte. Un bruit me fait sursauter et j'éteins mon téléphone en essayant de me plaquer contre un mur. J'ai l'impression de me balader dans Poudlard et d'avoir Rusard aux trousses. D'ici peu, il va surgir d'un recoin et hurler : « Dix points de moins pour Molvik ! » Merde. Je déraile complètement. Je reprends ma respiration et tends l'oreille. Il n'y a rien, que le silence. Je rallume ma lampe torche et reconnais le tableau de la femme à qui il manque un bras. Si mes souvenirs sont bons, je dois prendre à droite et... Bordel, encore cette coupe de fruits à la con ! Je décide de laisser tomber les tableaux et change d'itinéraire. Alors que je suis sur le point de renoncer et d'ouvrir la première porte dans l'espoir d'y trouver un canapé pour finir ma nuit, je remarque un rai de lumière sous une porte, un peu plus loin. Je me laisse guider et reconnais enfin la double porte de la salle de bal. Je me redresse et abaisse la poignée.

Palpatine fait les cent pas, il a l'air agacé et c'est tant mieux. Quand il me remarque, il se reprend et me salue d'une courbette.

— Princesse Romanovka, je ne pensais plus que vous viendriez.

— Oui. J'aime, moi aussi, soigner mes entrées, rétorqué-je, sûre de moi.

Hors de question de lui dire que ça fait vingt minutes que je tourne en rond dans le château. Il désigne des banquettes à l'écart de la piste

de danse et je remarque qu'un petit guéridon en bois a été installé. On y a déposé un plateau contenant deux verres en cristal et une bouteille de vin. Palpatine, toujours vêtu de sa cape verte, prend place et je le rejoins avec toute l'assurance dont je suis capable. Je ne vois aucun membre de sa garde personnelle, il n'y a que lui et moi. Il me tend un verre que je repose immédiatement, pas envie de finir empoisonnée et qu'on me retrouve en chemise de nuit. Palpatine esquisse un sourire tordu et avale quelques gorgées du breuvage, sans doute pour me prouver que je ne risque rien. Je ne suis pas convaincue. Je me souviens qu'au collège, on nous avait dit que certains rois consommaient du poison en très petite dose pour se créer une sorte d'immunité. Si ça se trouve, le régent fait pareil.

— Bon, pourquoi vous vouliez me voir ? attaqué-je frontalement.

Après tout, je ne suis pas là pour faire un tennis et j'aimerais assez entendre ce qu'il a de si secret à me dire.

— Je suis étonné que vous n'ayez pas encore sollicité la mise en place du *primo suffragium* et je me demandais si c'était parce que vous hésitez ou si c'est parce que vous attendiez une contre-offre.

Il me fixe tout en sirotant son verre. Le *primo suffragium*, encore et toujours. Pas une journée ne se passe sans qu'Elias ne me sollicite à ce sujet, mais j'avoue ne pas savoir où je mets les pieds. Un mois, c'est long et puis si le peuple me valide et que je leur dis « Merci mais non merci », je vais encore passer pour une nouille, mais au niveau international cette fois-ci. Palpatine perçoit mon hésitation et fait mine d'ôter une poussière imaginaire de sa cape.

— Un million d'euros, dit-il comme s'il m'annonçait le temps qu'il fait dehors.

Je me félicite d'avoir refusé le verre, car même s'il n'avait pas été pas empoisonné, c'est en m'étouffant que je serais morte.

— Pardon ?

— Un million d'euros, vous avez bien entendu, affirme-t-il.

Voyant que je ne réagis pas, il se laisse glisser jusqu'à moi et se met à me parler d'un ton de politicien.

— Mademoiselle Romanovka, voici comment je vois les choses et dites-moi si je me trompe. Vous viviez votre vie de votre côté, entourée des gens que vous aimiez et qui vous aimaient en retour et, du jour au lendemain, vous voici menacée puis enlevée, dans des conditions plus que discutables si je puis me permettre, et ramenée de force dans un pays inconnu.

Il s'interrompt pour me laisser l'opportunité de le contredire et, voyant que je n'ai rien à dire, il poursuit.

— Vous voici donc, grâce à la famille Marlof, propulsée princesse Romanovka, dernière héritière légitime du trône, avec toutes les responsabilités que cela implique. En moins d'une semaine, on vous déguise, on essaie de vous apprendre à danser, on vous enseigne rapidement les préceptes qui régissent le pays alors que vous, vous ne souhaitez qu'une chose, rentrer chez vous. Soyez honnête Sylviana, si vous ne vous étiez pas prise d'affection pour la famille Marlof, cela fait bien longtemps que vous auriez signé les papiers de renonciation.

J'essaie de ne laisser filtrer aucune émotion. Je sais qu'il essaie de me manipuler, mais tout ce qu'il dit est exact. Si je suis encore là, c'est pour ne pas décevoir Elias et Dimitri, mais dans ma tête, mon avenir n'est pas ici. Je ne suis pas faite pour tout ça.

— Voici ma proposition : vous profitez de la fin de semaine, samedi, on vous présente au peuple et dans la nuit, vous disparaissiez après avoir signé les papiers de renonciation. Je vous mets dans un avion direction la France avec un million d'euros sur un compte en banque à votre disposition. Cela vous permettra de changer de vie, de quitter votre boulot, ou pas d'ailleurs, et de laisser Molvik derrière vous. Vous n'aurez pas à affronter Dimitri et Elias, rien ne changera pour eux, ni pour Molvik.

Sa proposition est tentante, très tentante.

— Vous savez, reprend-il, cela fait plus de vingt ans que je dirige le pays, et chacune des décisions que j'ai prises était dictée par l'intérêt du pays et du peuple. Est-ce que je me suis enrichi au passage ? Bien sûr que oui, mais soyons réaliste, quel dirigeant n'accroît pas aussi sa fortune personnelle, mais je ne l'ai jamais fait au détriment du pays. Je pourrais vous faire apporter l'ensemble des décrets, lois, décisions dont j'ai eu l'initiative depuis vingt ans et vous verrez que je ne vous mens pas. La famille Marlof ne cherche rien d'autre que faire perdurer un vieil héritage qui pesait déjà trop lourd sur les épaules de votre grand-mère. Ils se contrefichent de qui vous êtes et de ce que vous souhaitez, tout ce qui leur importe, c'est qu'une Romanovka soit sur le trône. Vous ou une autre, ce serait pareil.

Histoire d'enfoncer le clou, au cas où je n'aurais pas compris, il ajoute :

— Princesse ou non, jamais Dimitri Marlof ne prendra le risque d'une histoire avec vous. Si vous êtes la princesse, il restera dans l'ombre comme on le lui a appris depuis son plus jeune âge et si vous redevenez une anonyme, sa loyauté à Molvik l'empêchera de vous

suivre. Alors, pour une fois, pensez à vous et pas à ce qu'Elias et son petit-fils attendent de vous. Je vous offre un nouveau départ, dans votre pays, là où sont tous vos souvenirs et votre amie Liliane.

Chapitre 20 : #unedécisionàprendre

Sylviana

Alors Neo, la rouge ou la bleue ? En guise d'illustration, une chaussure à talon et une basket.

Enfermée dans ma chambre depuis trois jours, je rumine la proposition du régent. Elias et Dimitri ont essayé de me faire sortir, mais j'ai prétexté avoir mes règles et préférer rester au lit. Seule Francesca me regarde du coin de l'œil quand elle m'apporte mes plateaux-repas, mais elle ne se permet pas de me faire des remarques. Palpatine attend ma réponse ce soir, après mon discours au gala. Si j'accepte, il me fera quitter le château discrètement et je n'entendrai plus parler de Molvik. Quand j'ai soulevé le fait que mon visage fera quand même le tour du monde car je serai présentée à la presse ce soir, il a argumenté en disant qu'une fois que j'aurai renoncé au trône, j'aurai sans doute quelques paparazzis aux fesses mais que ça ne durera pas et qu'avec un million d'euros, je pourrai me mettre à l'abri le temps d'être oubliée.

Un million d'euros. Moi qui rêvais de changer de vie et de quitter mon boulot, avec cet argent ce serait plus que possible. Je termine mon petit déjeuner et me replonge dans le journal de Mamita, espérant y trouver du réconfort. Elle est toujours folle amoureuse de ce « IL » dont elle tait le nom. Ils se sont embrassés un soir et lui semble regretter, mettant en avant son poste au château.

Cher journal,

Cela fait une semaine que j'ai osé franchir le pas et j'ai l'impression de ne plus exister pour lui. Il fuit mon regard, passe son temps à la salle d'entraînement et m'évite dans les couloirs. Ma mère a remarqué quelque chose. Elle m'a convoquée dans son bureau pour soi-disant parler de mes premiers pas en tant que princesse. D'après elle, j'ai dépassé le stade où il me suffit d'apparaître et d'être jolie. Afin de m'aiguiller, elle a décidé de m'aider à choisir mon futur conseiller ou plutôt le choisir à ma place. Il sera chargé de m'accompagner lors de mes déplacements car je dois « sortir de l'ombre ». Elle m'a présenté Sergueï Volkov, le fils de son propre conseiller. Il est à peine plus vieux que moi et il a un regard de fouine. Je ne l'aime pas. Il me prend pour une idiote et me parle comme si j'avais douze ans. Il va venir avec moi à Venise. J'accepte sans rechigner, mais demande à voir la liste des personnes qui viendront avec nous. Mon cœur

s'emballe quand je remarque qu'IL fera partie de l'escorte. Ce voyage sera l'occasion d'avoir une discussion avec lui loin des oreilles de ma mère.

Mon cœur se serre en devinant son espoir de faire avancer les choses avec ce « IL ». La suite, moi, je la connais. Elle va fuir, seule, et rencontrer mon grand-père. J'ai mal au cœur pour elle sachant que son histoire d'amour dans laquelle elle met tant d'espoir est vouée à l'échec. Je poursuis encore quelques pages, mais n'arrive pas encore au fameux déplacement à Venise. Pour l'instant, elle suit des cours de géopolitique, elle commence à traiter, sous la supervision de sa mère, les affaires courantes du château. Mamita ne se fait pas d'illusion, sa mère cherche simplement à lui éviter de traîner dans les couloirs du château. Si elle n'a pas encore découvert l'identité de celui qui fait battre son cœur, elle fait tout pour maintenir sa fille sous surveillance. Je ressens à travers son journal la frustration qui s'empare d'elle chaque fois qu'elle a envie de faire quelque chose et qu'on lui refuse. Son envie de liberté transparaît dans chacun de ses mots et pourtant, elle aime son pays. Je le vois dans les descriptions qu'elle en fait. Le lac fleuri est son endroit favori et je rêve moi aussi d'aller y tremper les pieds.

— Princesse, il faut vous préparer.

Je sursaute en entendant la voix de Francesca que je n'ai pas entendue rentrer. Je tourne la tête vers elle alors qu'elle dépose sur le fauteuil la robe que je suis censée porter. Si j'ai pu éviter les cours d'histoire d'Elias et de danse avec Monsieur Paul, il a bien fallu que j'accepte qu'un tailleur vienne prendre mes mensurations. Au vu du délai restreint, il a été décidé de reprendre une des robes de ma grand-mère et de la remettre au goût du jour. Je m'éclipse dans la salle de bain et en reviens propre quelques instants plus tard. C'est là que je remarque que Francesca n'est pas comme d'habitude. Elle fuit mon regard et ses mains tremblent légèrement.

— Fran, tu vas bien ? demandé-je en avançant vers elle.

— Oui, oui, princesse Sylviana. Je suis juste nerveuse pour ce soir. Après tout, j'ai la responsabilité de m'occuper de vous.

Le sourire qu'elle m'adresse sonne faux et alors qu'elle se détourne rapidement pour saisir la robe, je remarque que son chemisier d'habitude impeccable est froissé et qu'un bouton a sauté. Je bondis jusqu'à elle et récupère la robe que je laisse choir sur le sol pour lui prendre les mains.

— Fran, dis-moi ce qu'il s'est passé. Qui s'en est pris à toi ?

Elle secoue ses jolies boucles blondes, mais j'insiste :

— Qui t’a touchée ?

Elle se fige et murmure :

— C’était un accident, je me suis accrochée, il... il n’a pas fait exprès.

Je dois prendre sur moi pour ne pas la secouer comme un prunier.

— Raconte-moi, exigé-je et n’oublie pas que je suis la princesse, je pourrais t’ordonner de parler.

J’ajoute une touche d’humour, mais elle me prend au mot et se met à m’expliquer que depuis son arrivée au château, elle doit souvent essuyer des remarques et des regards déplacés de la part des gardes, des agents de sécurité et du personnel masculin en général, en raison de sa forte poitrine. Aujourd’hui, alors qu’elle avait les bras chargés avec ma tenue, un des gardes était au milieu du passage et lorsqu’elle a voulu le contourner, elle l’a heurté et il en a profité pour lui toucher les seins. C’est en se débattant qu’elle a perdu un bouton.

J’insiste pour qu’elle me donne le nom de ce connard et promets de le faire virer.

— Ça ne sert à rien, princesse, c’est un privilège de vivre au château et nous devons juste être prudentes.

— Nous ? Qu’est-ce que tu veux dire par nous ?

Elle ne répond pas et je traduis pour elle.

— Tu veux dire que les autres filles sont dans la même situation ? Qu’elles sont victimes de harcèlement et que personne ne fait rien ?

Elle hausse les épaules, fataliste, alors que chaque fibre de mon corps se révolte contre cet aveu silencieux.

— Ne vous en faites pas princesse, pensez à vous ce soir. D’après ce que j’ai compris, vous ne comptez pas rester parmi nous, sinon vous auriez déjà actionné le *primo suffragium*. Alors, profitez de votre soirée et soyez heureuse. Je ne suis personne.

Elle remonte la fermeture éclair de la robe rouge et arrange la large ceinture dorée qui ceint ma taille tandis que je fulmine en entendant son ton résolu.

Évidemment, ce soir, mes baskets sont introuvables et me voici obligée de porter des chaussures à talon qui, comme par hasard, se trouvent être de la même couleur que ma robe. J’insiste pour porter le médaillon de Mamita au lieu du collier que le régent a fait sortir du coffre royal pour moi : une émeraude énorme qui rappellerait sans aucun doute sa cape. Devant le miroir, j’admire le travail de

Francesca, avec elle, dompter ma crinière semble être tellement facile. Mes cheveux tombent en une jolie cascade sur mes épaules et mes boucles n'ont jamais été aussi bien définies.

— Comme ça, si vous valsez, on évite le coup du chignon qui tombe, glisse-t-elle en rectifiant mon rouge à lèvres à l'aide d'un mouchoir.

— Je rêve où tu viens de faire de l'humour, la taquiné-je.

Elle sourit timidement puis m'aide à me redresser et je peux lire dans ses yeux toute l'admiration qu'elle a pour moi alors que je ne suis rien d'autre qu'une femme dans une jolie robe. Son regard rempli d'espoir me terrorise et j'ai désormais la certitude que je dois partir, disparaître, car je vais décevoir tout le monde. Ils attendent une princesse, ils auront une nana dont la passion est de regarder des films à la télé en mangeant de la guimauve.

— Prête ? me demande-t-elle.

— À quoi ? Me ridiculiser ?

Elle secoue la tête, un peu dépitée par mon manque flagrant de confiance en moi, et me lance :

— Vous ne vous ridiculisez pas. Vous n'en avez pas conscience, mais vous êtes quelqu'un de bien. Je ne connais pas beaucoup de personnes qui m'auraient prêté une oreille attentive.

— Je ne vais pas seulement y prêter attention Fran, je peux t'assurer que celui qui a fait ça sera viré.

Elle détourne le regard et alors que je m'apprête à la rassurer, des coups sont frappés à ma porte. Mon escorte vient d'arriver.

Chapitre 21 : #quandfautyaller

Sylviana

Il suffit d'un regard pour que tout bascule. En guise d'illustration, Dimitri, impeccable dans sa tenue de soirée.

Dimitri me fait face, encore plus beau que d'habitude, et je bloque quelques instants sur son corps musclé parfaitement mis en valeur dans son costume sur mesure.

— Vous êtes ravissante, princesse, dit-il en me balayant d'un regard brûlant.

Je m'avance, prête à lui saisir le bras, mais un raclement de gorge m'oblige à me détourner. Elias, tout aussi bien vêtu, me tend son avant-bras et m'invite à le rejoindre. Dimitri n'est *que* mon garde du corps, en tant que princesse, je ne peux me permettre d'arriver à son bras. Elias Marlof, en plus d'être le conseiller sécurité du pays est également titulaire d'un titre de noblesse honorifique offert par la reine Virginia, titre qui reviendra par la suite à son fils et enfin à Dimitri plus tardivement. Je masque ma déception derrière un sourire crispé et ensemble nous quittons l'étage où se trouvent mes appartements. À mesure que nous avançons vers le lieu de réception, la salle de bal numéro un, je commence à paniquer et avoir du mal à respirer. Les bruits me parviennent et je demeure incapable de mettre un pas devant l'autre. Tout cela devient subitement trop concret. Ils vont me regarder, m'analyser, me détester. Même si je décide de m'enfuir ce soir, je ne peux éviter cette épreuve qui me terrifie.

— Respirez princesse, tout ira bien, tente de me rassurer Elias.

Je me dégage de son bras, prête à faire demi-tour.

— Non, ça n'ira pas bien. Je ne suis pas prête, je ne serai jamais prête. Je... Je ne peux pas.

Je rebrousse chemin et pousse la première porte qui croise mon chemin pour me réfugier loin d'eux. Il me semble entendre Dimitri parler à Elias, puis c'est le silence. J'appuie sur un interrupteur qui diffuse une lumière tamisée et constate, dans une semi-obscurité, que je me trouve dans une immense bibliothèque aux rayonnages qui montent jusqu'au plafond. Si j'étais d'humeur, je grimperais sur l'une des échelles pour faire un remake de *La Belle et la Bête*, mais ce soir, même mes héroïnes préférées n'arrivent pas à me sortir de mon

angoisse.

— Sylviana ?

Je me tourne vers Dimitri qui referme la porte derrière lui. Prudemment, comme si j'étais un animal sauvage capable de lui sauter dessus pour le dévorer, il s'avance vers moi.

— Je n'irai pas, lui dis-je, sûre de moi.

Il esquisse un sourire en coin qui fait s'emballer mon cœur et me lance :

— Aujourd'hui, je n'ai pas de voiture pour vous y enfermer dans le coffre et vous forcer à vous y rendre.

Au souvenir de mon dos tout courbaturé, j'esquisse une grimace, tandis qu'il se rapproche encore. Nous sommes maintenant plus proches que ne l'autorisent les convenances.

— Je suis terrorisée, lui avoué-je en baissant les yeux.

Sa main s'approche de mon visage et il me relève le menton pour me forcer à le fixer dans les yeux. Mauvaise idée. Ma bouche s'assèche, mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine et tous mes sens sont perturbés par sa présence. Son parfum, un mélange de musc et de pin maritime, m'enveloppe et annihile toutes mes fonctions cérébrales.

— Tu vas y arriver, murmure-t-il alors que, de la pulpe de son pouce, il dessine le contour de mes lèvres. Je ferme les yeux, imaginant que c'est avec sa langue qu'il se permet ce contact intime.

J'entrouvre la bouche et viens le mordiller doucement. Ce moment est d'un érotisme fou. Je m'enhardis en posant mes mains sur sa poitrine et en me gorgeant de la chaleur qu'il diffuse. Ce mec est plus efficace qu'une bouillotte. La température monte alors que dans la pénombre nous nous rapprochons encore. Son autre main se pose dans le creux de mes reins et remonte le long de mon dos laissé nu en grande partie. Le tracé de ses doigts me déclenche la chair de poule et des vagues de désir brut commencent à naître dans mon ventre. Du bout de la langue, je viens lécher son pouce avant de le sucer très lentement. Il me semble l'entendre émettre un grognement avant qu'il ne pose son front sur le mien en murmurant :

— Sylviana, tu dois y aller.

La voix rauque chargée de désir et de promesse, il ponctue sa phrase d'un baiser sur mon front avant de me tendre son bras pour m'inviter à le suivre. Je penche la tête, dubitative. Il me faut quelques secondes pour me remettre de ce qu'il vient de se passer.

— Tu es sûr ? Ça ne sera pas mal vu ? demandé-je tout en acceptant son invitation.

— Je t'escorte jusqu'à la salle et avant d'entrer, je te rends à mon grand-père. Personne ne devrait nous surprendre.

Personnellement, j'aurais aimé rester enfermée dans cette bibliothèque, goûter à sa bouche, son corps contre le mien, étouffer mon prénom sur ses lèvres et me donner à lui dans toutes les positions possibles et inimaginables. À la place, je hoche la tête et nous avançons vers la sortie. Juste avant de franchir la porte menant au couloir, je m'arrête de nouveau. Il se tourne vers moi, sourcils froncés.

— Et après ? je l'interroge d'une voix mal assurée.

— Et après, vous allez les éblouir, comme vous le faites avec moi.

Je détourne le regard, regrettant que tout à coup il soit repassé au vouvoiement, preuve que ce qui vient de se passer fait déjà partie du passé et sûrement de ses regrets. Il m'entraîne dans le couloir où Elias m'attend, impassible. Il échange un hochement de tête avec son petit-fils et avant que je n'aie pu réaliser ce qu'il se passait, nous sommes devant la double porte et une voix annonce :

— La petite fille de la princesse Alessandra Karina Romanovka : Sylviana Romanovka, princesse de Molvik.

Les battants s'ouvrent, la soudaine lumière me fait cligner des yeux alors que tout autour de moi des flashes crépitent. Prise au piège, je me laisse guider par Elias en essayant de ne pas m'étaler sur le sol avec les chaussures à talon. Autour de moi, tout n'est que tenues éblouissantes, coupes de champagne et le son des violons me donne l'impression d'être dans un autre monde. Dans un coin de la salle, je repère le régent. Il m'adresse un signe de tête discret alors qu'Elias me présente à toute la noblesse molvique. Je ne retiens quasiment aucun nom, mais je fais tout pour faire illusion. On m'interroge sur ma vie en France, mes origines et alors que je réponds du mieux que je peux, mon esprit, lui, est resté dans la bibliothèque, avec Dimitri. Je le cherche du regard, mais ne le vois nulle part. C'est étrange, n'est-il pas censé être mon garde du corps ? Après une énième présentation, je parviens à m'échapper en prétextant devoir aller me rafraîchir.

— Ne partez pas trop longtemps, l'heure de votre discours approche, me murmure Elias.

Je m'esquive en direction des toilettes lorsque j'aperçois le régent disparaître dans une petite salle attenante à la salle de bal. Je me dis que c'est le moment de le retrouver, de lui dire que j'accepte sa proposition, que rien ne m'attend ici. J'ai bien vu les regards des gens

de la haute société molvïque. Pour eux, je suis l'équivalent d'un gamin des rues qui a trouvé un ticket doré dans une tablette de chocolat. Le baiser avec Dimitri, aussi chaud bouillant fut-il, m'a aussi permis de comprendre qu'il n'y aurait rien de plus. Je serais tout comme ma grand-mère, inaccessible, et je finirais par le détester, je me connais.

Chapitre 22 : #cestpartipourleshows

Sylviana

Tournent les vies, oh tournent les violons... En guise d'illustration, la pochette CD de la chanson cultissime de Jean-Jacques Goldman.

— Ce sera bientôt fini. Ce soir, elle retourne en France et on n'en entendra plus parler. Le temps de la monarchie est révolu, affirme le régent dont je distingue la cape verte.

— Vous êtes sûr ? interroge un homme au visage préoccupé.

Je reconnais là le porte-parole du Sénat que m'a présenté Elias un peu plus tôt dans la soirée.

— Absolument. Sylviana Romanovka n'est pas une menace. Elle va faire la une des magazines un temps, mais même si elle décidait de rester, les gens s'apercevraient vite qu'elle n'est pas à la hauteur. Mes espions m'ont appris qu'elle était toujours incapable de situer Molvik sur une carte.

Je pique un fard. Ce n'est arrivé qu'une seule fois ! Il faut dire que le pays n'est pas forcément très grand et que je n'ai jamais été particulièrement douée en géographie.

— Faites-moi confiance, je lui ai fait une proposition qu'elle serait stupide de refuser.

Je refuse d'en entendre davantage et disparaiss dans les toilettes pour me passer un peu d'eau sur le visage. Alors que je suis sur le point de m'asperger, je me rappelle que je porte une robe et que je vais devoir faire un discours. Hors de question de ruiner ma tenue et le maquillage que Francesca m'a appliqué avec soin. Je serre le bord du lavabo et m'observe avec attention. Je ne suis pas une princesse, je ne peux pas diriger un pays, je le sais. Mais entendre le mépris dans la voix de Palpatine fait naître en moi un sentiment de colère. Je me reprends et retourne dans la grande salle. J'avise le régent qui est, lui aussi, de retour, et m'approche de lui.

— Princesse, vous êtes très en beauté ce soir.

— Je vous remercie, vous aussi, vous êtes très élégant, pour quelqu'un de votre âge, ne puis-je m'empêcher d'ajouter.

Loin de se vexer, il affiche un sourire diabolique et me répond :

— Le charme de l'expérience et des compétences, comme on dit et contrairement à celui de la jeunesse et de la nouveauté, il ne s'effrite pas.

« Connard ! », pensé-je fortement dans ma tête.

— La soirée vous plaît ? me demande-t-il.

— Absolument, je pourrais y prendre goût.

Je porte à mes lèvres une coupe de champagne en plantant mes yeux dans les siens et j'ai le plaisir de voir le doute traverser ses pupilles. J'observe les gens autour de nous, beaucoup me lancent des regards à la dérobée, d'autres ne se cachent pas pour me dévisager. La peur revient peu à peu et alors que j'hésite à rejoindre Elias, je me souviens de l'agression de Francesca.

— Tant que nous sommes là, je voulais m'entretenir avec vous d'un incident qui s'est produit avec ma femme de chambre.

— Un incident, vous dites ?

— Il semblerait que monsieur Dicker, l'un des gardes du château, la harcèle sexuellement. Il lui a même peloté les seins pas plus tard que tout à l'heure.

— C'est fort dommage.

Je suis estomaquée par sa réponse qui ne trahit nulle colère ou étonnement.

— Vous comptez faire quelque chose pour résoudre la situation ?

— Certainement. Je vous promets de *résoudre la situation* si vous, de votre côté, tenez vos engagements.

Sous-entendu, que je renonce à la couronne et disparaisse loin de Molvik.

— Je ferai ce qui doit être fait, rétorqué-je alors qu'Elias nous rejoint.

— Il est l'heure, me murmure-t-il en m'invitant à le suivre jusqu'à l'estrade montée pour l'occasion.

Aussi prudemment que possible, je grimpe les trois marches en bois et atteins le pupitre avec les micros. Je m'étonne que l'on n'entende pas les battements de mon cœur qui ne devrait pas tarder à lâcher s'il continue de s'emballer ainsi. Elias me tend les petites fiches cartonnées sur lesquelles s'étale le discours que je suis censée prononcer. Elias me les a fait parvenir via Francesca et même si je connais le discours presque par cœur, devant mes yeux, les mots se

mélangent. Je décide d'embrasser la salle du regard pour me donner du courage.

Mauvaise idée.

Des centaines d'yeux sont posés sur moi. Devant l'estrade, des journalistes triés sur le volet venus récolter mes premiers mots, derrière des femmes qui échangent des messes basses, je suis sûre qu'elles se foutent de moi. À tous les coups, je me suis fait une tache ou ma coiffure part en cacahuète. Ils attendent tous que je prononce mes premiers mots, mais j'en suis incapable. Je croise le regard amusé de Palpatine qui m'adresse un sourire mesquin en levant sa coupe vers moi. L'enfoiré, pour lui il va assister au one woman show de l'année. Un mouvement sur le côté attire mon attention et je tourne la tête. Dissimulé dans un renforcement, prêt à intervenir au moindre problème, le regard fixé sur moi, Dimitri est là. À quelques mètres seulement, mais sa présence suffit à me redonner un brin de confiance en moi. Il m'offre un sourire qui fait s'arrêter mon monde et même si je sais que je vais le décevoir, je parviens à m'éclaircir la gorge et m'avance près du micro.

— Mesdames et Messieurs, je me présente aujourd'hui face à vous...

Les mots glissent tous seuls, mais ils me semblent fades. J'explique qui je suis, ma surprise en apprenant ma véritable identité et à mesure que je parle, je fais défiler mes fiches. J'ai bientôt fini mon discours et finalement, je voudrais continuer car le plus dur reste à venir. Quand j'aurais terminé, je vais prononcer la phrase « Avez-vous des questions ? » et c'est là qu'un des journalistes va me demander ce que je compte faire maintenant. Je le sais car Palpatine m'a bien expliqué ce qu'il attendait de moi. Quand le reporter m'interrogera, je devrais tout simplement répondre que malgré la beauté de Molvik, ma place n'est pas ici et que je confie le pays à celui qui le dirige avec brio depuis de nombreuses années : le régent. Suite à mon annonce, je saluerai la foule et la garde du régent viendra m'évacuer et m'éloigner afin que ni Dimitri ni Elias ne puissent tenter de me faire changer d'avis.

J'abats ma dernière carte. J'essaie de faire durer, mais les dernières lignes arrivent et alors que je m'appête à laisser la parole à la presse, je remarque le régent en train de discuter à voix basse avec un homme aux cheveux bruns et échanger une poignée de main avec lui. Est-ce une bonne chose de le laisser à la tête du pays ? Va-t-il vraiment faire quelque chose pour Francesca ? Il a lui-même reconnu servir ses intérêts personnels, pourquoi en serait-il autrement désormais ? Le doute s'insinue en moi alors que, devant, les journalistes attendent que je leur donne la parole. Le médaillon de ma grand-mère semble se

mettre à chauffer, comme pour me rappeler qu'elle est là, près de moi. Ses paroles reviennent en moi : « Tu ne peux pas savoir si tu vas te planter avant d'avoir essayé. »

— Avez-vous des questions ?

Les mains se lèvent et la responsable communication du château pointe du doigt un homme en costume.

— Princesse Romanovka, maintenant que vous avez été reconnue comme étant l'héritière du trône de Molvik, qu'envisagez-vous pour la suite ?

Je relève la tête. Palpatine me fixe avec attention, Elias me fixe avec espoir, les autres me fixent tout simplement comme si je m'apprêtais à leur révéler l'emplacement de la fontaine de Jouvence.

— Eh bien, commencé-je avec hésitation, je dois dire qu'en arrivant ici, j'avais une idée très claire de ce que je voulais et de ce que je ne voulais pas. Je ne suis qu'une simple assistante administrative et aujourd'hui, on voudrait me voir diriger tout un pays. Je... je ne sais pas si je suis *la* bonne personne pour ça.

Une lueur de satisfaction apparaît dans le regard du régent et je n'ose tourner la tête vers Dimitri.

— J'apparais soudainement de nulle part et pouf, le peuple devrait me faire confiance ? M'obéir ? Alors que, depuis toutes ces années, il s'en sort très bien ? Ce ne serait pas correct de lui imposer ma présence alors qu'il ne me connaît pas.

Je balaie l'assistance du regard avec un sourire sincère. Je reçois en retour des hochements de tête et des sourires encourageants. Les serveurs et le personnel ont également interrompu leurs tâches pour m'écouter et je remarque que la porte de la salle est ouverte. Dans l'encadrement, je repère Francesca et d'autres employées qui essaient de se faire discrètes. Je repose mes mains sur le pupitre et poursuis d'une voix plus assurée :

— Le peuple, vous tous, vous ne me connaissez pas. On m'a emmenée ici dans des conditions rocambolesques, on m'a appris à danser, on m'a appris le b. a.-ba du fonctionnement de Molvik et on me présente à vous alors que je n'ai pas les compétences pour diriger un pays.

Palpatine rayonne et je lui offre mon plus beau sourire avant de continuer :

— Je veux dire, je n'ai pas *encore* les compétences pour diriger un pays. Et comme il serait inconcevable pour moi de m'imposer à vous,

j'ai décidé de demander la mise en œuvre du *primo suffragium*.

Chapitre 23 : #lejeudeladame

Sylviana

Quand on joue une partie d'échecs, il faut toujours avoir au moins un coup d'avance sur l'adversaire. En guise d'illustration, une photo de Palpatine, Elias et moi.

À peine ai-je terminé ma phrase que les questions fusent de tous les côtés sans attendre que la responsable en communication ne donne la parole aux journalistes. Heureusement, je suis sauvée par l'arrivée d'Elias qui se place à mes côtés et prend la parole. Immédiatement, le silence se fait tandis qu'il se penche vers le micro :

— Le *primo suffragium* permet à un souverain de faire ses preuves pendant trente jours à partir du moment où il est invoqué. À l'issue de ce délai, le peuple vote pour valider ou non le souverain dans ses fonctions. Cette coutume, initialement mise en place pour responsabiliser les futurs jeunes rois et reines de Molvik, n'était qu'un symbole. Aujourd'hui, la princesse Sylviana Romanovka s'en remet pleinement à vous pour prendre la place qui lui revient de droit. Pendant un mois, à l'aide de ses conseillers, elle dirigera Molvik et prendra les décisions qui lui incomberont. Le dernier jour, soit le 25 novembre, elle se retirera et le peuple molvique aura une semaine pour voter, à bulletin secret, pour la valider dans ses fonctions ou non. Si jamais vous décidez de ne pas la valider, elle abdiquera et remettra les pleins pouvoirs à celui qui dirige le pays depuis maintenant de nombreuses années : le régent Volkov.

Les journalistes se tournent vers lui et il avance vers l'estrade. Il se positionne à ma droite et prend à son tour la parole d'une voix enjouée, qui contraste avec ses poings qu'il garde serrés.

— Je suis très heureux de cette nouvelle et ce sera pour moi un immense honneur d'aiguiller la princesse dans chacune de ses décisions et de l'éclairer sur l'histoire et les valeurs de Molvik, qu'elle ignore.

— Pour le moment, complète Elias en lui offrant un sourire.

Le régent sourit en retour et nous posons tous les trois sous les flashes des photographes. L'attachée de presse conclut la conférence et nous sommes invités à prendre part au bal. Les premiers accords d'une valse retentissent. Le régent, toujours à mes côtés, devance Elias en

me tendant la main afin que je lui offre la première danse. Je jette un œil vers le grand-père de Dimitri qui, d'un discret hochement de tête, m'incite à accepter. Même si je n'ai aucune envie de me ridiculiser et de danser avec Palpatine, je ne peux refuser au risque de déclencher un scandale. Je pose ma main dans la sienne et il m'entraîne au centre de la piste. Lorsqu'il s'empare de ma hanche, je dois me faire violence pour ne pas le repousser. La musique démarre et nous virevoltons. Les yeux dans les yeux, je prends garde à ne pas lui écraser les pieds et à sourire comme on l'attend d'une princesse.

— Ainsi, vous avez fait votre choix, murmure-t-il.

— En effet. Je suis désolée d'avoir ruiné vos plans, j'espère que vous n'êtes pas trop déçu.

— Absolument pas, vous allez grandement me faciliter la tâche.

Je frémis alors que son regard n'exprime rien d'autre qu'une immense satisfaction.

— Si vous aviez accepté ma proposition, la victoire aurait été beaucoup trop simple et on aurait pu m'accuser de vous avoir évincée, là ma victoire sera totale.

— Je peux vous demander en quoi ?

Il resserre sa prise et me rapproche de lui afin que je ne perde pas un mot de ses paroles.

— Quand vous allez lamentablement échouer, car croyez-moi, vous allez échouer, le peuple lui-même comprendra qu'il n'a pas besoin d'une pseudo-princesse pour les diriger. Il vous destituera, vous n'aurez plus aucune légitimité à monter sur le trône et je pourrais faire abolir la monarchie sans aucun problème.

Je loupe un pas, mais me rattrape à son épaule. Cet enfoiré a tout prévu.

— C'était votre plan depuis le début ? Que j'accepte le *primo suffragium* ?

Il affiche un rictus qui en dit long.

— Vous n'étiez pas vraiment discrète derrière la porte tout à l'heure et comme toutes les femmes, vous vous laissez facilement dominer par vos émotions. J'ai hâte de voir ce que vous allez faire du pays pendant un mois.

La musique s'arrête et il se penche vers moi pour déposer un baiser sur ma main qui tremble légèrement.

— Je vous souhaite une agréable soirée, princesse.

Il appuie sur le dernier mot, mais avant qu'il ne s'éloigne, je le retiens en posant ma main sur son bras.

— Rassurez-vous, elle sera agréable et comptez sur moi pour faire en sorte que jamais le trône de Molvik ne vous revienne. J'ai un mois pour faire mes preuves, mais j'ai aussi un mois pour faire comprendre au peuple qu'il mérite mieux que vous au cas où je devrais partir.

Je ne me départis pas de mon sourire et n'importe quel observateur extérieur pourrait penser que nous ne faisons qu'échanger des banalités.

— Oh, la petite princesse veut jouer, c'est amusant. J'ai hâte de voir ce que ça va donner.

— Rassurez-vous, vous le verrez bientôt.

— Dans ce cas, que la partie commence.

Je pourrais presque entendre un « tadam », style *New York, unité spéciale*¹, suivi d'une musique de suspense alors qu'il s'éloigne. Comme si les autres attendaient qu'il s'en aille, j'ai l'impression que tous les invités veulent m'adresser la parole. Certains me parlent de l'impôt sur les hauts revenus, d'autres me demandent si j'envisage de faire quelque chose pour les terrains non constructibles en bordure de l'Autriche. On ne m'écoute pas, on me prend à partie et je me sens perdre pied.

— La soirée a été longue et la princesse doit être en forme pour demain. Dimitri, veux-tu bien la raccompagner ?

La voix d'Elias me parvient malgré le brouhaha et je sens une légère pression sur ma hanche alors que, tout en douceur, Dimitri m'extraie de la foule.

— Souriez et saluez, murmure-t-il alors que je traverse la salle.

Je m'exécute et même dans les couloirs, je suis obligée de maintenir l'illusion, car nous croisons plusieurs domestiques. Ce n'est qu'une fois dans la chambre que je me mets à paniquer, vraiment.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Je vais me planter ! Palpatine a raison, je vais lui livrer le pays sur un plateau, il n'aura rien besoin de faire. Je... Je...

Je n'arrive plus à respirer, c'est atroce. Dimitri, encore sur le pas de la porte, franchit les quelques mètres qui nous séparent et essaie de me calmer.

— Respire, Sylviana. Par le nez. Allez, respire.

Je n'y arrive pas, j'étouffe. Je tire sur la robe qui me comprime la

poitrine, cherchant à tâtons une fermeture éclair que je ne trouve pas. J'ai des vertiges, mes jambes tremblent. Dimitri comprend ce qu'il se passe et d'un geste sec arrache le tissu me laissant seins nus face à lui. Par réflexe, je maintiens la robe, ou plutôt les lambeaux, devant moi.

— Inspire, Sylviana. Inspire par le nez, souffle par la bouche.

Les yeux plongés dans le bleu des siens, je m'y accroche pour ne pas sombrer et suis ses conseils.

— Voilà, c'est bien.

De nouveau, mes jambes tremblent et Dimitri m'entraîne vers le lit pour m'y asseoir. D'une pression sur la télécommande posée sur ma table de chevet, il appelle Francesca.

— Tu as mangé quelque chose, ce soir ? demande-t-il en détournant les yeux de mon corps.

— J'avais le ventre noué, j'ai bu une ou deux coupes de champagne.

— Tu es inconsciente ! Tu imagines si tu avais fait un malaise dans la salle avec tout ce monde autour.

Sa colère se justifie, mais elle alimente la mienne et je trouve la force de me relever pour lui faire face, me fichant que la robe ne dissimule plus ma poitrine.

— Évidemment, y a que ça qui t'intéresse toi, le fait que les gens aient une mauvaise image de la princesse. Le fait que j'aie accepté votre *suffragium* à la con, que j'aie réussi à danser sans m'étaler par terre et que je n'aie pas bégayé lors du discours, ça, ça ne compte pas, hein. — Non ça ne compte pas, c'est normal !

— PARDON ? Non, non, ce n'est pas normal ! Ça l'est peut-être pour une nana qui aurait appris à faire une révérence avant même de savoir parler, mais pour une fille qui, y a encore quelques jours, avait comme unique préoccupation de coller des magnets de la même taille sur un tableau d'affichage pour éviter une crise de la part de sa boss, ben c'est énorme.

Nous nous affrontons du regard, ma colère contre la sienne. Un raclement de gorge nous fait sursauter et nous nous tournons tous deux vers Francesca. Quand elle avise ma robe en plusieurs morceaux, elle pique un fard et se précipite vers moi pour me couvrir. Je l'écarte, agacée.

— T'inquiète, Fran, Dimitri n'en a rien à faire, tout ce qui l'intéresse c'est qu'il n'y ait aucun membre de l'aristocratie présent auprès de qui je pourrais lui faire honte.

— Je te la confie, Francesca, je dois rejoindre mon grand-père, s'agace-t-il.

Il tourne les talons sans m'adresser un regard et ce n'est qu'une fois parti que je laisse mes larmes ruisseler. J'évacue toutes les tensions de la journée dans les bras de Francesca qui me berce gentiment.

1. Série télévisée.

Chapitre 24 : #depèreenfils

Dimitri

Objectif : faire bonne figure et ne pas penser à ses seins nus et aux larmes sur son visage.

Je regagne la salle de réception d'un pas rapide. Je me force à ne pas me retourner, à ne pas la retrouver pour lui dire à quel point elle a été brillante, majestueuse et à quel point elle a fait battre mon cœur. Je m'en veux d'avoir été dur avec elle, mais j'étais obligé. Après notre rapprochement dans la bibliothèque, je n'avais pas le choix. C'est trop dangereux. Si elle n'avait pas été la princesse de Molvík, j'aurais sans doute retroussé ses jupons pour m'enfouir en elle. Mais princesse, elle l'est, et si jamais cela venait à se savoir, cela viendrait ternir son image. Elle a besoin de montrer qu'elle est une princesse responsable, capable de diriger un pays, pas qu'elle est en vacances et se laisse séduire par son garde du corps. Quand il m'aperçoit, mon grand-père me fait un signe discret et je m'éclipse dans le bureau qu'il occupe. J'ai la surprise d'y trouver mon père. Talkie-walkie à la main, il supervise la sécurité du château pour la soirée. De nombreux membres importants du royaume sont présents et leur protection doit être assurée. Impeccable dans son costume noir, son mouchoir rouge et doré dépassant de sa poche, il jette un œil par la fenêtre. Je me laisse tomber dans l'un des fauteuils molletonnés du bureau dans lequel j'avais l'habitude de venir jouer étant gamin. Sur le tapis à motifs ethnique, souvenir d'un voyage au Burkina Faso, un œil aguerri pourra repérer la tâche de grenadine que j'ai faite à six ans et que personne n'a réussi à faire partir. Mon regard se perd sur le cadre photo contenant une photographie en noir et blanc de la princesse Alessandra et sa mère peu de temps avant sa disparition. Je retrouve dans son visage certains traits de Sylviana, même si cette dernière semble avoir hérité des yeux et du tempérament enflammé de la reine Virginia.

— Dim, tout va bien ?

Mon père me fixe d'un regard soucieux et soudain, ce n'est plus le chef de la sécurité que j'ai devant moi, mais bien mon père, celui qui me racontait des histoires de preux chevaliers venant au secours de princesses en détresse.

— La journée a été longue, dis-je pour expliquer mon air fatigué.

— Tout se passe bien avec la princesse ?

Je hausse les épaules et joue avec un stylo qui traînait sur le bureau.

— On s'est disputé.

— Pardon ?

La voix de mon grand-père s'élève alors qu'il pénètre dans le bureau et referme derrière lui.

— Rien, je disais à papa que je m'étais disputé avec Sylviana et...

— On ne se dispute pas avec la princesse, me reprend-il en fronçant les sourcils. Mon garçon, La princesse n'est pas ton amie, vous ne vous disputez pas. Si elle a besoin de s'énerver, de relâcher la pression, elle le fait et tu subis en silence. Méfie-toi, Dim, les rumeurs commencent déjà à circuler.

— Quoi ? Quelles rumeurs ?

Mon père décroche son talkie-walkie et s'éloigne tandis que mon grand-père poursuit :

— On ne peut que remarquer votre complicité et c'est normal. Vous êtes tous les deux jeunes, tu es celui qui l'a ramenée et pour elle, tout est nouveau. Elle te considère comme un ami et n'a pas encore conscience de la place qu'elle doit occuper, mais toi oui. Toi, tu le sais. Aucune amitié n'est possible entre vous. Elle sera la princesse et tu la protégeras, jusqu'à ce que, dans quelques années, tu reprennes le poste de ton père et à ce moment-là, un autre sera chargé de sa protection. C'est ton travail, ta vocation et ça ne peut être rien d'autre.

Il ne me fait aucun reproche, ne hausse pas la voix, il paraît même triste en énonçant ce constat.

— Je sais, rétorqué-je.

— Alors, fais en sorte que la scène de la bibliothèque ne se reproduise pas.

Je me redresse d'un bond du fauteuil, les poings serrés, furieux qu'il nous ait espionnés.

— Comment ? Comment tu le sais ?

Il pince les lèvres et secoue la tête.

— J'ai eu des doutes en remarquant ses yeux brillants et la rougeur de ses joues mais ta réaction à l'instant vient confirmer qu'il s'est bien passé quelque chose.

J'enrage. Ce moment, je voulais le garder pour elle, pour moi, pour

nous. C'était un instant volé et maintenant, voilà qu'il va devenir ma honte, la preuve aux yeux de ma famille que Dimitri Marlof ne sait pas rester professionnel.

— Elle va avoir besoin d'aide pour obtenir l'adhésion du peuple. Volkov prépare ses pions, je l'ai déjà vu en grande discussion avec le commandant de sa garde personnel et le sénateur Wilkins, reprend mon grand-père.

Oui, ce connard est bien décidé à la mettre à terre. Je l'ai bien vu pendant qu'il la faisait tourner, enchaînant les pas tout en lui faisant la conversation. Je ne sais pas quelle en était la teneur, mais je ne pense pas qu'il la félicitait pour sa décision. Sylviana va voir besoin d'aide et d'amis aussi. Je ne la connais pas depuis longtemps, mais je sais que seule, elle n'y arrivera pas. Une idée me vient, je ne sais pas si ce sera possible, mais si je ne peux pas être celui sur qui elle pourra se reposer, autant faire en sorte qu'elle soit bien entourée. Une main se pose sur mon épaule, mon père est de retour.

— Reprenons le trône à Volkov et pour le reste, on avisera, me glisse-t-il avec un clin d'œil.

— Comment ça, on avisera ? s'interpose mon grand-père.

— File te reposer, Dim, tu as bien travaillé.

Mon grand-père tente de me retenir mais mon paternel, qui ne le craint plus depuis longtemps, intervient :

— Je suis son supérieur direct, papa, et je lui ordonne d'aller se coucher.

— Et moi, je suis son grand-père ! J'ai tout de même le droit de parler à mon petit-fils.

— Tu pourras lui parler quand tu te positionneras en tant que grand-père et non en protecteur du royaume. Quand tu feras passer ses intérêts avant ceux du plus grand nombre.

La rancœur dans sa voix me surprend tandis que les deux hommes s'affrontent du regard. Il se joue quelque chose entre eux, quelque chose qui m'échappe totalement.

— Alors ? demande mon père sans quitter le sien des yeux.

— Ça va, ça va. Va te coucher Dim, finit par capituler mon grand-père.

Je suis estomaqué qu'il jette les armes si vite et aussi par la dureté du ton de mon père. Jamais je ne l'ai entendu s'en prendre à son propre père de cette manière. Je quitte la pièce et regagne mes

quartiers avec mille questions qui se bousculent dans ma tête et la certitude de devoir éloigner Sylviana de mon esprit. Pourtant, lorsque je m'allonge dans les draps ce soir, c'est elle à moitié nue que je visualise, c'est sa langue sur mon doigt que je sens et c'est son souffle sur mes lèvres qui m'enivre. Pour ce soir, et juste pour ce soir, je glisse ma main sous le drap et imagine sa bouche autour de mon sexe...juste pour ce soir.

Chapitre 25 : #porcroyal

Sylviana

Et si la peur changeait de camp ? En guise d'illustration, le #porcroyal.

Le lendemain, j'ouvre les yeux alors qu'une femme inconnue pénètre dans la chambre, les bras chargés d'un plateau. Brune, le visage fermé, elle s'affaire à déposer son chargement sans m'adresser un regard.

— Francesca n'est pas là ? demandé-je en m'étirant.

Elle me jette un bref coup d'œil et répond du bout des lèvres.

— Non.

— Oh, je suppose qu'elle a dû prendre sa journée, pensé-je à haute voix.

La remplaçante, une femme d'une quarantaine d'années, au chignon impeccable, se mord la lèvre et détourne le regard. Elle s'avance vers la sortie, mais je bondis du lit pour la retenir, prise d'un horrible pressentiment.

— Où est Francesca ?

Elle me désigne la fenêtre d'un mouvement du menton et je me précipite au carreau. De là où je me trouve, je distingue la silhouette de ma femme de chambre habituelle, tirant ce qui semble être une lourde valise. Au milieu de la cour, quatre hommes, dont le régent Volkov, reconnaissable à sa cape, à croire qu'il dort avec, la toisent d'un air que j' imagine suffisant.

— Elle a été licenciée, m'explique celle dont j'ignore toujours l'identité. Et on m'a fortement recommandé de ne pas vous adresser la parole, ajoute-t-elle sur le ton de la confidence.

— L'enfoiré, murmuré-je avant de me précipiter vers la sortie.

Je cours comme une dératée dans les couloirs, regrettant de ne pas avoir suivi Liliane à ses cours de cardio du jeudi soir. Je dévale les escaliers, manque de renverser un garde qui fait sa ronde et déboule dans la cour, le souffle court.

— Bonjour princesse, quel bon vent vous amène ? ose me demander Volkov avec un immense sourire.

Je ne lui fais pas l'honneur de lui répondre et rejoins Francesca. À mesure que je marche vers elle, je prends conscience du moindre gravier de la cour étant donné que dans la précipitation j'ai oublié de mettre des chaussures.

— Francesca, qu'est-ce que ça signifie ?

Elle ouvre la bouche, mais une fois de plus, Palpatine prend la parole.

— Suite à votre demande d'hier soir, concernant le prétendu harcèlement subi par mademoiselle Mirna, nous l'avons convoquée, ainsi que monsieur Dicker ici présent, afin d'éclaircir les choses.

Je serre les dents, le laissant poursuivre.

— Il se trouve que monsieur Dicker a une tout autre version, version corroborée par plusieurs de ses officiers.

— Et quelle est cette version ? intervins-je en essayant de rester calme.

— Il semblerait que ce soit mademoiselle Mirna qui, depuis plusieurs semaines, fait des avances à monsieur Dicker. Il y aurait eu plusieurs remarques et sous-entendus laissant penser qu'elle était tout à fait ouverte à une relation sexuelle avec lui.

— Je suppose que son chemisier s'est arraché tout seul ?

— Des témoins affirment que mademoiselle Mirna a trébuché et qu'en voulant la retenir pour éviter qu'elle tombe, monsieur Dicker a malencontreusement accroché le vêtement. Mademoiselle Mirna, en portant de fausses accusations, est accusée de diffamation et se voit donc renvoyée. Afin d'éviter un scandale, nous ne la poursuivrons pas en justice et lui épargnons de réaliser son préavis.

— C'est hors de question ! m'exclamé-je.

— Laissez tomber, murmure Fran derrière moi.

Palpatine se rengorge et se tourne vers les membres du personnel qui nous ont rejoints, plus ou moins discrètement, curieux d'assister au spectacle. Je repère Dimitri et Elias, mais aucun des deux ne s'approche. Je suis seule dans l'arène face au régent. Mon premier combat et je n'ai même pas eu le temps de croquer une tartine.

— Les règles du château sont claires, princesse, vous le sauriez si vous vous donniez la peine de vous y intéresser. Une accusation a été portée, elle se révèle totalement infondée, nous avons des témoignages pour le prouver. Comptez-vous aller à l'encontre de nos règles et imposer votre décision sous prétexte que vous éprouvez de la

sympathie pour cette jeune femme ?

Merde. Il a raison, je ne peux pas aller contre sa décision qui, aux yeux de tous, paraît légitime. Cependant, je refuse cette injustice. Autour de lui, des sourcils se froncent et la majorité semble être de son avis. Une majorité vêtue de pantalons et qui pense que, parce qu'ils ont quelque chose qui pend entre leurs jambes, cela fait d'eux des êtres supérieurs. Mon cerveau carbure à toute allure, je dois trouver une répartie, une solution. Quelqu'un là-haut, Mamita j'en suis sûre, doit m'entendre et voilà que la réponse sort toute seule de ma bouche :

— Vous avez sans doute le droit de renvoyer mon personnel, mais en aucun cas le droit de le chasser du château, je suppose que ce droit appartient à la princesse.

Merci Albus, t'es un champion !

Le régent se fige et je reprends confiance, avançant pas à pas dans les graviers, masquant ma douleur comme je peux. Ma voix devient plus assurée lorsque je m'exprime :

— Mademoiselle Mirna n'est plus femme de chambre, très bien. Elle est dorénavant mon invitée à durée indéterminée et avec tous les avantages et prérogatives que cela implique. Tout manque de respect envers sa personne sera considéré comme un manque de respect envers moi-même et je suppose que les conséquences seront plus importantes.

Je vois avec plaisir le visage de Dicker et ses collègues se décomposer.

— Je constate que vous avez renvoyé mademoiselle Mirna sur la base de témoignages émanant des officiers de monsieur Diker, mais avez-vous pris la peine d'interroger les autres membres féminins du personnel pour voir si mademoiselle Mirna est la seule à se sentir harcelée ?

Volkov n'a pas le temps de répondre que j'enchaîne :

— Je suppose que vous n'en avez pas eu le temps puisqu'il est à peine huit heures du matin et que je vous ai informé des faits seulement hier soir. Je vous félicite d'ailleurs, régent Volkov, pour votre réactivité et votre faculté à avoir réuni en si peu de temps les preuves nécessaires et avoir pris la décision qui s'impose.

Un groupe de domestiques étouffe un rire face à mon ton ironique et le régent tique en constatant qu'il est en train de perdre du terrain. J'enfonce donc le clou en proclamant d'une voix forte :

— À partir d'aujourd'hui, je refuse qu'une employée du château ne se sente pas en sécurité si elle doit circuler seule dans les couloirs. Tout comportement déplacé, en parole ou en acte, devra être porté à ma connaissance, sera puni et sera rendu public. Je lance aujourd'hui le hashtag « porc royal » et vous incite massivement à l'utiliser. Dénoncez, osez, ne restez pas caché car *je* vous crois et *je* m'engage à ce que la peur change de camp.

Le silence se fait et puis j'entends un applaudissement, discret pour commencer, puis un autre et encore un autre. Bientôt, excepté le régent et ses trois officiers, tout le monde frappe dans ses mains. Je redresse la tête et me tourne vers Francesca :

— Tu viens, on rentre à la maison.

Elle se penche vers sa valise mais je la lui retire des mains et dis d'une voix forte :

— Laisse. Monsieur Dicker s'en chargera personnellement, après tout, dorénavant, tu es une amie proche de la princesse, indiqué-je avant de m'adresser au connard en uniforme qui n'en mène pas large. Vous déposerez la valise de mademoiselle dans la chambre jouxtant la mienne et je compte sur vous pour qu'elle arrive intacte, vous en êtes personnellement, et j'insiste sur le mot, responsable.

Il hoche la tête, vaincu, et je traverse la cour en sens inverse, serrant les dents chaque fois qu'un putain de gravier s'incruste dans la plante de mes pieds.

— Si je puis me permettre, princesse, vous avez été géniale, murmure Francesca qui marche à mes côtés.

— Géniale, je sais pas, mais inspirée, c'est sûr.

Chapitre 26 : #girlpower

Sylviana

R.E.S.P.E.C.T. En guise d'illustration, la pochette de CD d'Aretha Franklin.

Je souffle avec soulagement lorsque mes pieds foulent la douce moquette du château, son contact venant apaiser mes douleurs. Je marche en direction de ma chambre qui se transforme rapidement en salle de réunion. Elias, Dimitri, Francesca et la chargée de communication déboulent alors que je croque dans une tartine de beurre.

— Princesse, vous ne pouvez pas faire ça ! commence la chargée de communication, paniquée.

— Chaire quoi ? je demande la bouche pleine.

— Lancer des hashtags sans qu'on en ait discuté avant. Toute la stratégie de communication doit être étudiée et validée. Un hashtag peut rapidement dégénérer et celui que vous avez lancé laisse penser que nous ne savons pas protéger les femmes à l'intérieur de nos propres murs.

— C'est le cas. Fran, ici présente en est la preuve et je suis prête à parier qu'elle n'est pas un cas isolé.

— Mais vous imaginez le scandale ! Nous ne pouvons pas nous permettre de renvoyer cette image. Quand ce genre de chose arrive, nous le traitons entre nous, le régent serait d'accord avec moi et...

— Et le régent n'est pas là, la contré-je, agacée. Je refuse d'étouffer quoi que ce soit, il faut montrer les choses telles qu'elles sont afin de faire bouger les choses. Si nous, au château, n'avons pas peur de révéler qu'il y a du harcèlement, cela incitera sans doute d'autres femmes, d'autres entreprises à se faire entendre. Eh oui, nous devons avoir honte qu'à notre époque, une femme puisse être licenciée parce qu'elle a osé parler !

— J'entends, princesse, mais nous devons nous méfier des réseaux et les éviter le plus possible.

— Je ne suis pas d'accord, il faut au contraire surfer dessus, ne pas vivre en autarcie et...

— Je travaille pour le régent depuis huit ans maintenant et nous avons établi une stratégie de communication qui fonctionne. Vous ne pouvez pas tout chambouler et mettre à mal l'image que nous essayons de renvoyer.

Les poings sur les hanches, elle me réprimande comme si j'avais douze ans et le doute commence à s'insinuer en moi. Sentant la brèche, elle poursuit :

— Votre jeunesse et votre impulsivité pourraient coûter cher à la réputation du royaume, à l'avenir, si vous souhaitez prendre une initiative de ce genre, je vous prierai de bien vouloir m'en parler et nous verrons ce que nous pouvons faire. N'oubliez pas que vous représentez tout un pays désormais.

Autrement dit « Tu fermes ta bouche et surtout tu ne fais pas de vague ».

— Nous sommes d'accord ? termine-t-elle avec un sourire faux.

Je me mords la lèvre. Elle hoche la tête, satisfaite, et tourne les talons. Ce n'est qu'une fois qu'elle a quitté la pièce que je me tourne vers Francesca :

— Tu t'y connais en communication ?

— Moi... mais... euh...

— Virer Catherine ne serait pas correct, intervient Elias, comprenant où je veux en venir.

— Pourquoi ? Elle n'est clairement pas à la page si elle s'imagine qu'on peut faire sans les réseaux sociaux aujourd'hui.

Il lisse sa veste et mon regard s'égare vers Dimitri qui se tient droit comme un I et semble m'ignorer.

— Les réseaux doivent être utilisés avec parcimonie et ici, à Molvîk, nous sommes très conservateurs.

— Justement, il faudrait évoluer un peu, non ? Dites-moi, Elias, auriez-vous laissé le régent virer Francesca ? je demande en me redressant pour lui faire face.

Il ne le sait pas encore, mais sa réponse va conditionner nos relations futures.

— Pourquoi pensez-vous que j'étais dans la cour ? Je n'aurais certes pas pu empêcher son licenciement, mais j'aurais tout fait pour l'aider par la suite. Ne croyez pas que je suis insensible.

— Mais cette décision était infondée ! m'emporté-je.

— De votre point de vue. N'oubliez pas qu'il avait des témoignages.

— Faux ! Ils étaient faux !

— Vous pouvez le prouver ?

J'ouvre et referme la bouche à la manière d'un poisson rouge. Je sais qu'il a raison et je sais aussi que, sans mon intervention, Francesca aurait été jetée comme une malpropre. Je me laisse retomber sur mon matelas avec l'impression que je vais me battre seule contre tous.

— Nous allons auditionner tout le personnel féminin et masculin pour obtenir des témoignages et pouvoir prendre les sanctions qui s'imposent. Vous avez d'autres idées ? me demande-t-il sur un ton plus doux.

Je réfléchis quelques instants et une idée me vient :

— Cours de sensibilisation sur le harcèlement sexuel pour *tous* les occupants du château. Et j'ai bien dit occupants, pas juste employés.

Elias et Dimitri me regardent sans comprendre et j'ajoute avec un sourire satisfait :

— Le régent aussi devra bien évidemment être présent.

Derrière moi, j'entends Francesca pouffer et j'ai beaucoup de mal à ne pas en faire autant.

— Bien. Je note. Tant que nous y sommes, vous allez avoir besoin d'aide pour apprendre le protocole, notre histoire et tout ce qui touche à Molvik. Je vous aiderai du mieux que je peux, mais j'ai demandé à l'ancienne préceptrice de votre grand-mère de venir. Je n'ai pas eu besoin d'insister beaucoup, madame Astrabion a toujours beaucoup apprécié Al... euh, la princesse Alessandra.

Je fronce les sourcils, ce nom ne m'est pas étranger. Soudain, ça me revient, Mamita en parle dans son journal et si mes souvenirs sont bons, ce n'était pas en des termes très élogieux.

— Mais... euh... Comment dire... Elle n'est pas trop vieille pour enseigner ?

— Quatre-vingt-quinze ans et aussi alerte et vive qu'à vingt-cinq.

Oh mince. Si elle était ennuyeuse quand ma grand-mère était son élève, qu'est-ce que ça doit être aujourd'hui...

— Bien. Je vais vous laisser vous préparer et vous me rejoindrez dans votre bureau.

— Mon bureau ? J'ai un bureau ? je m'étonne.

Dimitri laisse échapper un soupir d'agacement qui ne m'échappe pas et me donne envie de passer la main sur sa tête pour ébouriffer ses cheveux si parfaitement coiffés qui lui donnent un air de premier de la classe.

— Même si je trouve que votre chambre est très agréable, il convient en effet que nous puissions tous nous réunir et échanger dans des conditions disons... Son regard tombe sur la robe déchirée qui est posée sur le fauteuil, plus professionnelles.

Mes joues rougissent au souvenir des mains de Dimitri arrachant le tissu pour me permettre de respirer et calmer ma crise de panique. D'ailleurs, ça me fait penser...

— J'aimerais m'entretenir quelques instants avec l'agent Marlof.

Alors qu'Elias semble attendre, je précise :

— En tête-à-tête.

Dimitri ne laisse rien paraître, Elias se renfrogne, Francesca affiche un sourire discret. C'est d'ailleurs elle la première à dire :

— Je vais aller dans ma chambre et défaire ma valise. Je vous rejoins dans le bureau.

Je fixe Elias jusqu'à ce qu'il soupire et quitte la pièce non sans jeter un regard d'avertissement à Dimitri qui ne bouge pas d'un millimètre.

— Repos soldat, plaisanté-je quand nous sommes enfin seuls.

Moi qui pensais le dérider, c'est loupé. Toujours aussi droit et crispé, il semble n'avoir aucune envie d'être ici.

— Dimitri, je te présente mes excuses pour hier.

— Vous n'avez pas à le faire, princesse.

Sa réponse m'agace fortement. Déjà, parce qu'il me vouvoie et ensuite, parce qu'il se refuse toujours à me regarder.

— Je me suis défoulée sur toi alors que tu ne faisais que ton travail et...

— Vous n'avez pas à vous justifier. Nous ne sommes pas amis, je dois vous protéger, c'est tout.

Un uppercut dans le ventre ne m'aurait pas fait plus de mal que ses mots. Je déglutis et reprends :

— Tu m'as enlevée, tu m'as enfermée dans un coffre après m'avoir décoincée de la fenêtre des chiottes d'une aire d'autoroute, tu m'as appris à valser et tu dis que je ne suis rien de plus qu'une mission. Et

ce qu'il s'est passé dans la bibliothèque, c'était quoi ?

Il refuse de répondre. J'agrippe les pans de sa veste et tire dessus pour obtenir une réaction de sa part. Il finit par m'agripper les poignets et son masque d'impassibilité se craquelle.

— Que veux-tu que je te dise, Sylviana ? Si tu avais été n'importe quelle autre fille, je t'aurais baisée dans la bibliothèque, oui. Si tu avais été n'importe quelle autre fille, j'envisagerais sans doute de voir où ce béguin nous mène, mais *tu* n'es pas n'importe quelle fille et *je* ne peux pas me permettre de foutre en l'air ton avenir et celui du pays pour une histoire qui, de toute façon, aura une date d'expiration.

— Mais tu n'en sais rien ! je m'exclame, toujours prisonnière de ses mains.

— Bien sûr que si, je sais ! Dans un mois, soit tu rentres en France, soit tu restes sur le trône. Moi, ma place est ici et si tu choisissais de rester, tu ne pourrais pas te permettre de t'afficher ouvertement avec moi.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu viens d'arriver, que tu dois montrer que tu es capable d'administrer un pays et que je vais apparaître comme une distraction qui va entacher ta réputation et ton avenir.

— Mais arrête de penser à l'avenir et vivons dans le présent !

Je le supplie du regard. Je veux... bon d'accord, je ne sais pas ce que je veux. À la base, je voulais juste lui dire pardon et qu'on reste bons amis, quitte à lui sauter dessus plus tard, mais sa réaction m'a prise au dépourvu.

— Ce n'est pas possible, Sylviana, je ne prendrai pas le risque de compromettre ton image, soit tu es capable de l'accepter, soit tu demandes à mon père de t'affecter un autre garde du corps.

Nous nous défions du regard, le feu contre la glace, mon envie de croire que c'est possible contre les murs qu'il a érigés tout autour de lui. Je me dégage d'un geste vif et lui lance :

— Je ne veux pas d'autre garde du corps, Dimitri.

— Bien, dans ce cas nos relations resteront strictement professionnelles.

Je ne réponds pas. Si ça l'amuse d'y croire, tant mieux pour lui, mais désormais, en plus d'avoir comme objectif de dégager Palpatine, j'ajoute « faire en sorte de rendre la vie impossible à Dimitri Marlof » sur ma to-do list.

Chapitre 27 : #soutienroyal

Sylviana

Ensemble, on est plus fortes. En guise d'illustration, des mains de femmes posées les unes sur les autres.

Une demi-heure plus tard, nous voici devant la porte de mon bureau, que je vais découvrir pour la première fois. Dimitri, Elias, Catherine et Francesca, qui m'a servi d'escorte, attendent devant la porte. La chargée de communication trépigne chaque fois que son portable émet une vibration et je la sens à deux doigts de défaillir. Je n'ai pas le temps de m'en préoccuper davantage qu'Elias me tend une clé dorée :

— Votre bureau, princesse.

J'insère la clé et tourne la poignée. Je fais trois pas et m'arrête sur le seuil. J'ai l'impression de rentrer dans une pièce figée dans le temps. Cette pièce ne ressemble en rien à un bureau de princesse, c'est celui d'une adolescente. Aux murs, des posters de Queen, des Beatles, Genesis et d'autres que je ne reconnais pas. La peinture rose fuchsia est certes défraîchie, mais je me doute que lorsque ma grand-mère vivait ici, elle devait être flashy.

— C'était le bureau de...

— Je sais, coupé-je Elias, la voix serrée par l'émotion.

Si, jusqu'à présent, je n'ai jamais trouvé son empreinte nulle part, ce n'est pas le cas ici. J'effleure la couverture d'un roman de Robert Louis Stevenson, *L'Île au trésor*. Une larme roule sur ma joue. Combien de soirs lui ai-je réclamé les aventures de Jim Hawkins. Bien sûr, mon exemplaire n'a rien à voir avec celui qui repose sur le bureau. La couverture en cuir est piquetée de perles blanches venant encadrer le titre et des dorures viennent souligner la coque du bateau. C'était son roman préféré.

— La reine Virginia lui a fait faire pour ses dix-sept ans, m'explique Elias.

Je bats des cils pour chasser les larmes qui menacent de s'échapper.

— Après le départ de sa fille, la reine a interdit l'accès à cette pièce. Elle venait s'y réfugier des heures entières et je pense qu'elle y pleurerait Alessandra, murmure-t-il avec respect.

Je ne dis rien et continue ma progression. Sur une banquette, un châte pourpre semble avoir été abandonné. Alors que je vais pour m'en saisir, les vibrations ininterrompues du portable de Catherine me reconnectent à la réalité. J'aurai tout le temps de m'approprier cette pièce, quand je serai seule.

— Un problème, Catherine ? demandé-je d'une voix que j'espère assurée.

Catherine semble désespérée et agitée.

— Votre hashtag est devenu viral.

Voyant que je ne réagis pas, elle ajoute :

— Au niveau mondial. Nous sommes identifiés dans des tas et des tas de commentaires. Que ce soit sur Twitter ou Instagram, on ne parle que de ça.

Je sors de ma poche mon propre téléphone qui était en mode silencieux et constate qu'en effet les messages s'enchaînent sur les réseaux. Contrairement à ce que pensait Catherine, le public salue mon initiative et les soutiens à Francesca se multiplient.

— Il... Il y a même une vidéo ! s'affole Catherine.

— Asseyez-vous, lui recommande Elias alors que la pauvre semble au bord du malaise.

Elle tourne l'écran de son portable et nous pouvons voir, avec une qualité d'image plutôt bonne, le moment où je reprends les paroles de Dumbledore pour empêcher l'éviction de Fran. La scène se poursuit jusqu'à ce que je quitte la cour. Les commentaires, venus des quatre coins du monde, me donnent le tournis :

Enfin une princesse moderne.

La princesse de Molvik prend position pour la défense des femmes, vive la modernité.

Bravo à la princesse de Molvik qui prouve qu'on peut citer Harry Potter et diriger un royaume.

Prenons exemple sur la princesse de Molvik et ne laissons pas les harceleurs s'en sortir.

Je fais défiler les messages sous la vidéo avant de chercher directement via le hashtag « porcroyal ». Devant mes yeux, des femmes témoignent en n'hésitant pas à identifier leurs entreprises :

C'est normal que chez Untel le directeur des RH me touche le cul ?

Chez Un autre si tu veux prendre tes RTT faut venir avec un décolleté et

accepter de se pencher.

Chez là-bas, quand je suis en jupe je suis une pute et quand je suis en pantalon c'est que soit je suis frigide soit que j'ai mes règles.

Pourquoi chez Par ici, mon collègue qui fait des bourdes tout le temps a eu une augmentation et pas moi ? Ah oui, c'est parce que j'ai refusé de dîner avec mon patron et n'ai pas répondu lorsqu'il m'a tendu la clé d'une chambre d'hôtel pour « discuter » de ma carrière.

Chez Pierre Paul, le chef des travaux m'a coincée dans l'ascenseur et m'a demandé de le sucer pour évacuer ses tensions. J'ai refusé, je me suis plaint au RH, on m'a répondu qu'il avait beaucoup de pression, qu'il allait s'excuser et on lui a donné des jours de congés payés pour qu'il puisse revenir en pleine forme. Moi ? J'ai dû m'occuper du surplus de travail lié à son absence et j'ai essuyé les reproches des collègues qui eux aussi ont eu du travail supplémentaire.

— La lumière est sur Molvik, reprend Catherine.

Je suis surprise de ne pas sentir de colère dans sa voix, mais au contraire une pointe d'excitation.

— Ce serait peut-être bien d'en profiter, ajoute Elias encourageant.

— Absolument ! Je... Je vais faire le point avec mes équipes pour établir la meilleure stratégie pour utiliser au mieux... OH MON DIEU !!!

Nous la fixons tous avec inquiétude alors qu'elle sourit jusqu'aux oreilles :

— Bu...Bu... Buckingham vient de nous citer !

— Buckingham ? Vous voulez dire la reine d'Angleterre ? m'étranglé-je.

— La duchesse de Cambridge, la femme du prince William, précise-t-elle fébrile. Elle se racle la gorge et lit : « La princesse Sylviana Romanovka, défend la cause des femmes avec brio et ce serait un honneur de... »

Elle s'interrompt et devient verte. Je crois qu'elle va vomir. Elias doit se dire la même chose car il recule d'un pas. Catherine n'arrive pas à poursuivre la lecture, les yeux embués. Elia récupère l'appareil et poursuit la lecture :

— « ...défend la cause des femmes avec brio et ce serait un honneur de marcher pieds nus à ses côtés pour mener cette bataille. »

En guise d'illustration, une photo récupérée sur la vidéo où on me voit debout, face au régent, pieds nus dans les graviers. Mon visage

réflète toute ma détermination, ce qui contraste avec ma chemise de nuit rose bonbon avec des espèces de froufrous au-dessus du genou. Ils me regardent tous d'un air grave.

— Ben quoi ? C'est chouette si Kate Middleton en parle, ça va faire bouger les choses ! Pourquoi vous faites cette tête ?

Ils échangent un regard qui signifie en gros « Elle a encore rien compris ».

— Alors ? Non, c'est pas une bonne chose ?

— Qui lui explique ? soupire Francesca, oubliant un instant que je suis la princesse, ce dont je ne me formalise pas, bien au contraire.

Dimitri devance son grand-père et explique ce que tout le monde autour de moi semble avoir compris :

— À travers son message, la duchesse de Cambridge vient, devant le monde entier, de demander à vous rencontrer.

J'éclate de rire, elle est bien bonne celle-là. Face à moi, les autres ne partagent pas la plaisanterie. Leurs visages graves braqués sur moi commencent à me faire flipper. En même temps, depuis que je les connais, ni Elias ni Dimitri et encore moins Catherine ne m'ont paru avoir un sens de l'humour particulièrement développé.

— Attendez, je reprends, vous êtes sérieux ?

Elias hoche la tête et j'arrache presque le téléphone de ses mains, pour lire et relire le message.

— Non, je suis désolée, à aucun moment il n'est écrit qu'elle voulait me rencontrer. Elle dit qu'elle veut marcher avec moi, mais c'est une métaphore. Moi, quand je veux voir quelqu'un, je l'appelle, je laisse pas des messages ambigus sur les réseaux et...

Je m'interromps au moment où un téléphone se met à sonner dans la pièce. Comme un seul homme ou une seule femme, soyons égaux, nous nous tournons vers celui posé sur mon bureau. La sonnerie se poursuit, personne n'osant bouger. Finalement, c'est Francesca qui se dévoue :

— Bureau de la princesse Romanovka, j'écoute.

Fran hoche la tête, avant de mettre sa main sur le micro et de nous tendre le combiné :

— Buckingham Palace à l'appareil, le conseiller personnel de la duchesse de Cambridge souhaiterait s'entretenir avec quelqu'un de chez nous.

Et merde...

Chapitre 28 : #lesbaisersvoléssontlesmeilleurs

Sylviana

De retour sur les bancs de l'école avec celle qui était sans doute déjà née lorsqu'elle fut inventée. En guise d'illustration, une photo de madame Astrabion, qui tient plus de la chouette que de l'être humain.

Branle-bas de combat dans le château. Dans une semaine, la duchesse de Cambridge viendra à Molvik pour discuter entre femmes et soutenir mon initiative. Catherine a laissé tomber son chignon et son allure austère et s'éclate désormais sur les réseaux sociaux au grand dam du régent. Ce dernier est venu se plaindre de notre manière de communiquer, mais la perspective de rencontrer un membre de la famille royale la plus connue du monde le rend apparemment un peu plus joyeux, si tant est qu'on ait un jour vu Palpatine joyeux. Bref, depuis trois jours déjà, madame Astrabion se charge de me faire intégrer le protocole à utiliser face à la duchesse de Cambridge :

— Il est interdit de toucher un membre de la famille royale.

Je lève la tête de mon carnet de notes :

— Si elle tombe, je dois la laisser par terre ?

Elle me regarde avec ses grands yeux de chouette décuplés par ses lunettes cul-de-bouteille et j'ajoute :

— Quoique, avec le bol que j'ai, c'est moi qui vais m'étaler sur le tapis rouge.

— Princesse, un peu de sérieux, me rabroue-t-elle avant de faire claquer sa baguette sur le tableau noir.

Pff, aucun humour cette madame Astrabion. Alors qu'elle poursuit ses explications, je sors discrètement de mon sac à main le journal de Mamita. Hier, je suis arrivée au moment où elle arrivait à Venise et je sens que les moments croustillants se profilent. Comme une lycéenne, je cache le journal sur mes genoux et profite que la préceptrice se tourne pour changer de page.

Cher journal,

Depuis que nous avons quitté Molvik, Volkov se montre plus loquace et moins à cheval sur le protocole. Ensemble, nous avons échappé à la

vigilance de mon service de sécurité et sommes partis en exploration dans le palais des Doges. Sergueï me fait rire et n'a pas peur de prendre des risques pour passer du temps avec moi. Quand je suis avec lui, je pense moins à celui qui fait battre mon cœur. Je me rends compte qu'il se cache derrière son futur poste et la crainte de décevoir ma mère pour ne pas sauter le pas. Avec Sergueï, je me sens vivante, j'ai des papillons dans le ventre et j'ai l'impression d'être capable de tout. Nous nous sommes embrassés, juste avant que la sécurité ne nous mette la main dessus. C'était étrange, j'en voulais encore et quand il m'a plaquée contre une statue, j'ai eu soudainement chaud entre les cuisses. Pourtant, je pense toujours à LUI, je n'arrive pas à tourner la page. J'aurais voulu que ce soit lui qui me fasse cet effet-là et je ne comprends pas. Pourquoi mon corps réagit-il ainsi pour Sergueï, alors que je pense encore à LUI ? Je suis perdue. Si seulement je pouvais en parler à quelqu'un.

WHAAAAAAT ????? Mamita a eu un flirt avec Palpatine !!! Je ne peux masquer une expression de dégoût en imaginant le régent peloter Mamita. Beurk ! Bon, visiblement, ça ne devait pas être si beurk, puisque ma grand-mère semble avoir plus qu'apprécier. Je croise les doigts pour qu'elle se soit arrêtée à un baiser et se soit préservée pour ce « LUI » dont j'ignore tout. Je tourne encore une page, avide d'en savoir plus.

Cher journal,

C'est horrible. IL sait pour le baiser avec Sergueï, il était là et il ne veut plus me parler. Il m'a dit que je faisais honte à la couronne, que je faisais honte à la confiance que ma mère plaçait en moi, que si elle l'apprenait, elle aurait le cœur brisé par mon attitude. Je ne comprends pas pourquoi il cache sa propre déception derrière celle de ma mère. Pourquoi il ne me dit pas tout simplement qu'il m'aime ? Je ne sais pas quoi faire. Je sais bien que je n'aurais pas dû embrasser Sergueï, mais en même temps, IL ne veut rien faire avec moi et me repousse. IL n'arrête pas de me dire que nous deux, c'est impossible. Qu'est-ce que je dois faire ?

Je ressens une bouffée de colère envers ce mystérieux garçon qui fait tourner en bourrique ma grand-mère. Il me rappelle un peu trop Dimitri, qui a clairement dit qu'il voulait me faire sauvagement l'amour dans la bibliothèque (OK, il a dit « baisé », mais j'ai envie d'un peu plus de poésie), mais qu'il ne tentera rien pour préserver la couronne et blablabla et blablabla.

— Je crois que la leçon est terminée pour aujourd'hui.

Tiens, en pensant au loup, on en voit la queue. Dimitri vient d'entrer dans la pièce, toujours impeccable dans son costume. Je me demande si ce mec transpire ou s'il est toujours naturellement frais et

dispo quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Il échange un regard avec ma prof particulière qui disparaît en me souhaitant une bonne soirée. Dimitri repose ensuite ses yeux sur moi et sur le journal que je sors de sous la table.

— Je vois que les cours se passent bien, dit-il en serrant les dents, visiblement contrarié que je ne sois pas plus sérieuse dans ma préparation.

— À merveille. Tu savais qu'après dix-huit heures, les femmes n'ont plus le droit de porter de chapeau et doivent porter la tiare ? Bon, sauf si tu es une femme célibataire, auquel cas pas de tiare pour toi. Ah, et si jamais on doit faire une soirée jeu de société, interdit de proposer un Monopoly. Les membres de la famille royale anglaise n'ont pas le droit de jouer au Monopoly, va savoir pourquoi. Bon, c'est pas grave, je proposerai un Docteur Maboul. Tu en penses quoi ? Tu nous vois Kate et moi en train de retirer le foie d'un bonhomme dont le nez s'allume en faisant « bzz » !

Il ouvre la bouche et la referme alors que je rassemble mes affaires, un sourire sur les lèvres. Je traverse ensuite mon bureau-salle de classe, récupère le châle mauve dans lequel j'ai pris l'habitude de m'envelopper, ouvre la porte et m'engage dans le couloir.

— Mon grand-père souhaite vous voir, princesse.

Je ne réponds rien, poursuivant mon chemin et empruntant les escaliers menant aux extérieurs, à l'opposé du bureau d'Elias Marlof.

— Princesse, intervient Dimitri, mon grand-père...

— J'ai très bien entendu la première fois, Dimitri, le coupé-je en continuant d'avancer.

Il soupire, mais ne fait aucun commentaire, se contentant de rester près de moi. J'ai besoin de sortir, j'ai besoin d'air frais et surtout, j'ai besoin de poursuivre la lecture du journal de Mamita. Dehors, les jardiniers sont en train de ranger leurs outils. En hommage à la duchesse de Cambridge, un parterre aux couleurs du Royaume-Uni est en train d'être créé. Ils baissent la tête en me reconnaissant et je leur souris avec chaleur tout en me penchant pour sentir le doux parfum qui se dégage des fleurs. Des bruits de pas précipités me font tourner la tête et un petit garçon qui ne regarde pas où il va me rentre dans les jambes, manquant de me faire tomber. Il s'excuse rapidement, mais quand il lève la tête vers moi, son visage barbouillé de confiture exprime la crainte.

— Oh pardon ! Pardon ! Me jetez pas au monstre des cachots !

— Excusez mon fils, intervient un jardinier en nous rejoignant,

essoufflé. Je lui dis toujours de ne pas courir et de faire attention.

Lui aussi semble inquiet de ma réaction, surtout en remarquant la jolie tache de framboise qui macule ma jupe blanche. Je m'accroupis pour me mettre au même niveau que l'enfant qui se dandine, tout gêné et, du coin de ma jupe, je termine de lui essuyer la bouche.

— Tu ne dois jamais t'arrêter de courir mon grand ! Ce sont les moutons qui marchent au pas.

— Tu vas pas m'envoyer au monstre des cachots alors ? demande-t-il les yeux pleins d'espoir.

J'avise la tartine qu'il tient dans la main et propose :

— Si tu me donnes ta tartine, je te promets que le monstre te laissera tranquille.

Il hésite, puis finalement me tend son goûter avant de m'offrir un grand sourire.

— Merci ! T'es une super princesse !

Il repart en courant, alors que son père tient sa casquette entre ses mains, l'air ennuyé par la bêtise de son fils.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas grave, le rassuré-je. Ce n'est qu'un enfant qui s'amuse.

Je le complimente ensuite sur le travail réalisé et avant de partir, à l'aide d'un sécateur, il coupe une rose blanche qu'il me tend.

— Pour excuser mon fils de son inattention, précise-t-il avant de partir.

Alors qu'il s'éloigne, je remarque que Dimitri le fusille du regard. Je me demande s'il ne serait pas jaloux. J'attends que le père et le fils disparaissent du jardin pour croquer à pleine dent dans la tartine qui me faisait trop envie. J'ai beau m'approcher des vingt-cinq ans, le goûter, c'est sacré. La rose à la main, je déambule jusqu'à un banc en pierre sur lequel je m'installe.

— Princesse, je pense vraiment que vous devriez rejoindre mon grand-père, il vous attend.

— Dimitri, je viens de passer quatre heures à écouter madame Astrabion me parler de l'Angleterre et je refuse de passer deux heures de plus à entendre parler de Molvik, ses règles, ses coutumes, ce que je dois faire, ce que je ne dois pas faire.

— C'est sûr que c'est moins amusant que flirter avec le jardinier, crache-t-il du tac au tac.

Je me redresse pour lui faire face et plante mon regard dans le sien :

— Je flirterais bien avec mon garde du corps, mais figure-toi qu'il a été très strict à ce sujet. Alors, si maintenant j'ai envie d'un cinq-à-sept avec le jardinier, le cuisiner et le palefrenier, c'est moi que ça regarde. Je vis au ^{xxi}^e siècle et il est hors de question que je garde les cuisses fermées si je ressens l'envie de les ouvrir.

La colère dans son regard laisse place à quelque chose de plus sauvage, de plus brut et quand sa bouche s'écrase sur la mienne et qu'un grognement s'échappe de ses lèvres, je me sens totalement et irrémédiablement fondre.

OK, s'il fait l'amour aussi bien qu'il embrasse, je suis foutue.

Chapitre 29 : #esquive

Sylviana

Parfois, la meilleure stratégie, c'est la fuite. En guise d'illustration, mon fou rire dans les couloirs du château.

Aucune retenue, aucune pudeur dans ce baiser dévastateur. Chacun de ses mouvements de langue se répercute directement entre mes cuisses et je me liquéfie. Alors que ma main s'enhardit pour venir caresser son torse, il l'intercepte et semble reprendre ses esprits. Il me fixe, mi-excité, mi-horrifié et avant qu'il ne dise une chose débile du style « Nous ne devons pas, vous êtes la princesse et blablabla », je m'échappe en riant direction le bureau d'Elias. Je parviens à le trouver sans faire trop de détours et m'engouffre à l'intérieur. Dimitri ne tarde pas à faire son entrée également, sous le regard réprobateur de son aïeul.

— Désolée pour le retard, m'excusé-je, j'ai eu envie de me promener dans le parc pour saluer le travail des jardiniers.

Le regard d'Elias s'attarde sur ma jupe portant les stigmates de ma rencontre avec le jeune garçon, mais il ne fait aucun commentaire.

— Princesse, si je vous ai demandé de venir, c'est pour que nous abordions les détails de la venue de la duchesse de Cambridge. Madame Astrabion vous enseigne l'étiquette et le protocole, j'aimerais que nous discussions politique et image de marque.

— Politique ? Il me semblait pourtant que l'Angleterre était dotée d'un premier ministre élu par le peuple et que c'était lui qui dirigeait le pays.

J'arbore un beau sourire, fière de prouver que, malgré tout, j'écoute pendant les cours horriblement rébarbatifs de ma professeure.

— C'est exact, néanmoins la reine Élisabeth II fait toujours la pluie et le beau temps, croyez-moi. En l'occurrence, sachez que si la reine n'avait pas donné son accord, la duchesse ne viendrait certainement pas à Molvik.

— Dans ce cas, quel est l'objectif de cette visite ?

Elias, rajuste son costume avant de répondre :

— La reine est très attachée à la monarchie, quel que soit le pays et

en tant que femme, je suppose qu'elle veut vous montrer son soutien. Et si la duchesse lui fait un rapport élogieux, nul doute que nous aurons des nouvelles du premier ministre et pourrions obtenir des conditions tarifaires avantageuses pour nos échanges commerciaux.

Devant mon air perdu, Elias me sourit avec indulgence :

— Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous allons tout mettre en œuvre pour que la duchesse soit enchantée par son séjour. Elle ne reste que du douze au quatorze, il est donc indispensable de sélectionner avec soin les lieux à visiter. Je pensais au lac fleuri, même si ce n'est pas le printemps, le paysage est tout de même magnifique en cette saison. Ensuite, je propose une balade en calèche dans le centre avec une collation au Royal Tea.

Je hausse un sourcil interrogateur et Francesca, présente également, précise :

— C'est le plus vieil établissement de la ville. Un salon de thé créé par les premiers Anglais à être venus à Molvik et il se transmet de génération en génération. C'est une institution ici et on y fait le meilleur thé du pays.

— Je pense que la duchesse appréciera de retrouver un peu de chez elle ici. Nous organiserons ensuite un bal le treize au soir et le quatorze, je suggère une visite au musée de Molvik pour lui faire découvrir notre histoire. Alors, qu'en pensez-vous ?

La vérité ? Je pense que c'est un programme extrêmement ennuyeux et que je n'ai pas le talent de la duchesse pour sourire à tout bout de champ. Me connaissant, je vais bâiller pendant la visite au musée. Malheureusement, je ne peux pas dire ça à Elias, qui se donne beaucoup de mal et qui, je pense, s'y connaît bien mieux que moi dans l'organisation de visites officielles. Sentant le poids des regards sur moi, je prends sur moi et rétorque d'une voix aussi enjouée que possible :

— C'est super. Je valide.

— Parfait. Je vais finaliser tout ceci et je vous transmettrai le planning définitif. Dimitri, tu restes avec moi, nous devons travailler avec ton père sur la sécurité lors des divers déplacements. Le service de protection de Buckingham souhaite que nous leur transmettions les dossiers, les itinéraires et ils vont nous faire passer la liste du personnel qui escortera la duchesse.

Ses dernières paroles me font repenser au journal de ma grand-mère et me donnent une idée.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, je retourne dans ma chambre.

Je n'attends pas leur réponse et m'esquive, Francesca sur les talons.

— Fran, toi qui connais bien le château, où est-ce que je pourrais trouver la liste des personnes qui accompagnaient la princesse Alessandra lors de ses voyages ?

— Il faudrait avoir plus de précisions en termes de dates et lieux, mais normalement vous devriez pouvoir y avoir accès via le serveur du château. Il suffirait de demander à monsieur Marlof de...

Je secoue vigoureusement la tête pour lui faire comprendre qu'il en est hors de question.

— Alors, il ne vous reste qu'à fouiller les archives papier.

— Et elles se trouvent où ces archives ?

Elle esquisse une grimace qui ne me dit rien qui vaille et soupire :

— Dans le bureau du régent.

Eh merde ! Je dois trouver un moyen d'aller dans son bureau sans me faire choper. Le hic, je ne connais pas son emploi du temps et je me vois mal aller lui demander de me laisser accéder aux archives. Il va vouloir savoir ce que je cherche et je n'ai pas envie qu'il fasse circuler l'information que je me préoccupe plus de mes petits soucis personnels que du pays.

— Vous savez, commence Fran d'un ton de conspiratrice, il se trouve justement que demain le Régent sera occupé de dix heures à midi et donc son bureau sera sans surveillance.

— Comment le sais-tu ?

— Eh bien, le séminaire contre le harcèlement sexuel au travail est prévu à ce moment-là.

Mais oui ! Avec l'histoire de la venue de la duchesse, j'avais presque oublié le séminaire.

— Je dois juste trouver un moyen pour m'éclipser de mon cours avec la vieille chouette, trouver le bureau de Palpatine, crocheter la serrure, mettre la main sur le dossier... je ne vais jamais y arriver, soupiré-je.

Fran secoue la tête et affiche un sourire victorieux.

— Je connais très bien la responsable du ménage, je n'aurai aucun mal à lui subtiliser la clé du bureau du régent et à vous la faire passer. Et ne vous inquiétez pas pour le temps, le séminaire se termine avec une séance de questions-réponses et de témoignages. Nous allons être nombreuses à prendre la parole.

— Formidable. L'opération « fouinage dans le bureau de Palpatine » est lancée.

Je lui tends la main et elle y fait claquer la sienne.

Le soir, je relis les passages du journal de ma grand-mère afin de déterminer la date approximative de son voyage et ainsi ne pas perdre trop de temps dans mes recherches demain. Moins je passerai de temps dans l'ancre du diable, mieux ce sera.

Chapitre 30 : #007encarton

Sylviana

Tenue de camouflage enfilée, double des clés empoché et GPS activé ! En guise d'illustration, la carte dessinée à la va-vite par Francesca pour m'aider à me repérer.

Tin tintintin tin... La musique de *Mission impossible* dans la tête, je me la joue super espionne dans les couloirs du château. J'ai réussi à fausser compagnie à madame Astrabion en simulant une envie pressante. Quand elle se rendra compte que j'ai bel et bien disparu, je doute qu'elle donne l'alerte et même si c'est le cas, personne ne se doutera une seule seconde de l'endroit où je suis. Alors que j'amorce un passage devant la salle de bal numéro un, reconvertie pour l'occasion en salle de réunion, je ne peux m'empêcher de tendre l'oreille :

— Si une collègue porte un décolleté, ce n'est *pas* pour que vous le remarquiez ou que vous lui fassiez la moindre remarque. Lui dire « Oh, il y a du monde au balcon », c'est du harcèlement.

J'entends des voix masculines s'élever :

— Non mais dans ce cas, on ne peut plus rien dire !

— Les femmes, ça fait tout un foin pour pas grand-chose !

L'animatrice rebondit sur cette dernière phrase :

— Ce que vous venez de dire, c'est sexiste.

— Hein, mais non !

— Alors, remplacez le mot « femme » par le mot « Noir ».

Blanc dans la salle tandis qu'elle reprend :

— Si je dis « Les Noirs, ça fait tout un foin pour pas grand-chose », trouvez-vous cela correct ? Si, pour vous, c'est choquant en utilisant le terme « Noir », cela devrait aussi vous choquer avec le terme « femme ». Idem pour « Les femmes sont faites pour entretenir la maison ». Il ne vous traverserait pas l'esprit de dire « Les Noirs sont faits pour entretenir la maison ». Donc, à partir d'aujourd'hui, faites l'exercice dans votre tête et cela vous évitera de vous montrer sexiste. *(Personnellement j'aurais opté pour « connard condescendant », mais je suppose qu'elle doit se montrer soft)*. Maintenant, revenons-en au

harcèlement qui est le problème qui nous occupe.

Le raclement d'une chaise me fait sursauter et je me dépêche de poursuivre mon chemin. Francesca a tenu parole et j'ai dans la poche la clé du bureau. Je parviens à me repérer et finalement trouve la porte sur laquelle une plaque indique « Bureau de Sergueï Volkov ». Je vérifie que la voie est libre et déverrouille la serrure. Je referme derrière moi avant de soupirer de soulagement. Première étape : OK.

Immédiatement, une forte odeur de menthe poivrée me prend au nez, menaçant de me faire éternuer. La décoration de la pièce est, contrairement à ce que je pensais, plutôt élégante et cosy, avec deux fauteuils en cuir beige autour d'une table basse sur laquelle trône de quoi se faire un petit remontant, un bureau acajou habillé d'un revêtement en velours vert (Serpentard jusqu'au bout des ongles), et les fameuses armoires à archives. On est loin du caveau que j'imaginai avec des crânes un peu partout. Je m'approche du bureau où un cadre photo est posé. Je serais curieuse de voir qui a suffisamment d'importance aux yeux du régent pour occuper cette place. Sans doute est-ce un portrait de lui. Alors que je m'avance, j'entends des pas dans le couloir et me fige. Le bruit s'éloigne et je décide de me concentrer sur les placards contenant les archives. Après avoir étudié le journal, j'en ai déduit que ma grand-mère devait avoir entre quinze et dix-sept ans, puisqu'elle s'est enfuie à dix-huit et qu'elle n'aborde pas encore le fameux bal que souhaite organiser sa mère, ni le scandale ayant conduit à cette idée. Je dois donc chercher un déplacement en Italie entre 1966 et 1968. Je me place face aux armoires métalliques sur lesquelles sont collées de petites étiquettes permettant de se repérer dans le temps. Je trouve rapidement celles allant de 1960 à 1970. Armée d'une épingle à cheveux, je tente de crocheter la serrure. Malheureusement, n'est pas Arsène Lupin qui veut. Trois épingles à cheveux plus tard, je suis prête à renoncer quand j'avisé un coupe-papier doré avec une émeraude sur le manche. Parfait. J'essaie d'insérer la lame à l'intérieur du tiroir et de faire levier pour faire céder le mécanisme. Le temps passe, je sue à grosses gouttes, mais je sens que je vais réussir.

— Hum hum. Puis-je vous aider, princesse ?

Fait chier. J'essaie tant bien que mal de masquer mon embarras et me tourne vers le régent qui affiche un sourire satisfait.

— Ne devriez-vous pas être en pleine conférence sur le harcèlement ? répliquai-je comme si c'était lui le fautif alors que j'étais sur le point de défoncer son coupe-papier.

Il referme la porte derrière lui et s'installe dans l'un des fauteuils en

cuir tout en me dévisageant.

— Figurez-vous que j'y étais, lorsque mon téléphone m'a averti que quelqu'un venait de pénétrer dans mon bureau. Vu l'heure, ce ne pouvait pas être le personnel de ménage, j'ai donc pris la peine de venir vérifier par moi-même.

Une alarme silencieuse. Bien joué. Alors maintenant, je fais quoi ? Le régent continue de m'observer, puis il sort de sa poche un trousseau de clés qu'il fait tourner autour de son index.

— Ces archives sont numérisées, il vous aurait suffi de demander l'accès à Elias Marlof et vous auriez pu obtenir ce que vous vouliez. Alors, dites-moi ce que vous faites dans mon bureau et pourquoi vous jouez les cambrioleuses ?

Il faut savoir reconnaître quand on a perdu et là, pour le coup, je suis carrément *game over*. Je décide de jouer franc-jeu, enfin à peu près.

— Je cherche des informations sur un déplacement effectué par ma grand-mère à Venise.

— Pourquoi ne pas vous adresser à Elias ?

Je lève les yeux au ciel et finis par répondre :

— Parce que je n'ai pas besoin qu'Elias ou n'importe qui d'autre soit au courant de chacun de mes faits et gestes. J'ai le droit d'avoir une vie privée et d'en savoir plus sur ma grand-mère, c'est moi que ça regarde.

Il se penche et se sert un verre d'un alcool ambré, du whisky, j' imagine. Il lance le trousseau de clés dans ma direction et annonce calmement :

— 16 mars 1967.

Je fronce les sourcils.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— C'était le premier déplacement de la princesse Alessandra sans sa mère et c'était également mon premier déplacement.

Des images de ma grand-mère et Volkov se roulant des patins me reviennent à l'esprit.

— Que cherchez-vous dans ce dossier ?

La curiosité transparaît dans sa voix et je me dis que nous pourrions peut-être, temporairement, enterrer la hache de guerre. J'hésite, mais après tout, la liste du personnel accompagnant risque d'être longue et

ma grand-mère n'ayant laissé aucun indice, identifier son amoureux secret, pourrait se révéler impossible.

— Très bien, capitulé-je. Ma grand-mère m'a légué son journal intime. À l'intérieur, elle y parle de sa vie au château alors qu'elle n'est qu'une toute jeune fille, puis elle grandit et...

Volkov ne me lâche plus des yeux et il commence à me faire flipper.

— Et elle tombe amoureuse.

— Je vois, dit-il simplement.

— Malheureusement, elle ne donne jamais le nom de cet homme, mais je sais qu'il a fait partie du voyage à Venise et qu'il est devenu fou de rage quand il a su pour vous et...

Merde, j'en ai trop dit. Volkov vide d'un trait son verre et le repose un peu trop brusquement sur la coupelle en métal.

— Bref, peu importe ce qu'il s'est passé, je voulais consulter la liste des accompagnants en espérant découvrir qui il était.

Volkov se mure dans le silence et je retourne au placard. Avec la clé, le tiroir s'ouvre sans difficulté, contenant des centaines de dossiers. Je cherche celui qui m'intéresse quand le régent reprend la parole :

— Pas besoin de fouiller. Je vais vous donner un indice qui devrait vous aider à deviner. Quelle famille place la monarchie au-dessus de tout, la fait passer avant tout le reste, y compris avant le bonheur personnel ? Qui est prêt à regarder une femme mourir de chagrin et de solitude, à partir du moment où elle est assise sur un trône et y porte une couronne ? Qui choisira toujours le devoir à la place de l'amour ?

Mes doigts se figent au-dessus du dossier marqué « 16 mars 1967 ». Je tourne la tête vers Palpatine qui serre l'accoudoir de son fauteuil, la colère transpirant par tous les pores de sa peau.

— Marlof, murmuré-je suffisamment fort pour qu'il entende ma réponse.

Chapitre 31 : #sortienonofficielle

Sylviana

La bouffe, c'est la vie. En guise d'illustration, un rumpet tout juste sorti du four.

Le régent se contente d'acquiescer et je m'enhardis à l'interroger de nouveau :

— Que s'est-il passé ?

Je ne saurai jamais s'il m'aurait répondu car des coups sont frappés à la porte, interrompant notre trêve momentanée.

— Entrez ! s'exclame-t-il en quittant son fauteuil.

La porte d'ouvre, laissant apparaître Elias et Dimitri. Leurs regards inquiets passent du régent à moi, mais aucun de nous deux ne répond à leurs sollicitations muettes.

— Messieurs, que puis-je pour vous ? finit par demander Volkov.

Je croise les bras sur ma poitrine, le dossier toujours dans les mains.

— Eh bien, la princesse a quitté madame Astrabion et n'est pas retournée auprès d'elle. Nous nous demandions si elle ne s'était pas égarée.

Le régent esquisse un sourire mauvais :

— Et grâce au système de vidéosurveillance, vous vous êtes rendu compte qu'elle avait pénétré par effraction dans mon bureau et vous avez accouru pour la délivrer.

Pour la première fois, Elias semble embarrassé.

— Comme vous pouvez le constater, elle est toujours en un seul morceau, termine-t-il en me désignant du bras.

Je repose le dossier dans le tiroir, le referme et rends le trousseau au régent.

— En un seul morceau et morte de faim, dis-je avec un immense sourire. Régent, je vous remercie pour votre aide.

— Ne me remerciez pas, vous êtes la princesse et ces archives sont à votre disposition. Je trouve d'ailleurs honteux que monsieur Marlof ne vous ait pas donné un accès sécurisé à notre serveur. Mais sans doute

souhaite-t-il tout simplement une reine sur le trône sans se préoccuper de ce qu'elle connaît réellement du passé.

Il n'ajoute rien de plus et je quitte la pièce, Dimitri et Elias sur les talons. Je garde le silence durant tout le trajet qui me conduit à la salle à manger où un festin m'attend. J'ai beau avoir « donné des ordres » pour avoir des repas simples, j'ai l'impression d'être de mariage à tous les repas.

— Pourquoi être allée dans le bureau du régent, princesse ? C'était dangereux et irréfléchi.

Son ton condescendant me pique au vif et je réplique :

— Comme il l'a signalé, ces archives sont à ma disposition et j'avais besoin de vérifier quelque chose, le fait que j'y sois allée en cachette était puéril, je vous l'accorde, mais en même temps, vous vous échinez à me traiter comme une gamine.

— Pardon ? Jamais je ne vous ai considérée comme une enfant.

— Ah non ? Cours de danse, cours de maintien, cours de géopolitique, cours d'économie... J'ai plus de cours que lorsque j'étais en fac. Je veux sortir de ces murs, Elias.

— Il serait plus prudent de...

— NON ! j'explose. Je refuse d'être prisonnière d'un château, je veux sortir et je vais sortir. Avec ou sans votre approbation.

Je quitte la table, les larmes au coin des yeux. Elias persiste à se montrer obtus, à vouloir que je reste sans bouger, à diriger un pays que je ne connais pas, à respecter des traditions qui ne sont pas les miennes, il se fiche de ce que je veux, tout comme il se fichait de ce que voulait ma grand-mère. Égoïste, il lui en a voulu d'avoir un flirt avec Volkov, mais il ne lui a jamais proposé mieux. Non. Il voulait la garder sous une cloche de verre. La colère que je ressens à cet instant, c'est aussi celle de Mamita. Mes pas me mènent jusqu'aux jardins et à l'arrière du château. Je repère un scooter laissé là, avec les clés sur le contact. Sur un coup de tête, je le fais démarrer, ramenant à mon esprit les rares fois où j'ai utilisé ce moyen de locomotion. Bizarrement, personne ne prête attention à moi. J'enfile le casque posé devant la roue et fais tourner la poignée pour m'élancer sur le chemin. Je passe sans encombre les doubles portes et rit aux éclats tandis que je fonce sur la route direction le centre de Molvik. Je me sens libre, comme si un énorme poids venait de m'être enlevé des épaules. Au bout d'une vingtaine de minutes, j'arrive en ville et décide de laisser le véhicule sur un parking surveillé. Je m'en voudrais qu'il soit volé. J'ôte le casque, que je glisse à mon bras et me mets à déambuler,

profitant de l'après-midi pour flâner. Je suis surprise par la propreté des rues et les façades blanches et fleuries. Madame Astrabion m'a expliqué que les Molviques sont très attachés aux fleurs et que, chaque saison, les balcons se parent de nouvelles couleurs. Les voir en vrai, humer les odeurs charriées par le vent, cela n'a rien à voir avec le ton monocorde de ma prof et me conforte dans mon idée que je ne peux pas continuer à rester enfermée. Mon estomac se met à grogner et me rappelle que j'ai quitté le château le ventre vide. Heureusement que j'ai opté pour une de ces protections de portables dans lesquelles on peut glisser sa carte bleue. Je trouve sans difficulté un distributeur qui me permet de retirer de l'argent dans la monnaie locale, le vilks. Un vilks est à peu près égal à un euro, ce qui va me faciliter grandement la vie. Je m'arrête dans une boulangerie où l'employée me fixe avec des yeux ronds. Je me penche vers la vitrine et, au milieu des viennoiseries habituelles, je repère une création qui m'intrigue. Je déchiffre le nom sur l'étiquette et demande :

— Le rum... rumpet ? C'est quoi ?

La jeune femme qui me fait face semble hésiter à me répondre, mais elle finit tout de même par ouvrir la bouche.

— C'est... C'est une spécialité molvique. C'est de la pâte feuilletée, badigeonnée de miel de châtaignes, de noisettes concassées et fourrée au chocolat.

J'en salive d'avance et lui en prends trois. Alors que je m'apprête à payer, elle secoue la tête :

— Princesse, c'est un honneur pour moi de vous offrir ces quelques douceurs.

— Je ne veux pas profiter de mon statut pour obtenir des choses gratuitement. Vous travaillez dur, chaque jour, il me semble juste de payer pour ça.

— Si vous permettez, laissez-moi simplement dire que vous êtes venue ici, cela m'attirera de nouveaux clients et nous serons quittes.

C'est à mon tour de secouer la tête et je dégainé mon portable.

— Je vais faire mieux que ça, lancé-je sur un ton énigmatique.

Je prends la pose à côté d'elle, croquant dans un rumpet et deux minutes plus tard, c'est balancé sur Instagram avec la localisation et tout un tas de hashtags.

— En tout cas, c'est un délice, je ne manquerai pas de demander au château de vous en commander. Vous avez une carte ?

La boulangère n'en croit pas ses oreilles et farfouille derrière sa

caisse pour en tirer une carte de visite couverte de farine. Je la salue et alors que je m'éloigne, j'entends derrière moi :

— Tu as vu, la princesse est en ville et elle a pris des rumpets chez Béatrice ! Il faut y aller, elle y est peut-être encore.

J'accélère le pas, pour ne pas me faire repérer et emprunte des ruelles pavées. Je prends plusieurs photographies avec mon téléphone pour les envoyer à Liliane et débouche sur une immense place au milieu de laquelle trône une fontaine. Deux anges sont au sommet d'une colonne. L'un joue de la flûte et l'autre de la harpe. De leurs instruments, l'eau s'écoule pour tomber dans un bassin. Devant ce dernier, plusieurs enfants assis en rond écoutent ce que je suppose être leur professeur. Je m'avance et m'assieds à proximité, dégustant mes rumpets tout en répondant à Liliane par message. Un bruit d'eau suspect me fait lever la tête.

— Kevin ! Sors de là tout de suite ! Ce n'est pas un jeu !

Je me retourne et constate qu'un des enfants a enlevé ses chaussures et ses chaussettes pour jouer dans l'eau sous le regard courroucé de sa maîtresse.

— Kevin ! s'égosille-t-elle alors que le jeune garçon, encouragé par les cris de ses petits camarades, s'en donne à cœur joie.

— Kevin Marsoul, si je dois venir te chercher, ça va très mal aller !

Le gamin rit aux éclats et se met à courir dans la fontaine, poursuivi par son enseignante qui a elle-même ôté ses chaussures. Je rigole avec les autres enfants, jusqu'à ce que le petit soit intercepté par sa poursuivante.

— Non mais enfin ! C'est quoi ces manières ! Tu vas voir, je vais le dire à tes parents et si jamais la princesse apprend que tu as profané la fontaine de la ville, tu vas finir au cachot !

Devant l'air déconfit du gamin, je ne peux m'empêcher d'intervenir :

— Vous savez, je pense qu'au contraire, la princesse de Molvik serait ravie de savoir que la fontaine de la ville procure du bonheur aux enfants.

— Alors vous, on ne vous a rien...

Elle s'étrangle en me reconnaissant, il faut dire que mon portrait a fait la une des journaux lors de ma présentation au peuple.

— Pr... princesse... Je suis... Je suis désolée, bredouille-t-elle en esquissant une révérence maladroite.

— Je vous en prie, ce n'est pas nécessaire.

Les enfants s'approchent de moi, veulent me toucher, me posent mille et une questions auxquelles je réponds avec plaisir et pour finir, merci Kevin, nous partons en bataille d'eau sous le regard médusé des badauds.

Chapitre 32 : #coupdechaud

Dimitri

Objectif : trouver la princesse. La ramener. Débrief.

Je cours dans les rues du centre-ville, heureusement que je peux géolocaliser son portable, je n'ai qu'à rejoindre le petit point rouge qui clignote sur mon écran. Nous pensions qu'elle était simplement partie dans les jardins du château et ce n'est que lorsqu'un jardinier s'est plaint de s'être fait voler son scooter que nous avons réagi. Elle avait déjà eu le temps d'atteindre la ville et de se promener. À l'idée de ce qui pourrait lui arriver, j'en ai des sueurs froides. Seule, sans protection, à la merci du premier détraqué qui passe. J'accélère le pas et déboule sur la place principale. Devant moi, la princesse est en train de jouer dans la fontaine avec une ribambelle de gosses, sous le regard des passants qui se sont arrêtés et ont sorti leurs portables pour immortaliser la scène. Sylviana rit aux éclats, elle semble libre, heureuse, à mille lieues de celle qu'elle est dans le château. Je sais que la situation lui pèse, je le vois bien. Elle a d'ailleurs clairement exprimé son ras-le-bol tout à l'heure. Pour une jeune femme habituée à mener sa vie comme elle l'entend, les règles du château et ce qu'implique le rôle de princesse, ce n'est pas évident à porter. Je m'en veux de venir interrompre ce moment, mais je n'ai pas le choix, je dois la ramener.

Un gamin profite de son inattention pour copieusement l'arroser. Sa robe en laine grise arbore désormais une belle auréole sur le devant. Plutôt que de s'énervé, elle rit de plus belle et je souris malgré moi. Quand elle tourne la tête et qu'elle m'aperçoit, son sourire disparaît. Je m'avance et l'entends marmonner :

— La fête est finie, je dois rentrer.

Les petits semblent déçus et insistent pour qu'elle reste avec eux quelques minutes de plus. Elle secoue la tête et désigne l'adulte qui semble responsable des enfants :

— Votre maîtresse doit vous ramener à l'école et moi aussi, je dois retourner au château.

Les gamins remettent leurs chaussures et adressent un signe de la main à Sylviana qui arrive vers moi. Mon souffle se bloque dans ma poitrine quand je remarque deux petits bouts de sein pointant

fièrement dans ma direction.

— Te fais pas d'illusion Dimitri, c'est le froid, lance-t-elle en arrivant à mon niveau.

Je secoue la tête, refusant de répondre à sa provocation. Cela me fait penser que nous n'avons pas parlé du baiser dans les jardins, mais vu son air résigné, je ne préfère pas jeter de l'huile sur le feu. Je la guide jusqu'à ma moto, mon moyen de transport préféré.

— Et le scooter ? demande-t-elle.

— Je vais envoyer quelqu'un le récupérer.

Elle n'ajoute rien et enfile le casque qu'elle a eu la bonne idée de garder. Sans un mot, elle grimpe derrière moi et passe ses mains autour de ma taille. D'un mouvement du bassin, elle se colle contre moi, je dois reconnaître que j'aime ça. Combien de fois ai-je rejoué la scène de la bibliothèque ? Combien de fois ai-je souhaité faire sauter les barrières du devoir pour la rejoindre dans sa chambre ? Je sais qu'elle en a envie, elle me l'a clairement avoué. Mais c'est à moi de veiller à ce qu'il y a de mieux pour elle et pour le royaume, peu importe si cela passe au détriment de ce que je veux moi. Mon grand-père m'a formé pendant des années à garantir la sécurité des dirigeants de Molvik. Il est hors de question de laisser mes sentiments me faire commettre des erreurs, comme ça a été le cas aujourd'hui. En lui laissant de l'espace, j'ai pris le risque de la voir s'évader. Elle aurait pu courir un grand danger...

Je lance le moteur, et m'engage sur la route. Ce n'est qu'une fois hors de la ville que j'augmente la vitesse. Sylviana resserre ses bras autour de moi alors que le soleil décline. Pour éviter qu'elle n'ait froid à cause de l'air dû à la vitesse, j'ouvre mon blouson pour lui permettre de glisser ses mains à l'intérieur. Elle n'hésite pas et le contact de ses mains glacées sur ma chemise me pousse à accélérer davantage pour la ramener plus vite au château. Cela ne nous prend guère de temps et à peine ai-je coupé le moteur qu'elle bondit de la moto. Elle enlève son casque, libérant sa chevelure qui fait des siennes à cause de l'électricité statique. Je ne peux retenir un sourire qui disparaît rapidement devant son air abattu.

— Sylviana, commencé-je, ne sachant pas vraiment quoi lui dire.

— Ah enfin, vous voilà ! s'exclame mon grand-père. Princesse, vous ne pouvez pas vous échapper ainsi.

Je peux lire sur le visage de Sylviana qu'elle est à deux doigts d'exploser et que l'attitude de mon aïeul est totalement contre-productive. Pour la première fois, je m'interpose :

— La princesse est frigorifiée, je la raccompagne dans sa chambre, je pense que cette discussion pourra attendre demain.

Je ne sais pas qui de nous trois est le plus surpris par mon intervention, mais je ne laisse pas le temps à mon grand-père de répondre et entraîne Sylviana à l'intérieur, au chaud. J'avance d'un pas décidé, la tenant par le bras et ne la relâche que parvenus devant la porte de sa chambre. Sylviana la déverrouille et dans mon élan, je pénètre à sa suite dans la pièce baignée d'une douce chaleur. Quelqu'un a pris la peine d'allumer la cheminée, les flammes ondulent et Sylviana tend les mains pour se réchauffer. Je ne devrais pas rester là et pourtant, je suis incapable de détacher mes yeux de la silhouette de la jeune femme.

— Merci, dit-elle sans me regarder.

Je ne réponds rien, j'ai peur de dire une connerie. Elle frotte ses mains et se tourne vers moi.

— Je suis désolée de ne pas être la princesse dont ton grand-père et toi rêvez.

— Tu n'as pas à t'excuser, c'est à nous de le faire. Tu as eu raison au repas. On te traite comme on traiterait une toute jeune princesse, sans prendre en compte le fait que tu es une... une..., je bredouille, cherchant le terme adéquat tandis qu'elle avance, un sourire mutin au coin des lèvres.

Elle s'arrête à quelques centimètres de moi et murmure :

— Je suis une quoi, Dimitri ?

J'aime la façon dont mon prénom roule sur sa langue et la lueur de désir qui illumine son regard fait écho à celle qui doit briller dans le mien.

— Tu es une jeune femme, terminé-je en essayant de garder mon self-control.

Mais elle a décidé de jouer avec moi, sa main se pose sur mon torse et je n'ai pas la force ni l'envie de la repousser.

— Oui, je suis une jeune femme avant tout. Une jeune femme avec des tas et des tas d'envie. Surtout en ce moment.

Sa main dévie au sud, frôlant mon entrejambe qui se met à durcir.

— Dimitri, j'ai besoin d'évacuer la pression, de me sentir vivante, de ne pas être une princesse.

Je ne sais pas si c'est son regard suppliant, les mouvements de sa main ou tout simplement mon envie d'elle qui prend le dessus, mais

j'encadre son visage et fonds sur sa bouche.

Chapitre 33 : #scandaleenapproche

Sylviana

Le meilleur moyen de résister à la tentation... c'est d'y céder. En guise d'illustration, une photo d'un rumpet, parce qu'en mettre une de Dimitri nu risquerait de poser problème.

Tout comme dans les jardins, son baiser est dévastateur. J'en veux plus, encore plus. Je me laisse guider par mes instincts primaires et déboutonne sa chemise comme si ma vie en dépendait. Je gémis quand il mord ma lèvre, et me frotte contre lui d'une manière totalement indécente. Je recule, pensant nous guider vers le lit, mais ma jambe m'informe que nous sommes près du bureau. Je m'en fiche. Son genou s'insère entre mes cuisses et ses mains me soulèvent pour m'asseoir sur le plateau en bois. Sa bouche quitte la mienne pour venir se nicher dans mon cou alors que ses mains se glissent sous ma robe en laine. Je frissonne de plaisir quand je sens ses doigts venir taquiner la pointe de mes seins.

— Tu me rends dingue, murmure-t-il dans mon oreille.

Je ne réponds rien, j'en suis incapable. Je crochète mes jambes autour de sa taille pour le rapprocher de moi, je le veux lui, je le veux en moi et je le veux maintenant. Comprenant le message pas du tout implicite, Dimitri abandonne mes seins et descend plein sud où, d'un mouvement habile, il fait rouler sous mes fesses, culotte et collants. Son pouce vient jouer avec mon point sensible, le frôlant, le pinçant et me tirant à chaque fois des gémissements de plus en plus profonds. J'aimerais le caresser mais, d'une main assurée, il appuie sur mon ventre pour m'obliger à m'allonger sur le bureau. Pour une fois, je décide de ne pas me rebeller et lui laisse les commandes. Soudain, il retire sa main. Je suis sur le point de protester mais elle est bien vite remplacée par sa langue. Oh putain, je vais mourir ! Dimitri me déguste, sa langue s'insère en moi me déclenchant des vagues de plaisir. Il remonte ensuite lentement le long de ma fente jusqu'à atteindre ma boule de nerf. Les mains dans ses cheveux, je ne sais plus si je veux l'éloigner ou au contraire le maintenir contre moi. De la pointe de la langue, il commence à tourner autour, avant de venir le lécher avec application. Je sens l'orgasme arriver et lorsqu'il referme ses lèvres dessus et se met à l'aspirer, j'explose en millions de confettis. Par réflexe, mes jambes se referment, mais Dimitri me force à les écarter avec ses bras puissants et poursuit ses assauts. Je ne

reconnais pas les sons qui sortent de ma bouche et je me fiche totalement qu'ils puissent être entendus. Dimitri me dévore, me comble et me fait jouir comme personne avant lui. Lorsqu'il remonte et pose son regard sur moi, je me relève et l'embrasse à pleine bouche. Je me découvre sur ses lèvres et commence à déboutonner son pantalon pour venir m'occuper de lui. Alors que j'entame un mouvement de va-et-vient, il grogne :

— Je n'ai pas de préservatif.

— Je prends la pilule et je suis clean, retorqué-je avant de continuer à le prendre en main.

— Je... Je suis clean aussi, répond-il.

Comme si cet aveu sonnait la fin des hors-d'œuvre, il m'allonge de nouveau et se glisse entre mes cuisses. Tout en douceur, il s'insère en moi, me laissant le temps de m'habituer à sa grosseur, puis il commence à bouger. J'accueille chacun de ses coups de reins avec un plaisir non dissimulé. Ses mains retrouvent mes seins qu'il caresse avec application alors qu'il s'enfonce de plus en plus profondément. Je me cambre davantage, ses assauts me tirent des cris de plaisir et je sens monter en moi une nouvelle vague de plaisir. Ce mec va me tuer, mais pitié qu'il continue. Et c'est ce qu'il fait et il le fait merveilleusement bien, balayant toutes mes expériences passées. Quand la vague me submerge de nouveau, je me laisse emporter et lui aussi. Nous jouissons ensemble, en parfaite harmonie, comme dans une saleté de comédie romantique où tout est parfait. Je m'attends presque à voir des paillettes tout autour de nous, mais non, il n'y a que les papiers qui servaient à faire croire que je bossais un minimum et des stylos sans capuchon sur le sol.

Dimitri se rhabille et j'ai peur, pendant un instant, d'avoir droit au couplet sur « ça n'aurait jamais dû arriver, je suis un homme, un vrai et je dois faire passer le travail avant tout ». Contre toute attente, quand il relève la tête, je ne lis aucun regret sur son visage et je me dis que tout n'est peut-être pas perdu. Je remonte mon combo culotte-collants et alors que je m'apprête à parler, la porte s'ouvre sur une Catherine au bord de la syncope. Putain, mais ça sert à quoi d'être princesse si personne ne se donne la peine de frapper ? La chargée de com ne semble pas remarquer que Dimitri et moi sommes légèrement débraillés, contrairement à Elias qui apparaît sur le pas de la porte.

— C'est une catastrophe, il faut rattraper le coup.

Moi, le coup, je viens de le prendre, mais je ne suis pas sûre que ça fasse rire Catherine, alors, à la place de ma vanne foireuse, je demande :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle tourne sa tablette vers moi, je suis sûre qu'elle dort avec et affiche sur l'écran une photo de moi en train de jouer dans la fontaine. Objectivement, je me trouve plutôt pas mal, je rigole avec les petits, mais je peux comprendre que le fait que je profane la fontaine de Molvik, ça pose souci.

— D'accord, je m'excuserai pour la fontaine, je n'aurais pas dû sauter dedans, ça fait partie du patrimoine et...

Devant leurs mines ahuries, je m'interromps.

— Quoi ? C'est pas la fontaine le problème ?

Ils échangent un regard gêné et j'attrape la tablette pour scruter l'image à la recherche d'un détail qui m'aurait échappé. Je dois être vraiment miro car rien ne me choque sur la photographie. Je la tends à Dimitri.

— Tu vois quelque chose de problématique, toi ?

Son regard balaie l'écran, bloque au milieu et il se racle la gorge, n'osant rien dire. Qu'importe, je retourne la tablette vers moi et c'est là que je comprends.

— Vous vous foutez de moi ?

Catherine secoue la tête, dézoome et me permet de lire le titre qui s'affiche sur le journal en ligne : « L'impudeur de la princesse de Molvik ». Je lis l'article en diagonale, il est question d'exhibitionnisme, de manque de savoir-être et carrément d'attentat à la pudeur. J'ai envie de vomir.

— Je vais donner une conférence de presse, articulé-je en gardant mon sang-froid.

— Excellente idée, je vais rédiger des excuses, convoquer la presse et nous allons tuer le scandale.

J'affiche un sourire forcé, hors de question de lui exposer le fond de ma pensée, sinon elle serait capable de me faire enfermer dans ma chambre et de faire circuler son communiqué par écrit alors que je compte bien ouvrir ma grande bouche et tant pis si ça dérange.

Chapitre 34 : #contreattaque

Sylviana

Dans l'adversité, vive la solidarité. En guise d'illustration, un selfie de Fran, Catherine et moi.

Elias et Catherine planchent sur mes « excuses » depuis maintenant deux heures. Ils m'ont prévenue que je devrai tenir mon discours devant le Sénat, le lendemain, à dix heures. Dimitri est également parti, nous n'aurons pas eu l'occasion d'aborder notre mémorable partie de jambes en l'air et ça aussi, ça me frustre au plus haut point. Je suis en colère contre lui, contre Elias et contre cette société qui veut me taxer d'« indécente ». L'absence de mon équipe me laisse tout le loisir de lire et relire l'article. Je relève le nom des sénateurs qui se sont exprimés, en mal bien sûr, dans la presse et les cherche sur Google pour voir à quoi ils ressemblent.

Je tourne comme un lion en cage et ce n'est qu'à vingt et une heures trente que Catherine et Elias m'apportent le discours afin que je puisse le lire. À mesure que mes yeux parcourent les petites fiches cartonnées, j'ai des envies de meurtres.

— Alors ? demande Elias en me fixant avec insistance.

— Eh bien, c'est...

— C'est exactement ce que les sénateurs et le peuple doivent entendre, princesse. Vous êtes le symbole de Molvik, vous êtes la grâce et l'élégance et nous devons rapidement faire oublier cet incident.

Mes oreilles grincent et je me rends compte qu'Elias, tout serviable qu'il est, est tout autant paternaliste que les autres.

— Bien, dans ce cas, si vous validez, c'est bon pour moi. Je ne vous retiens pas plus longtemps, nous sommes tous épuisés et une longue journée nous attend demain.

Satisfaits, Elias et Catherine se dirigent vers la porte. J'interpelle cette dernière avant qu'elle ne franchisse le seuil.

— Catherine, pourriez-vous m'accorder une minute, s'il vous plaît ?

Elias s'arrête également et j'ajoute :

— Je voudrais voir avec elle pour ma tenue de demain.

Elias hoche la tête et disparaît dans le couloir. Catherine demeure

immobile et je vais frapper trois petits coups contre la cloison qui me sépare de Francesca. Cette dernière rapplique dans la seconde et nous voici toutes les trois dans ma chambre.

— Un problème ? interroge Catherine alors que je récupère le discours qu'elle veut me faire réciter et que je tends à Fran.

— Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ?

Elle triture sa tablette, détournant les yeux des fiches en carton.

— Je n'ai pas à être d'accord. Mes convictions personnelles n'ont pas à entrer en ligne de compte.

— Pardon ?! Mais bien sûr que oui, ça entre en compte ! Ce texte que vous voulez me faire réciter va être entendu par toutes les femmes de Molvík, et c'est ce message que vous avez envie de faire passer ?

Je regarde tour à tour Catherine et Francesca. Cette dernière semble révoltée et repose le discours le plus loin possible d'elle.

— Ce n'est pas juste. Vous ne devriez pas avoir à vous excuser, laisse-t-elle échapper.

— Je suis d'accord, ajoute Catherine, mais Elias Marlof pense que le peuple doit garder une image pure de la princesse et...

— Et rien du tout ! Une princesse, ça a des seins, des poils et ça fait pas caca des paillettes ! Alors Catherine, je vous le demande, en tant que chargée de communication, de femme et j'espère bientôt d'amie, aidez-moi à faire bouger les choses.

— Eh bien... elle hésite.

— Vous n'avez pas aimé le buzz après ma scène dans la cour du château ? Depuis, nous avons décroché une visite de Kate Middleton et vous vous êtes lancée à fond dans les réseaux sociaux. Je veux faire avancer la cause des femmes et je le ferai, avec ou sans vous.

Elle hésite encore, alors j'avoue :

— J'avais prévu de ne pas vous mettre dans la confidence et de faire à mon idée, sauf que je ne veux pas vous planter un couteau dans le dos, Catherine. Vous aimez votre travail, et je préfère que vous soyez prête à assurer derrière les conséquences de ma décision, plutôt que vous prendre au dépourvu.

Elle jette un dernier regard aux fiches éparpillées sur le couvre-lit avant de prendre une grande inspiration et de lâcher :

— Ce discours a failli me faire vomir.

Je serre le poing en guise de victoire et attrape le bloc-notes qui est

toujours par terre, avant de m'installer à mon bureau (pour une fois qu'il me servira à travailler...).

Nous passons une grande partie de la nuit à rédiger un tout nouveau discours. Les talents de communicante de Catherine et les idées de Francesca m'aident à ne pas partir dans tous les sens et surtout à rester un minimum politiquement correct. Apparemment, comparer mes détracteurs à des nazis pourrait être mal interprété. Une fois que nous avons terminé, nous passons à la tenue. Pour ne pas éveiller les soupçons d'Elias, nous avons décidé que je porterais un long manteau descendant jusqu'à mes mollets, après tout, nous serons bientôt en hiver et la température extérieure justifie que je me couvre. Il est trois heures du matin quand les filles finissent par partir.

Lorsque le réveil sonne, quatre heures plus tard, je bondis comme un ressort. Je me connais, l'adrénaline coule dans mes veines et je ne ressens aucun signe de fatigue. Je ne me fais aucune illusion, le contrecoup arrivera tôt ou tard. Ma nouvelle femme de chambre m'apporte mon repas et quand elle propose de m'aider à me préparer, je la renvoie gentiment, arguant que Francesca s'en chargera.

À neuf heures précises, Dimitri et Elias m'escortent jusqu'à une limousine garée dans l'enceinte du château. Alors qu'on m'ouvre la portière, j'ai la surprise de constater que le régent est déjà installé sur la banquette.

— Je monte avec la princesse, Elias, vous connaissez le protocole.

Il adresse à Elias un sourire tout sauf sincère et c'est très contrarié que le grand-père de Dimitri hoche la tête.

— Je serai dans la suivante, princesse.

Je monte et m'installe face au régent. Alors que je m'assieds, le manteau s'écarte, dévoilant un morceau de la robe que je porte. Heureusement, Elias n'a rien vu, mais le régent, lui, oui.

— Doit-on s'attendre à ce que vous causiez un nouveau scandale ? demande-t-il en lissant sa cape verte.

— Puis-je savoir ce que vous faites ici ? rétorqué-je en ignorant totalement sa question.

— Je suis le régent de Molvík, quoi qu'il arrive, nous ne devons pas donner au peuple une image de division. Je me tiendrai à vos côtés, car tel est mon rôle.

— Et vous vous gargariserez si j'échoue.

— Il n'y a que ceux qui n'essaient pas qui n'échouent jamais. Mais oui, si vous échouez, je ne pourrais que me réjouir.

Ah merde, sa phrase commençait bien, j'aurais presque pu croire qu'il était sympa. Le reste du trajet se fait dans le plus grand des silences et quand nous arrivons au Sénat, j'ai les jambes qui se mettent à trembler. Le régent sort en premier et comme le veut le protocole, me tend son bras. Je n'hésite pas et m'en saisis. Je suis surprise par la fermeté de ses muscles, comme quoi, le côté obscur, ça conserve. Il m'escorte jusqu'à la porte du Sénat, puis nous nous séparons. Dimitri, déjà sur place, me conduit à Elias et Catherine pour un dernier débriefing.

— N'oubliez pas, princesse, cette allocution est essentielle. Le monde entier a les yeux rivés sur nous.

— Le... Le monde ? Ce n'est pas un peu exagéré ?

Catherine secoue la tête :

— Le nombre de connexions via Internet à notre chaîne de télévision est énorme. Nous avons des spectateurs de tous les continents.

Si elle s' imagine qu'elle me rassure, ce n'est pas du tout le cas. Et Elias en rajoute une couche.

— Buckingham Palace a l'œil sur nous. La reine est très conservatrice, si elle n'apprécie pas ce qu'elle entend, vous pouvez être sûre qu'elle fera annuler la visite de la duchesse.

Je blêmis. Molvik attend cette visite avec tellement d'impatience. C'est la première fois depuis des décennies que la monarchie anglaise s'intéresse à mon pays. Tiens, j'ai dit « mon pays ». Je n'ai pas le temps d'y réfléchir que, déjà, Elias reprend :

— Relevez la tête, princesse et faites amende honorable, c'est ce qu'il y a de mieux pour Molvik.

Je déglutis alors qu'on nous fait signe qu'il faut y aller. Je voudrais m'enfuir. Au loin, je vois l'estrade sur laquelle je dois monter et la place autour est noire de monde. Il n'y a pas que des journalistes, de nombreuses personnes ont aussi fait le déplacement pour venir m'entendre. Je suis leur princesse, si je merde, ils peuvent dire au revoir à la visite de Kate Middleton et je vais porter un sacré coup à l'image de marque du royaume. Je grimpe les quelques marches et avance vers le pupitre. Poche gauche, le discours d'Elias, poche droite celui écrit avec les filles. Gauche la garantie de ne pas faire de vague, droite le déclenchement d'un tsunami.

Chapitre 35 : #leboobsgate

Sylviana

Cachez ces seins que je ne saurais voir ! En guise d'illustration, la photo de moi, dans la fontaine, les tétons pointant fièrement.

Le crépitement des appareils photo et les flashes m'aveuglent. Je sors le discours d'Elias. Finalement, je suis lâche. J'espère que les filles ne m'en voudront pas. Je m'approche du micro et commence à parler d'une voix hésitante :

— Bonjour à tous. Je vous remercie d'être venus jusqu'ici pour m'écouter. Si je suis là, aujourd'hui devant vous, c'est pour présenter à chacun d'entre vous mes plus plates excuses et...

Je m'interromps et fixe la foule devant moi. Au-delà des journalistes, je repère une petite fille juchée sur les épaules de son papa, un groupe de copines se tenant par les coudes, une femme à l'air crevé qui a dû se lever tôt pour pouvoir être bien placée. Chacune de ces femmes, devant moi, attend que je poursuive. Les mots restent bloqués dans ma gorge. Je ne peux pas. Je ne peux pas dire à ces femmes que ce que j'ai fait est « mal » ou « indécent ». Tant pis pour le calme, c'est parti pour la tempête. Je sors de ma poche les feuilles du bloc-notes et les pose devant moi. Si mes jambes tremblent, ma voix se fait plus forte et je fixe la gamine devant moi, comme si je puisais dans ces yeux le courage nécessaire.

— Je disais donc que je vous présente mes excuses pour vous avoir fait perdre votre temps ce matin. En effet, je n'ai aucune intention de m'excuser pour ce qui est qualifié par la presse d'indécent. Je ne vais pas m'excuser d'être une femme, ni reprocher à mon corps d'avoir eu une réaction biologique en raison de la fraîcheur de l'eau de la fontaine. Je ne vais pas m'excuser de ne pas avoir, ce jour-là, porté de soutien-gorge. Je ne m'excuserai pas d'avoir des tétons, au même titre que *tous* les êtres humains sur terre. Je ne vais pas obliger le sénateur Wilkins, qui dans l'article paru hier soir a parlé de « honte pour la monarchie », à porter une perruque sous prétexte que ses cheveux sont tombés et que la nudité de son crâne est indécente.

Je vois quelques sourires dans la foule et je poursuis sur ma lancée.

— Je suis une femme et je veux que chaque femme de ce royaume et même au-delà se sente libre de faire comme bon lui semble.

M'excuser parce que mes tétons étaient visibles sous ma robe viendrait à reconnaître que j'ai eu un comportement répréhensible et que, si j'avais été victime d'agression, j'aurais eu ma part de responsabilité. Or, ce n'est pas le cas et ce n'est pas le message que je veux transmettre à vos mères, vos sœurs, vos filles.

Je me mets à déboutonner mon manteau et le laisse tomber au sol, dévoilant la robe en laine que je portais ce fameux jour à la fontaine.

— Messieurs les sénateurs, messieurs de tous pays, je refuse de me plier à vos exigences. Si vous êtes choqués par mes tétons, le problème vient de vous. Si la vue d'une mini-jupe vous pousse à faire des réflexions sexistes, le problème vient de vous. Si vous agressez une femme, le problème, c'est vous et en aucun cas la victime.

J'entends des applaudissements discrets dans la foule et adresse un sourire forcé aux sénateurs qui me fusillent du regard, ce qui me fait penser à quelque chose que m'a dit madame Astrabion en cours.

— J'ajouterai une chose à destination de ces messieurs qui font les lois. Sachez que 58 % des personnes en âge de voter sont des femmes, ce qui signifie, mesdames, que c'est vous qui avez le pouvoir ici. *Vous* pouvez faire bouger les choses et si je propose une loi que le Sénat refuse de ratifier, je peux directement *vous* demander votre avis et je n'hésiterai pas à le faire.

Je vois avec plaisir les sénateurs hommes se ratatiner sur leurs chaises alors que les rares sénatrices se redressent fièrement.

Je me contorsionne et parviens à dégrafer mon soutien-gorge que je fais ensuite passer par ma manche et que je tends à bout de bras. Ce n'était pas prévu et Catherine va sûrement me tuer, mais je suis lancée. Les flashes crépitent de nouveau alors que je balaie la foule du regard. Je conclus :

— Ce n'est pas un morceau de tissu qui fera de moi quelqu'un de décent ou d'indécent. L'indécence, c'est justement d'attendre de moi que je m'excuse d'être ce que je suis, ce que nous sommes toutes, des femmes avec les seins qui pointent quand il fait froid. Alors, je vous le dis encore une fois, je suis pour des femmes libres, avec ou sans soutien-gorge !

Je lâche le sous-vêtement sur l'estrade et c'est l'explosion. Partout, les femmes applaudissent, certaines m'imitent en balançant leurs soutifs qui atterrissent sur les sénateurs. Quelques sénatrices osent se lever et m'applaudir. Dans ma tête résonne la chanson *Kings and Queens* d'Ava Max: «*Once I start breathing fire, you can't tame me. And you might think I'm weak without a sword. But I'm stronger than I ever was before*¹.»

J'ose tourner la tête, le régent se tient droit à mes côtés, le visage n'exprimant aucune émotion. Derrière lui, Elias semble furieux, Dimitri résigné, comme s'il se doutait que de toute manière je ne ferais pas ce qu'on attendait de moi, Catherine finalement lève les deux pouces en l'air avant de pianoter comme une dingue sur sa tablette et moi je ne sais pas trop comment prendre congé. Finalement, Catherine s'avance et je lui passe le relais.

Le sourire aux lèvres, je regagne l'intérieur du Sénat où le chauffage a été allumé pour mon plus grand bonheur. Elias m'entraîne dans une pièce à l'écart et laisse éclater sa déception :

— Comment avez-vous pu ? C'est... C'est absolument dramatique. Une princesse qui se conduit comme... comme...

— Elias, nous sommes au ^{xxi}^e siècle, vous attendiez réellement de moi que je m'excuse parce que mes tétons ont pointé ?

— J'attendais... Non, le peuple attendait que vous vous comportiez avec la droiture, la classe et l'élégance qui sied à votre rang. La reine Virginia...

— ...a régné il y a plus de cinquante ans ! Les mentalités ont évolué Elias. Et le peuple l'a très bien compris, vous les avez entendues ? Elles étaient heureuses qu'on les comprenne, qu'on les soutienne ! contre-je.

— Oui, bien sûr, elles sont contentes, mais qu'en sera-t-il lorsque la reine d'Angleterre renoncera à la venue de la duchesse ? Lorsque nos partenaires commerciaux nous tourneront le dos car ils vous prendront pour une dévergondée ?

— Dévergondée ? Carrément ? m'énervé-je les poings sur les hanches, furieuse.

— Vous n'êtes pas digne de prendre la suite de la reine Virginia.

J'en reste bouche bée avant d'éclater :

— Mais je n'ai jamais prétendu être digne, hein ! *Vous* êtes venu me chercher et *vous* avez insisté pour que je fasse ma période d'essai d'un mois ! Maintenant, si ma façon de faire ne vous convient pas, vous êtes libre de partir !

Je désigne la porte du doigt alors que chaque fibre de mon corps voudrait qu'il reste. Il a toujours été de mon côté, il était l'amoureux secret de Mamita, il a été le premier à avoir confiance en moi, mis à part Dimitri et je sais que j'ai besoin de lui.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir, dit-il simplement, nous en discuterons plus tard.

Il quitte la pièce et c'est alors que je remarque que Dimitri était présent depuis le début.

— Toi aussi, tu vas me dire que je fais une princesse déplorable.

Il avance vers moi et me relève le menton d'un geste tendre :

— Tu n'as jamais été plus princesse que debout sur cette estrade.

J'ouvre des yeux de merlan frit alors qu'il poursuit :

— Je n'en parle pas, mais j'ai une sœur. Elle fait ses études à l'étranger et je ne voudrais pas que quiconque lui fasse une remarque sur ses tenues. Je veux qu'elle se sente bien quoi qu'elle porte et qu'elle se sente en sécurité. Ton discours était inspirant et surtout il montre à toutes les femmes du monde qu'elles ne sont pas seules.

Immédiatement, ma colère retombe. Je glisse mes bras autour de sa nuque et effleure ses lèvres des miennes.

— Dimitri Marlof, vous êtes un homme plein de surprises.

Il encadre mon visage et vient approfondir notre baiser.

1. Une fois que je commence à respirer le feu, tu ne peux plus m'apprivoiser. Et tu pourrais penser que je suis faible sans épée, mais je suis plus forte que jamais.

Chapitre 36 #jepeuxpasjaiaquaponey

Sylviana

Pour la libération des poitrines opprimées ! En guise d'illustration, un soutien-gorge en flamme.

Même si j'aimerais beaucoup me laisser aller, des coups frappés à la porte viennent nous interrompre. Les joues encore rosies, j'invite l'intrus à entrer et quelques minutes plus tard, je suis de nouveau dans une limousine direction le château. Cette fois-ci, le régent n'est pas monté avec moi, pas besoin d'avoir fait l'ENA pour comprendre qu'il se désolidarise de ma prestation. Pourtant, je campe sur mes positions et si c'était à refaire, je ne changerais rien. Quand j'ai vu le visage de cette petite fille dans la foule, je n'ai pas pu me résoudre à m'excuser. On demande constamment aux femmes de s'excuser et le pire, c'est qu'on finit souvent par penser que c'est normal. Combien de fois me suis-je excusée, lorsque j'étais en couple, de ne pas avoir cuisiné le soir ? De ne pas avoir eu le temps de passer l'aspirateur ? Pourtant, mon compagnon de l'époque ne m'a jamais rien reproché, mais c'est ainsi, nous sommes formatées, malgré nous, pour devenir de parfaites mères et de parfaites femmes d'intérieur. Alors oui, debout face au peuple de Molvik, j'ai refusé ce rôle de pénitente. À tort ou à raison, seul le temps nous le dira.

Finalement, le temps n'y sera pas allé par quatre chemins pour me donner son opinion. Je suis à peine arrivée au château que je suis conduite dans le bureau d'Elias. Dimitri fuit mon regard, le régent jubile (ce qui n'est pas bon signe) et Elias semble au bord de l'explosion. Mal à l'aise, c'est finalement Catherine qui se décide à m'informer :

— Nous... nous avons reçu un appel de Buckingham. La duchesse de Cambridge a eu un empêchement, elle ne pourra pas venir.

Je ferme les yeux une demi-seconde et me force à garder une attitude digne afin de ne pas donner satisfaction à Palpatine qui m'observe avec un sourire qu'il ne fait même pas l'effort de dissimuler.

— A-t-elle annoncé une autre date ? demandé-je sans espoir.

— Non. Pour l'instant son planning est très chargé et elle ne sait pas si elle pourra se libérer.

Je déglutis.

— Bien. Ce n'est pas si grave, après tout, Molvík s'est passé de la venue de la famille royale de nombreuses années et...

— Mais vous rendez-vous compte de l'impact que cela va avoir sur nos affaires ? s'emporte Elias, abandonnant toute retenue. Jusqu'à présent, Molvík menait sa vie de son côté. La reine d'Angleterre ne nous calculait certes pas, mais là, clairement, c'est un désaveu. En annulant la venue de Kate, elle annonce publiquement qu'elle ne cautionne pas vos actes et votre attitude. Pour un pays aussi puritain que l'Angleterre, avoir une princesse qui assume montrer ses seins, c'est tout simplement scandaleux.

— Mais je ne pouvais pas m'excuser et...

— Si ! Si, vous pouviez et vous le deviez ! Bien sûr que c'était accidentel, bien sûr que c'était naturel, personne ne vous en aurait tenu rigueur, mais là, avec votre discours enflammé, vous donnez une image de Molvík que tous les pays ne vont pas accepter.

— Si je peux me permettre, intervient Catherine, tablette en main. Les retombées sont plutôt positives. Le hashtag « freeboobs » est en tête. Partout dans le monde, nous recevons des messages de soutien et l'annulation de la venue de la duchesse est tournée en dérision avec le hashtag « jepeuxpasjaiaquaponey ».

Elias ne semble pas connaître la référence, mais ces nouvelles sont loin de le ravir.

— C'est un feu de paille. Aujourd'hui, ils la soutiennent, mais demain, ils lui en voudront, ajoute-t-il sans m'accorder un regard.

— Sans vouloir remuer le couteau dans la plaie, intervient Palpatine de sa voix douce, j'ai reçu un mail du prince Amine El Alafi, fils du prince Muhammad et père du futur héritier le prince Jamil El Alafi.

Je n'ai absolument aucune idée de qui sont ces gens, même si Muhammad me dit vaguement quelque chose.

— Ils souhaitent suspendre les négociations concernant le pétrole.

— Suspendre ? Comment ça ? Pourquoi ? interroge Elias.

Le régent prend son temps et rajuste sa cape avant de consentir à répondre :

— Il ne cautionne pas l'attitude hautement scandaleuse de la princesse.

— Concrètement, cela signifie quoi ? intervins-je.

Elias, le visage blême, se tourne vers moi :

— Cela signifie que si nous ne rectifions pas le tir, très vite, Molvik se retrouvera à court de pétrole. Le prix du baril va flamber et nous aurons une révolution sur les bras.

Il réfléchit un instant, puis reprend la parole :

— Princesse, je pense que vous devriez aller vous reposer un peu, le temps que nous mettions au point un plan d'attaque avec le régent. Après tout, vous connaissez bien le prince Amine et son fils El Alafi, non ?

Quoi ? Il veut demander de l'aide à Palpatine ? La situation est si grave que ça ? Le régent lui offre son sourire le plus mesquin et répond :

— En effet, je le connais bien. Cependant, *vous* avez souhaité mettre une princesse incompetente sur le trône, à vous de vous débrouiller avec elle. L'heure est venue d'assumer vos choix, Elias.

Il traverse le bureau pour se diriger vers la porte alors qu'Elias perd son sang-froid.

— Sergueï, tu ne peux pas abandonner le pays !

Volkov fait volte-face et fusille mon conseiller du regard.

— Je t'interdis de m'appeler Sergueï, je suis régent, utilise mon titre. Et pour ce qui est du pays, je ne l'ai jamais abandonné et je le relèverai après ton échec cuisant.

Il claque la porte, non sans m'avoir adressé un regard plein de défi.

— Viens, je te raccompagne dans ta chambre, murmure Dimitri en exerçant une légère pression sur mon bras.

Comme un automate, je le laisse me guider et nous traversons les couloirs dans un silence gêné.

— J'ai une surprise qui te remontera le moral, annonce-t-il alors que nous arrivons devant la porte de ma chambre.

Il pousse le panneau de bois et je tombe sur Liliane, confortablement installée sur mon fauteuil, en train de se réchauffer près de la cheminée. Quand elle m'aperçoit, elle bondit pour me prendre dans ses bras.

— Poucinette ! Je suis tellement contente de te voir !

Je me dégage de son emprise et me tourne vers Dimitri.

— C'est toi qui l'as fait venir ?

Il hoche la tête avec un sourire qui fait battre mon cœur encore plus

vite.

— Je me suis dit que ça te ferait du bien d'avoir une amie près de toi. Elle devait arriver plus tôt, mais le temps qu'on s'organise, elle n'est là que maintenant.

Je ne réfléchis pas et le serre dans mes bras.

— Merci, Dimitri !

Il referme ses bras autour de moi et dépose un baiser furtif sur ma tempe.

— Je... je dois y aller, murmure-t-il en s'éloignant.

— On se voit plus tard ?

L'espoir transparaît dans ma voix et j'espère qu'il comprendra que le « plus tard », signifie « seule à seul et si possible sans vêtements ».

Chapitre 37 : #croisentoï

Sylviana

Les femmes ont dans la tête les couilles qu'elles n'ont pas dehors. En guise d'illustration, une photo de deux clémentines côte à côte.

— Ben dis donc, ils sont tous aussi charmants dans le coin ? demande Liliane alors que je referme derrière Dimitri.

Puis, elle remarque mon air fatigué et me prend de nouveau dans ses bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas, raconte-moi.

Je m'exécute et je vide mon sac. Je lui raconte tout dans les moindres détails, jusqu'à la possible perte du contrat avec le Qatar.

— Tu vois, même pas quinze jours que je suis princesse et je vais causer la ruine du pays. Je n'ai pas le choix, je vais devoir abdiquer pour que le régent puisse sauver la mise.

Liliane essuie mes larmes et me force à la regarder.

— Écoute-moi bien, tu es une Romanovka et les Romanovka n'abandonnent jamais. Le Qatar ne veut plus vous vendre de pétrole, trouve un autre pays plus ouvert.

Je ris nerveusement.

— On n'est pas au Monopoly, Lili, je ne peux pas relancer les dés en espérant tomber sur un pays plus conciliant.

— Bon, alors parlons d'autres choses. Je t'ai rapporté du courrier qui est arrivé à la maison de retraite où était ta grand-mère. Tu veux que je te le donne ?

Elle sort de son immense sac à main une liasse de lettres qu'elle me tend. Je la dépose sur la petite table basse en soupirant.

— Je m'en occuperai plus tard. Viens, je vais te faire visiter.

Je l'entraîne en dehors de la chambre et lui fais découvrir les jardins. J'ai un pincement au cœur en remarquant le parterre de fleurs aux couleurs du drapeau anglais. Quel gâchis !

— Tu crois que j'ai eu tort d'agir ainsi ? je lui demande alors que nous nous asseyons sur un banc.

Elle dégage une mèche de mon visage en me souriant avec tendresse.

— Tu as fait ce qui te semblait juste. Tu as énoncé une vérité que les autres n'étaient pas prêts à entendre. Les femmes ont toujours fait peur aux hommes, ce n'est pas pour rien qu'ils veulent tout décider à notre place, de nos tenues à nos salaires. Ils ont compris depuis longtemps que si on était vraiment libres, avec des salaires égaux, des responsabilités égales, on n'aurait plus besoin d'eux.

— Tu exagères, Liliane.

— Je ne suis pas sûre. Regarde Bérénice, ma copine du club de bridge. Elle était mariée à John pendant trente ans, et sans travail depuis vingt-cinq ans. Quand elle l'a quitté, il lui a dit qu'elle n'arriverait à rien sans lui et sans l'argent qu'il ramenait. Ben tu sais quoi ? Elle s'est installée dans un minuscule appartement, a pris un boulot de caissière et a commencé à vendre ses napperons au crochet sur Internet. Lui, il s'est trouvé une nana beaucoup plus jeune que lui qu'il a commencé à exhiber partout. L'affaire de Bérénice a pris de l'ampleur et elle a commencé à gagner beaucoup d'argent, tandis que son ex dilapidait sa fortune. Finalement, il s'est fait larguer et a été obligé de vendre la maison qu'il avait extorquée à Bérénice après le divorce. Maintenant, c'est lui qui vit dans un tout petit appartement, incapable de faire fonctionner une machine à laver, incapable de se faire à manger. Tu le verrais, il se laisse totalement aller. Il a même essayé de revenir vers Bérénice qui vient d'acheter une petite maison, mais mon amie l'a envoyé paître.

— Je ne vois pas le rapport avec ma situation, intervins-je, un peu perdue.

— Ce que je veux dire, c'est que tu ne dois pas laisser les hommes se conduire avec toi comme le mari de Bérénice. Elle ne savait rien faire de ses dix doigts et son mari a toujours veillé à ce que ça reste comme ça. Ainsi, il avait l'impression de la contrôler. Mais c'est sous-estimer la force de caractère d'une femme. Quand on veut, on peut. On est capable de soulever des montagnes pour les gens qu'on aime et pour soi-même aussi. Alors, ne laisse pas les autres décider sans toi. Si tu t'intéresses à ce pays, si tu veux t'impliquer pour lui, agis.

Elle a raison. Elle a complètement raison. Je ne sais peut-être pas encore si je veux rester princesse ou pas, mais une chose est sûre, je refuse de mettre le pays en difficulté. Si je pars, ce sera la tête haute parce que je l'ai décidé et pas parce que j'ai échoué.

— Tu m'en veux si je t'abandonne ? lui demandé-je.

Elle me serre affectueusement la main en me souriant.

— Pas du tout, on se verra au moment du repas. En attendant, je vais continuer à me promener. On ne sait jamais, je pourrais me trouver un garde sexy à me mettre sous la dent.

Elle part dans un rire communicatif et c'est le cœur un peu plus léger que je regagne mon bureau. À ma demande, je bénéficie désormais d'un ordinateur avec accès sécurisé aux serveurs où sont stockées toutes nos données. Je trouve sans difficulté tout ce qui a trait aux contrats pétroliers. Certains documents ont été numérisés et je m'abîme les yeux pour les déchiffrer. L'alliance avec le Qatar date du règne de la reine Virginia. Dans de nombreux documents, il est fait mention d'une alliance entre les deux pays qui garantirait à Molvik un approvisionnement en pétrole à un prix qui me semble dérisoire. Puis, la teneur du contrat change brutalement et le prix a quadruplé. Curieuse, je compare les dates. Le document aux termes avantageux date d'avant la fuite de ma grand-mère alors que l'autre est signé juste après. Je fouille encore dans le dossier « Qatar » et, dans un sous-dossier « négociations non abouties », je dénêche enfin l'explication : un contrat de mariage entre le prince Muhammad et Mamita. Le contrat n'est signé par aucune des parties, étant donné que ma grand-mère s'est sauvée. Suite à cela, le Qatar a fortement augmenté ses tarifs, obligeant la couronne molvique à payer cher pour être approvisionnée et se faire pardonner l'échec de cette alliance.

Maintenant que je comprends un peu mieux les tenants et les aboutissants, je prends mon téléphone et compose le numéro de madame Astrabion. Nous échangeons longtemps, elle et moi, afin qu'elle puisse m'expliquer les relations politiques entre nos deux pays. Si les documents trouvés parlent de mariage et de pétrole, ils ne me sont d'aucune aide concernant les relations humaines.

— Le prince Muhammad est mort il y a peu de temps et c'est son fils, le prince Amine, qui a pris sa suite. Ce dernier en a toujours voulu à Molvik de ne pas avoir conclu l'alliance qui aurait fait de lui l'héritier du trône de Molvik. Il souffre d'une maladie grave, et malheureusement, il ne lui reste que peu d'années à vivre.

— Et le prince El Alafi ?

— Jamil El Alafi est le fils aîné du prince Amine. De ce que j'en sais, il est plus ouvert que son père, on le voit à des soirées privées où l'alcool circule et où les femmes sont nombreuses. Il est formé pour prendre la relève de son père, ce qui peut d'ailleurs arriver assez vite.

Je lui pose encore quelques questions puis je finis par raccrocher, une idée en tête. Je me lève pour rejoindre Elias avant de me rappeler que si je veux qu'on me prenne pour une princesse, je dois me

conduire comme une princesse.

Je me saisis du téléphone et compose le numéro de poste d'Elias. Il répond à la première sonnerie.

— Princesse Sylviana, nous sommes en train d'établir un plan pour sortir de cette crise. Puis-je vous rappeler plus tard ?

— Non, Elias. Je voudrais que vous veniez dans mon bureau avec Catherine et le régent.

Mon ton assuré le fait hésiter, mais il finit par répondre :

— Très bien, nous arrivons tout de suite.

Lorsqu'ils pénètrent dans la pièce, je les invite à s'asseoir sur les fauteuils face à moi et leur expose mon plan.

Chapitre 38 : #miseaupoint

Dimitri

Objectif : canaliser Sylviana pour éviter un fiasco total.

Magnifique. Royale. Debout, face à nous, Sylviana termine son exposé. Je dois dire que son idée est géniale, mais plus que ça, son attitude est parfaite. Malgré mon rang, je ne peux m'empêcher de la dévorer des yeux. Maintenant que je sais ce que cachent ses vêtements, maintenant que j'ai pris possession de son corps, je n'ai qu'une envie : recommencer. Je l'ai prise de manière impulsive, sur un bureau, et je rêve désormais de la découvrir, de la goûter et de prendre tout mon temps. Je me sens soudain à l'étroit dans mon pantalon et c'est la voix de Palp... euh, du Régent qui me sort de mes fantasmes.

— Oui, ce serait possible. Je pense en effet que le prince Jamil El Alafi pourrait être intéressé par notre proposition. Après tout, son image de jet-setteur désinvolte lui cause quelques problèmes et il serait bien mal avisé de refuser. Tout comme son père, d'ailleurs. Souhaitez-vous que je me charge de le contacter ?

— Non.

La décision de Sylviana tombe comme un couperet alors qu'elle poursuit :

— Vous avez été très clair concernant votre décision de ne pas nous apporter votre aide. Je vous ai demandé d'assister à cet échange, uniquement parce que vous êtes le régent et qu'il me semblait courtois de vous tenir informé de ma décision. Elias s'occupera de prendre attache avec Son Altesse.

S'il est vexé, Volkov ne le montre pas et se contente de fixer Sylviana. Je donnerais cher pour avoir accès à ses pensées.

— Princesse, votre idée pourrait en effet rattraper les choses et nous permettre de négocier directement avec le fils plutôt qu'avec le père.

Mon grand-père est enthousiaste et se lève de son fauteuil, imité par Volkov. Ils prennent congé et alors que je m'apprête à rester seul avec la princesse, mon aïeul me fait un signe de la main pour me signifier de l'accompagner. Il demeure silencieux tout le long du trajet et c'est une fois à l'abri des oreilles indiscretes, dans son bureau, qu'il se

décide à parler.

— Dim, l'idée de la princesse est tout simplement géniale. Maintenant, il faut qu'elle nous laisse faire et pour cela, j'ai besoin de ton aide.

Je fronce les sourcils et demande :

— Ne vaudrait-il pas mieux l'inclure ? C'est son idée, après tout.

— Oui, oui, c'est son idée, mais avec son caractère, ça pourrait tourner au fiasco et c'est là que tu intervienst.

— Je peux savoir quel est mon rôle ?

— Le même que maintenant, tu couches avec, tu fais en sorte qu'elle soit dans de bonnes dispositions et qu'elle me fasse confiance.

Je n'aime pas cette idée. Non pas que coucher avec Sylviana me pose problème, loin de là, mais je n'ai aucune envie de la manipuler. Comprenant mon cheminement de pensées, mon grand-père me rassure.

— Dim, je ne te demande pas de la trahir. Mais il faut la jouer fine avec les relations politiques. Je dois surveiller Volkov, il pourrait faire capoter l'affaire pour asseoir son pouvoir, on ne peut pas le laisser agir.

Je hoche la tête.

— Je ferai de mon mieux avec la princesse.

Il pose sa main sur mon épaule, souriant.

— Tu es un bon garçon, Dim, veille cependant à ce que votre relation reste secrète. Si quelqu'un dans le château prévient le prince que la princesse s'abaisse à coucher avec un membre du personnel, il pourrait annuler sa venue.

— Un domestique ? C'est comme ça que tu me vois ? m'offusqué-je.

Il fixe le cadre qui décore son bureau avant de me répondre :

— Je sais que ça ne te plaît pas, mais c'est ce que tu es dans ce château aux yeux des autres. Je sais que vous, les jeunes, on vous fait croire que la différence de classe sociale n'est pas un problème, mais c'est faux. Tu t'imagines qu'une histoire est possible avec elle ? Et tu ferais quoi ? Tu l'attendrais sagement pendant qu'elle est en voyage diplomatique ? Tu tiendrais son sac à main ? Je suis désolé de devoir te l'annoncer, Dimitri, mais votre amourette n'a aucun avenir. Profites-en tant qu'il en est encore temps et assure-toi par la même occasion qu'elle ne cause pas plus de dégâts. Si Molvík n'a plus de

pétrole, on aura une révolution à gérer.

C'est l'esprit embrouillé que je quitte son bureau. C'est vrai que je n'ai pas encore eu le temps de réfléchir à l'après. Sylviana me plaît, c'est une évidence, mais je ne peux ignorer son statut royal, je suis juste garde du corps. Je secoue la tête, je ne dois pas trop y penser, Sylviana est ma parenthèse enchantée et pour l'instant, je ne peux pas m'en éloigner. Comme si je l'avais fait exprès, j'ai pris machinalement la direction du bureau de celle qui occupe mes pensées. Je renvoie le garde qui est devant la porte et, après avoir frappé trois coups, je pénètre dans la pièce. Quand elle me voit, son regard s'illumine et mon cœur cogne contre ma poitrine. Je referme le panneau de bois alors qu'elle me demande :

— Alors, tu as vu ? Ton grand-père et Volkov trouvent que mon idée est bonne. Je ne suis peut-être pas si nulle que ça, finalement.

La femme forte et puissante de tout à l'heure est redevenue fragile. J'aime qu'elle se sente suffisamment à l'aise avec moi pour me montrer cette facette de sa personnalité. Je m'avance vers elle et lui relève le menton :

— Tu n'es pas nulle, Sylviana. Tu as été propulsée dans l'arène politique sans aucune préparation et je trouve que tu t'en sors avec brio.

Un sourire s'affiche sur son visage alors que ses mains se posent sur mon torse. Lentement, j'avance mes lèvres des siennes et prends possession de sa bouche. Son corps frêle se moule contre le mien et je me laisse envahir par mes désirs et mon envie d'elle. D'un geste habile, elle déboutonne mon pantalon qui tombe sur le sol et l'instant d'après, la voici qui glisse le long de mon corps. Sa bouche trouve mon sexe déjà tendu et sa langue en explore la longueur. Mes mains dans ses cheveux, j'accompagne ses mouvements quand elle se décide à me prendre en bouche, offrant à ma verge un écrin de chaleur. Sylviana me rend dingue, tantôt mordillant mon gland, tantôt le léchant comme une délicieuse friandise, elle alterne entre aspirations et caresses, me menant plusieurs fois aux portes de la jouissance. Je me cramponne d'une main à la bibliothèque derrière moi et de l'autre à sa tête. Elle passe à la vitesse supérieure et me prend de plus en plus profondément, de plus en plus vite.

— Je ne vais pas tenir, dis-je pour lui laisser la possibilité de s'arrêter.

Je sens ses lèvres s'étirer en un sourire et elle accélère encore le rythme. Je baisse la tête, hypnotisé par la vue de mon sexe entrant et sortant de sa si jolie bouche et quand elle relève ses yeux vers moi,

que je m'accroche à son regard, j'explose dans sa gorge.

— Oh putain, dis-je à mesure que je me sens me déverser en elle.

Sylviana avale et termine par un petit coup de langue aguicheur sur mon sexe avant de se redresser. Je l'attire contre moi et l'embrasse avant de la retourner pour qu'elle soit face à la bibliothèque.

— À mon tour de vous entendre gémir, princesse, lui murmuré-je à l'oreille avant de passer une main par-dessus son épaule et de me saisir d'un de ses seins.

Sylviana se laisse faire tout en se cabrant et en venant coller ses fesses contre mon sexe. De ma main libre, je viens en apprécier les rondeurs à travers le tissu de sa jupe. Je caresse doucement son cul tout en étant moins tendre avec ses tétons qui se dressent pour moi. La douleur en haut, la douceur en bas. Quand je pince les petits bouts de chair que je sens durcir entre mes doigts, ma main droite s'infiltré sous sa culotte et écarte ses lèvres avec délicatesse. Je la sens déjà prête. La gâterie qu'elle m'a prodiguée l'a tout autant excitée que moi. Ma queue se dresse à son tour et d'un coup de rein je la frotte contre le fessier royal.

— Tu sens l'effet que tu me fais.

Elle bascule sa tête en arrière, alors que j'insère un puis deux doigts en elle.

— Dimitri, c'est si bon, halète-t-elle alors que je presse plus fortement sa poitrine.

La vision de son chemisier débraillé et de sa jupe retroussée décuple mon envie d'elle. Je veux l'entendre perdre pied, je veux l'entendre jouir, là, sous mes doigts. Je la presse davantage contre les étagères. Elle est coincée, mais ça ne semble pas la gêner, au contraire. Je sens l'un des boutons de son haut céder et j'alterne entre ses seins tout en accentuant mes mouvements à l'intérieur d'elle. Je la sens flageoler, elle y est presque. Ma queue est au supplice.

— Dimitri, prends-moi.

Je n'hésite pas et la retourne. Je la soulève et sans réfléchir, je la pénètre. Je la prends contre la bibliothèque qui tremble à chacun de mes coups de reins alors qu'elle enfouit sa tête dans mon cou pour camoufler ses cris aigus. J'enrage. Je voudrais que tout le monde l'entende jouir, que tout le monde sache que c'est moi qui lui procure tant de plaisir, mais elle est la princesse et je dois rester dans l'ombre. Elle finit par se contracter autour de mon sexe et je l'accompagne quelques instants après à la fois satisfait et contrarié.

Chapitre 39 : #lesangnoir

Sylviana

La vie est faite de concessions. En guise d'illustration, une photo de la princesse dont rien ne dépasse, pas même un téton, debout, sur la piste d'atterrissage.

Lorsque nous nous détachons l'un de l'autre, j'ai encore du mal à tenir debout après l'orgasme incroyable que je viens d'avoir. Je rajuste ma tenue, alors que Dimitri fait de même.

— Tu penses vraiment que faire venir le prince El Alafi ici sera suffisant ? demandé-je.

— Mon grand-père saura le convaincre de reprendre les négociations, il faut juste que...

Il ne poursuit pas sa phrase et fuit mon regard. Je mets des mots sur son silence et complète à sa place :

— Il faut juste que je ne fasse pas de vagues, c'est ça ?

Il s'avance vers moi et me prend dans ses bras. Je sens son cœur battre dans sa poitrine alors qu'il répond :

— La politique, c'est un jeu d'échecs, les enjeux sont trop grands, cette fois-ci.

Je soupire.

— Je comprends. Je resterai à ma place.

Et c'est ce que je fais. Pendant les jours qui suivent, j'accepte que tout soit fait selon les désirs du prince. Il n'est pas encore là qu'il a déjà donné des instructions sur la chambre, le champagne, les mets qui devront être servis. J'ai plus l'impression qu'il vient dans sa résidence secondaire que pour parler affaires. Quand j'en fais part à Elias, il me rassure :

— Accordons-lui ce qu'il désire. Si en retour, nous signons l'accord, nous serons gagnants.

Je la laisse alors faire comme il veut, car finalement, il a eu raison. Mon éclat sur les seins libres a rapidement été oublié et les journaux ont titré sur l'annulation de la visite royale. Je profite de mes journées pour réellement m'intéresser aux cours de madame Astrabion, pour passer du temps avec Liliane et mes nuits avec Dimitri. Depuis notre

séance dans la bibliothèque, nous avons remis le couvert plusieurs fois et c'est toujours aussi bon. C'est d'ailleurs d'entre ses bras que je m'esquive pour récupérer ma culotte un peu plus loin.

— Prête pour tout à l'heure ? me demande-t-il.

— Absolument. Tout est prêt pour recevoir le prince El Alafi comme il se doit et comme il le souhaite, grincé-je.

Dimitri m'attire vers lui en riant.

— Essaie d'avoir l'air un peu plus heureuse quand même.

— Si tu me promets de refaire ce truc que tu as fait avec ta langue, je veux bien me montrer aussi gentille qu'un Bisounours.

Le regard de Dimitri s'enflamme et il n'en faut pas plus pour qu'il disparaisse sous les draps direction le pôle Sud de mon anatomie.

*

Quelques heures plus tard, je suis sur le tarmac, vêtue d'une robe longue *et* d'un soutien-gorge, à accueillir Son Altesse Royale. Je dois reconnaître qu'il est plutôt bel homme et que sa peau hâlée contraste avec le costume blanc immaculé qu'il porte avec classe. Ses Ray-Ban sur le nez, il avance vers nous comme si le monde lui appartenait. Arrivé devant moi, il s'empare de ma main pour y déposer un baiser aussi léger que les ailes d'un papillon.

— Princesse, votre beauté est aussi aveuglante que le soleil du désert, dit-il avec un léger accent arabe.

S'il n'était pas prince ni moi princesse, j'aurais rétorqué « Heureusement, vous portez des lunettes de soleil », mais à la place, je me montre diplomate.

— Je vous remercie, prince El Alafi.

— Je vous en prie, appelez-moi Jamil.

Je jette un coup d'œil discret à Elias qui hoche la tête légèrement.

— Très bien, Jamil, mais dans ce cas, appelez-moi Sylviana.

Les politesses d'usage échangées, chacun est invité à prendre place dans le véhicule qui lui est attribué. Je partage le mien avec Catherine, qui semble sous le charme de notre invité. Je ne peux pas lui en vouloir, il est très, très séduisant. Mes pensées s'égarent vers Dimitri. Nous avons convenu de ne pas nous voir pendant le séjour du prince. Notre relation ne doit pas s'ébruiter et aucun scandale ne doit venir entacher la visite. Il y a trop d'enjeux. La visite s'étale sur trois jours.

Nous avions prévu une promenade dans la ville, mais le service de sécurité du prince nous l'a interdit. Apparemment, ils craignent une attaque sur Son Altesse à cause des agissements de son père et grand-père dans d'autres pays du monde. Nous allons donc rester au château où de nombreuses festivités sont prévues. Une soirée orientale aura lieu dès ce soir. La salle de bal a été entièrement redécorée avec des tentures colorées aussi légères que l'air. Des plats traditionnels seront servis et des danseuses du ventre se déhancheront pour le plus grand bonheur de ces messieurs. Étrangement, tous les membres masculins du Sénat ont accepté l'invitation.

Une fois arrivé au château, le prince, en plein jet-lag, souhaite s'isoler dans sa chambre. L'une des domestiques l'accompagne avec son propre personnel, tandis que nous nous retrouvons avec Elias dans mon bureau.

— Vous avez été parfaite, princesse. Continuez à être aimable et ce soir, l'alcool aidant, je commencerai à lui parler affaires.

Je hoche la tête. Elias semble vraiment sûr de lui et je ne peux pas faire tout foirer.

Le soir venu, j'opte pour une robe fluide dévoilant mes jambes à chaque mouvement. La coupe orientale en dévoile suffisamment sans non plus être choquante. De toute façon, toutes mes tenues ont été choisies par Francesca et validées par Elias. Liliane a eu l'autorisation de se joindre à nous, mais à la condition de ne jamais adresser la parole au prince. Elle a promis de rester éloignée de Son Altesse et de s'arranger pour occuper Volkov quand Elias passera en mode négociation. La soirée a démarré depuis plusieurs heures quand, enfin, le prince se décide à faire son apparition. Avec son air arrogant, je n'ai qu'une envie : lui rappeler qu'il est ici en tant qu'invité et pas maître des lieux.

— Souriez, princesse, m'enjoint discrètement Elias qui a perçu mon changement d'humeur.

Je plaque un sourire de façade sur mon visage et accueille aussi chaleureusement que possible le prince. Ce dernier me déshabille du regard et si j'en crois la lueur d'intérêt dans son regard, ma tenue lui plaît. Il prétexte que la musique un peu forte pour se pencher à mon oreille et poser sa main sur ma hanche.

— J'espère avoir l'occasion de vous faire danser, Sylviana. J'aimerais beaucoup voir comment vous bougez votre corps.

Mon envie première est de le repousser, mais je me contiens. Pour Molvik. Pour éviter la pénurie.

— J'en serais ravie.

Mon mensonge passe inaperçu et l'attention du prince est détournée par un serveur apportant des coupes de champagne. La soirée se passe bien et le prince ne tente plus aucune approche avec moi. Petit à petit, je parviens à me détendre et je m'éloigne pour échanger avec des membres du Sénat et essayer de regagner un peu leur sympathie. Le régent est présent aussi, en grande conversation avec Liliane. Il semble presque normal et ça en est effrayant. Je trempe mes lèvres dans une coupe de champagne quand j'ai la désagréable sensation qu'on m'observe. Je me fige quand je constate que c'est le prince, assis sur une banquette, qui darde sur mon décolleté un regard plein de convoitise. À côté, je vois les lèvres d'Elias, mais je suis trop loin pour comprendre ce qu'il lui dit. De toute évidence, le prince ne l'écoute pas et passe sa langue sur les lèvres. Un sentiment d'urgence s'empare de moi et je ressens le besoin de sortir prendre l'air. Je parviens à déverrouiller l'une des baies vitrées et laisse l'air frais de la nuit caresser mon visage.

— Tout va bien ?

La voix de Dimitri me fait un bien fou et j'esquisse un pas dans sa direction. Il recule précipitamment pour me rappeler qu'on ne doit pas se laisser aller et je soupire, résignée.

— J'ai un mauvais pressentiment. Quelque chose va mal tourner, je le sens.

— Fais confiance à mon grand-père, il va tout arranger.

Je ne réponds pas. Même si j'ai toute confiance en Elias Marlof, quelque chose me déplaît chez ce prince El Alafi.

— Tu crois que je peux me retirer dans ma chambre ? demandé-je en fixant le ballet des jets d'eau des fontaines.

— Oui, sans souci.

— Tu me raccompagnes ? osé-je demander pour prolonger encore un peu notre discussion.

Il n'a pas besoin de répondre, son regard parle pour lui. Durant la présence du prince ici, son père a affecté quelqu'un d'autre à mon service. Je finis par retourner à l'intérieur et me dirige vers notre invité d'honneur pour lui signifier mon départ. Elias arbore un grand sourire et immédiatement, la boule que j'ai dans le ventre se dénoue légèrement. Si Elias est satisfait, alors tout va bien.

— Je suis venue vous souhaiter une agréable fin de soirée. Il se fait tard et tout le monde sait que les princesses ont besoin de plusieurs

heures de sommeil pour être en forme.

Le prince quitte sa banquette pour saisir ma main et la baiser. En se relevant, il plante son regard dans le mien et murmure de manière à ce que je sois seule à l'entendre.

— C'est entre vos cuisses que j'aimerais passer plusieurs heures.

Il se laisse ensuite retomber sur la banquette et reprend sa conversation avec Elias comme si de rien était.

Je tourne les talons avant de faire quelque chose de stupide, comme lui fracasser un plateau sur le crâne. Ce connard de prince cherche à me provoquer, à me faire sortir de mes gonds. À tous les coups, il compte sur ça pour justifier le refus de signer le contrat. Je ne dois pas réagir. Si le prix à payer pour sauver Molvik est d'encaisser des remarques graveleuses pendant trois jours, j'y arriverai. Après tout, j'ai survécu au harcèlement moral de ma boss pendant plusieurs mois, non ? Je traverse le couloir au pas de course, à tel point que mes gardes du corps ont du mal à me suivre. Je pénètre dans ma chambre, toujours aussi furieuse, et arrache presque mes vêtements pour me jeter sous le jet d'eau chaude de la douche. Lorsque je suis à peu près calmée, je regagne la partie chambre et avise une enveloppe kraft posée sur mon lit.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? me demandé-je en l'ouvrant.

Je fais glisser son contenu et à mesure que les feuilles sortent, j'ai l'impression que mon sang quitte mon corps.

— C'est... C'est pas vrai.

Une dernière feuille tombe, une phrase écrite à l'ordinateur qui sonne le glas de ma défaite : « Acceptez la proposition qui vous sera faite demain ou Molvik perdra à la fois le pétrole et sa princesse. »

Chapitre 40 : #Échecetmat

Sylviana

Parfois, il ne suffit pas d'être reine pour remporter la partie. En guise d'illustration, une photo d'un jeu d'échecs avec le roi couché sur le plateau.

Seule dans ma chambre, un tourbillon d'émotions déferle en moi : colère, honte, regret. Les photos sous mes yeux me brûlent les rétines et pourtant, je ne peux m'en détacher. Ces moments d'intimité qui n'appartenaient qu'à nous risquent maintenant de causer la perte de Molvik. Si on s'offusque pour un téton se devinant sous une robe, qu'en sera-t-il pour une princesse à genou devant un homme ? Les larmes dévalent mes joues alors que je relis pour la millième fois au moins le message. La proposition qui me sera faite. Qu'est-ce que ça sera ? Une partie de jambes en l'air ? Le prince n'a pas caché son envie de me posséder. Serait-ce là le prix à payer pour éviter le scandale ? Je froisse la feuille et la jette aussi loin que possible de moi. Si encore il n'y avait que le scandale, je serais prête à assumer, mais là, on parle de matière première. Le pétrole est le nerf de la guerre. Si nous augmentons le prix du baril, nous prenons le peuple à la gorge. Y a qu'à voir dans les autres pays comment ça se passe. Sauf que Molvik n'a pas les épaules suffisamment larges et ne bénéficie pas de la protection octroyée par l'Union européenne, vu que nous sommes totalement indépendants. Qu'est-ce qui empêcherait le prince de faire comme bon lui semble ? Nous n'avons pas vraiment d'alliés puissants avec nous.

Je dois finir par m'endormir, car je me réveille le lendemain matin peu de temps avant l'arrivée de ma femme de chambre. Je dissimule les photos dans mon sac à main et rejoins Liliane et Elias pour le petit déjeuner. Dimitri n'est pas là, à mon grand regret, et je n'ose interroger son grand-père sur son absence. Alors que je pensais déjeuner tranquille, le prince fait son entrée. Il échange un coup d'œil avec Elias qui s'éclipse malgré mes regards désespérés pour le faire rester. Il entraîne avec lui mon amie, me laissant seule face à mon invité. Mes mains se mettent à trembler, m'obligeant à les cacher sous la table. Le prince ne semble rien remarquer et prend place face à moi. D'un claquement de doigts, il renvoie les deux hommes qui l'accompagnaient et se met à me fixer avec un étrange sourire.

— Vous semblez bien fatiguée ce matin, Sylviana. Aurais-je hanté vos rêves ?

Je me retiens de vomir et me contente de répondre le plus aimablement possible :

— Je dois avouer que votre venue me rend nerveuse. Après tout, les enjeux pour mon pays sont tout de même importants.

Il attrape une tartine et croque dedans avec avidité.

— Oui, votre conseiller m'a expliqué. La position de mon père concernant Molvik vous est préjudiciable. Vous savez, je pense qu'il n'a jamais vraiment accepté l'affront que votre famille a fait à la nôtre.

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas de quoi il parle.

— Votre grand-mère était promise à mon grand-père, ce qui aurait fait de mon père l'héritier de votre couronne.

Je secoue la tête.

— Non, votre père était déjà né à cette époque, il n'aurait pas pu prétendre à la couronne de Molvik, seul l'enfant de ma grand-mère aurait eu ce privilège. La couronne se transmet par le sang.

Il balaie mon argument d'un revers de la main.

— Les lois peuvent être changées, Sylviana. En tout état de cause, la reine Virginia a eu assez de pouvoir pour maintenir tout de même nos relations commerciales, jusqu'à votre coup d'éclat.

— Mon coup d'éclat ?

— Les photos de vous dans la fontaine ont rappelé à mon père tout ce qu'il n'avait pas pu avoir et par conséquent, il a décidé de vous punir, de vous détruire.

— Et pourtant, vous avez accepté de venir me rencontrer. Pourquoi ?

Il fait semblant de réfléchir et plante son regard dans le mien. Ce que j'y lis me donne des frissons de dégoût. Je fais tout pour ne pas le montrer, si jamais je dois coucher avec lui, je ne lui donnerai pas la satisfaction de me voir dominée.

— Parce que je ne suis pas mon père, Sylviana. Là où il voit de la destruction, moi je vois la possibilité d'une reconstruction. *Il se lève et contourne la table pour venir face à moi.* Un rapprochement entre vous et moi, *sa main caresse mon visage et descend sur mon épaule*, pourrait nous être profitable.

Je déglutis alors qu'il frôle la courbe de mon sein.

— Un... Un rapprochement vous dites.

— Oui. Vous contre un accord valable à vie pour des tarifs avantageux.

Ma respiration se bloque et je parviens à formuler :

— Si... Si je couche avec vous, vous laisserez à Molvik un accès au carburant.

Il éclate d'un rire mauvais et me saisit à la gorge. Il ne m'étrangle pas, mais relève mon visage et approche sa bouche de la mienne.

— Ne rêvez pas, Sylviana, aucune chatte ne vaut ce que vous demandez, ce sera simplement un bonus.

Voyant que je ne comprends pas ce qu'il insinue, il s'approche de mon oreille et murmure :

— Une couronne contre du pétrole, voilà ce que vous allez m'offrir, et l'accès à votre chambre quand bon me semblera, cela va de soi puisque vous serez mon épouse.

Il plaque sa bouche vorace contre la mienne et tente de forcer le barrage de mes lèvres. Ma résistance l'amuse, pire, elle l'excite et il s'enhardit au point de s'emparer d'un de mes seins et de le serrer sans douceur. Je parviens à le repousser et à m'extirper de son emprise. Alors que je cours vers la sortie, je l'entends :

— J'attends votre réponse d'ici demain soir, Sylviana, et si vous m'opposez un refus ou si vous décidez de renoncer à la couronne, Molvik en subira les conséquences.

Je cours dans les couloirs pour retrouver ma chambre et me laisse glisser contre le panneau de bois. Un mariage. C'est ça qu'il ambitionne. Lier ma vie à cet homme ou voir tout un peuple sombrer. Quelle option ai-je ? Sur une impulsion, je décide de confronter l'auteur de cet ignoble chantage. Je ne suis pas stupide, je sais que le prince n'a pas pu préparer ça tout seul. Il n'était pas là lorsque les clichés ont été pris et il n'avait même pas encore été invité. Non. Le traître est ici, entre les murs de ce château et quelque chose me dit que dans son repaire, Palpatine doit bien se marrer.

Je récupère les photos, le message de chantage et part en direction du bureau du régent. Je tambourine à sa porte lorsqu'une des servantes m'annonce qu'il est encore dans ses appartements. Je lui demande de m'indiquer le chemin et la renvoie une fois parvenue à destination. Je ne me donne même pas la peine de frapper, cette fois-ci, et pénètre dans l'antre du diable.

— Princesse, que me vaut le plaisir de cette visite matinale ? demande Volkov en resserrant la ceinture de sa robe de chambre.

Je jette à ses pieds, une par une, les photos de Dimitri et moi en plein acte sexuel sans le quitter des yeux.

— Je ne pensais pas que vous étiez à ce point abject, Volkov. Finalement, Palpatine est encore un surnom trop doux pour ce que vous êtes. Mais vous avez gagné, bravo.

Son regard passe des photos sur le sol à mon visage dénué de toute émotion.

Volkov garde le silence.

— Eh bien, allez-y. C'est le moment ! l'apostrophé-je

— Quel moment ?

— Le moment où vous me dites que la partie est finie, que vous avez obtenu ce que vous vouliez. Parce que maintenant, je n'ai plus le choix : soit je renonce à la couronne et vous laissez les rênes, soit j'accepte les termes du contrat avec le prince et je suppose que, dans ce cas, vous vous êtes démerdé pour obtenir une juteuse contrepartie.

— Allez-vous renoncer à la couronne ?

J'éclate d'un rire nerveux et secoue la tête.

— Même si je le voulais, je ne le pourrais pas. Le prince s'est bien assuré que je n'ai aucune échappatoire. Je l'épouserai puisque c'est ce que vous souhaitez. Molvík aura son pétrole, les habitants seront heureux et finalement, qui se souciera de ce qui se passe entre ses murs ?

— Renoncez à la couronne, Sylviana, dit-il simplement.

— Mais je ne peux pas ! Si je le fais, si je m'échappe, Molvík en subira les représailles. Ma grand-mère a fait le coup à son grand-père, si je récidive, vu sa fierté, je ne donne pas cher du pays.

Il se passe une main sur le menton tout en me dévisageant.

— Le bien du pays vous importe réellement ? Il y a encore quelques semaines vous ne rêviez que de partir.

Je soupire, je ne sais même pas pourquoi je me justifie auprès de lui, mais je le fais quand même.

— Je voulais partir parce que je ne me sentais pas capable d'assumer la gestion de tout un pays, je voulais partir parce que je savais que le pays s'en sortait très bien avant mon arrivée, mais maintenant, c'est différent. J'aime Molvík, j'ai l'impression d'être plus proche de ma grand-mère ici, alors qu'elle en est partie, et surtout, je ne veux pas être responsable de sa chute. Je ferai ce qui est bon pour

le pays. J'aurais tout de même pensé que, malgré votre envie de pouvoir, vous auriez tout de même un minimum d'égard pour moi, que vous n'iriez pas jusqu'à me considérer comme une marchandise qu'on échange.

Il n'ajoute rien et je quitte ses appartements la tête haute. Tout le reste de la journée, je reste enfermée dans ma chambre, opposant porte close à tous ceux venus prendre de mes nouvelles. Mon seul réconfort est de me plonger dans le journal de ma grand-mère. Il ne reste plus beaucoup de pages avant la fin. Elle s'est enfin décidée à utiliser « Elias » quand elle parle de l'homme qu'elle aime. Elle a grandi et n'a plus peur des représailles de sa mère. On sent que l'adolescente rebelle se réveille.

Chapitre 41 : #helpme

Sylviana

Quand le château devient un remake de Secret Story. En guise d'illustration, les minicaméras dissimulées.

Cher journal,

J'ai couché avec Sergueï. Ce n'était pas prévu, c'est arrivé comme ça. Il est venu me réconforter après ma dispute avec Elias et une chose en entraînant une autre... J'ai toujours cru que ma première fois se ferait avec Elias, mais dans les bras de Sergueï, je me sens vivante, je me sens moi. Il ne me rabroue pas quand je lui parle de mes envies d'évasion, au contraire, il m'encourage. Je lui ai parlé de l'idée de ma mère, pour le bal. Il est aussi furieux que moi et a promis de m'aider. Contrairement à l'autre qui ne me parle que de devoir et d'abnégation. Je ne sais plus vraiment où j'en suis et mon cœur est perdu. D'un côté, Elias, la droiture incarnée et son inaccessibilité. De l'autre, Sergueï, ses mains, sa chaleur et toutes ces sensations qu'il fait naître dans mon corps. D'un côté, celle que je voudrais être, de l'autre, celle que suis.

Cher journal,

Je me suis disputée avec Elias. Il m'a traitée de traînée et de honte pour la couronne après m'avoir découverte dans les bras de Sergueï. Ses mots résonnent encore dans mes oreilles :

— Votre mère ne se serait jamais abaissée à ça. Vous souillez la couronne. Vous devriez apprendre à contrôler vos bas instincts.

Sergueï a craqué et lui a collé son poing sur le visage en lui disant qu'Elias ne méritait pas l'amour que je lui portais et que j'étais une femme libre et indépendante. Les deux se sont battus pour moi, comme dans Roméo et Juliette, quand Tybalt et Mercutio se battent en duel. Loin de me sentir flattée, je me sens honteuse et me suis enfuie dans ma chambre. Là, ma mère m'attendait. Elle m'a annoncé la conclusion du contrat avec le prince Muhammad et je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire que le mariage ne serait pas valable car je n'étais plus vierge et que, dans la tradition arabe, une femme doit arriver vierge à son mariage. J'espérais du plus profond de mon cœur que cet argument suffirait à tout faire capoter, mais non. Ma mère, pour la première fois depuis longtemps, m'a prise dans ses bras et m'a dit qu'elle était heureuse que ma première fois se soit déroulée avec un homme qui m'aime et me respecte, mais que dorénavant, je ne

verrais plus ni Sergueï ni Elias et demeurerait dans ma chambre jusqu'au bal.

Cher journal,

Sergueï m'a fait sortir du château. Grâce à madame Astrabion, il m'a fait passer un double des clés de ma chambre et les horaires de la relève des gardes. Ma mère ayant découvert le passage menant aux cuisines, je n'avais plus d'autres issues. J'ai réussi à atteindre le garage où sont rangées les voitures. Sergueï avait démonté la banquette de sa voiture et m'a cachée à l'intérieur. Il m'a conduite jusqu'à la gare et dissimulée du mieux possible avec une couverture. Il a acheté un ticket et m'a poussée dans un wagon. Il m'a sauvé la vie.

Je referme le journal, le cœur au bord des lèvres. Comment a-t-elle pu être aussi naïve ? Bien sûr qu'il l'a aidée, il voulait le pouvoir, c'est tout ! Comme aujourd'hui, où il n'attendait qu'une chose, que je quitte le château dès mon arrivée. Pourtant, malgré toute ma haine envers cet homme, certains détails me chiffonnent. Pourtant, je ne vois pas qui d'autre que lui aurait un intérêt à ce que j'épouse le prince.

— Sylviana, ouvre, c'est moi.

Cette voix fait bondir mon cœur. Il est le seul que j'attendais, que j'espérais, et tant pis pour nos bonnes résolutions. Je me jette sur la porte que je déverrouille et l'entraîne à l'intérieur de la pièce.

— Sylviana, que se passe-t-il ?

Je voudrais me taire, rester digne, mais après tout, il apparaît aussi sur les photos. Je prends mon courage à deux mains et lui explique. Je lui parle des paroles du prince lors de la première soirée, du message et des clichés trouvés dans ma chambre, de la demande en mariage et de la confrontation avec Volkov.

— Putain, non. Ce n'est pas possible, lâche-t-il en se prenant la tête dans ses mains. Tu ne peux pas épouser cette ordure !

— Tu vois une autre option ? Parce que si c'est le cas, je t'écoute.

Il fait les cent pas, mais aucune proposition miracle ne franchit ses lèvres. Il finit par me prendre dans ses bras et me serrer fort.

— Je suis désolé, Sylviana. Tout ça, c'est de ma faute.

— Mais non, tu n'y es pour rien.

— Bien sûr que si ! Si je t'avais laissée retourner en France, si je t'avais écoutée, si j'avais accepté que tu ne veuilles pas être princesse, si je n'étais pas tombé amoureux de toi, tout ça...

Je l'interromps en posant ma main sur sa bouche.

— Tu es tombé amoureux de moi ?

Il hoche doucement la tête et je fais glisser ma main pour qu'il puisse répondre.

— Tu te souviens quand tu t'es retrouvée coincée dans la lucarne des W.-C. sur l'aire d'autoroute ?

— Comment oublier, marmonné-je.

— À ce moment-là, j'ai compris que tu n'étais pas comme les autres filles et cette impression n'a fait que se confirmer. Je suis désolé pour tout ce que je t'ai fait. Si je n'avais pas écouté mon grand-père, si je n'avais pas cédé à mes pulsions, tout ça ne serait jamais arrivé.

Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que ton grand-père vient faire là-dedans ?

Il se détache de moi, l'air foncièrement gêné.

— J'ai tout fait pour rester le plus possible éloigné de toi, mais mon grand-père a tout de suite remarqué que tu me plaisais et que... euh... que c'était réciproque. Si au début, il a été contrarié, il a finalement décidé de me donner l'autorisation pour que nous... que je...

— L'autorisation ? Il te fallait une autorisation pour me baiser ?

La colère transparait dans ma voix et Dimitri recule d'un pas.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Disons qu'il m'a fait comprendre que ça ne lui posait pas de souci du moment qu'on restait discret.

J'ai envie de hurler, mais une part de moi, la raison sans doute, m'empêche de péter les plombs. Je ne veux pas passer les derniers moments avec Dimitri à me disputer avec lui. Non. Là, j'ai besoin de ses bras, de son amour et de tout ce qui pourra me faire oublier que, d'ici peu, j'appartiendrai au prince. Alors que je déboutonne sa veste, il se saisit de mes mains.

— Vérifions d'abord s'il n'y a pas de caméras ici.

Je reste bouche bée et l'observe inspecter minutieusement chaque recoin de la pièce. Il finit par trouver deux caméras. Une dans le baldaquin du lit et l'autre dissimulée dans le pot à crayon du bureau. Il les fourre dans sa poche et je réfléchis à haute voix :

— Nous avons souvent couché ensemble ici. Pourquoi ne pas se servir de ces caméras pour me faire chanter ?

Dimitri prend son temps avant de répondre :

— La première fois, sur le bureau, nous avons fait tomber les crayons, il me semble, et pour le lit, je dirais qu'entre les draps et le manque de luminosité, la qualité ne devait pas être excellente. La dernière fois, dans le bureau... il faisait jour et... euh... tu... tu étais bien dans le cadre. On te voyait bien, impossible de nier que c'est toi.

— Parfait, si jamais j'échoue en tant que princesse et épouse, je me reconvertirai dans le porno !

Plaisanter m'aide à relâcher un peu la pression, mais l'idée que Volkov soit venu jusque dans mon intimité pour mettre des caméras dans ma chambre me colle des frissons.

Chapitre 42 : #souslesapparences

Sylviana

Le rôle d'une princesse est de savoir courber l'échine pour le bien de son peuple. En guise d'illustration, un baril de pétrole.

C'est aujourd'hui que je dois donner ma réponse. Je tremble alors que Francesca, Liliane et Catherine m'aident à enfiler la tenue choisie pour l'occasion. Elias m'a conseillé d'opter pour les couleurs du pays du prince, mais j'ai catégoriquement refusé. Je représente Molvik et même si je lui offre la couronne, je refuse de lui donner la satisfaction de me voir m'abaisser. Je m'observe dans le miroir, ma robe rouge me moule parfaitement et l'étole brodée d'or apporte une touche royale à la tenue.

— Poucinette, tu es sûre ?

Liliane a les larmes aux yeux. J'ai bien été obligée de leur expliquer la situation. Après les larmes est venue la résiliation. Elles essaient de se montrer fortes pour moi et je me repose sur elles pour ne pas m'effondrer.

— Je ne comprends pas. Le peuple ne devait pas voter pour te maintenir dans ton rôle de princesse ? Le primo machin chose, ce n'est pas à ça qu'il servait ?

Je secoue la tête. Après mon entrevue avec Dimitri, j'ai eu la même idée et j'en ai parlé avec Elias.

— Au vu des risques pour le pays, le Sénat a voté un « empêchement ».

— Un empêchement ? C'est quoi ? demande Liliane.

— C'est un peu l'équivalent de l'état d'urgence en France. On prend toutes les mesures nécessaires à la protection du pays. Donc l'avis du peuple ici, on s'en fout au vu des enjeux, explique Catherine.

Son portable sonne, je la vois froncer les sourcils avant de décrocher. Elle s'éloigne en chuchotant et quand elle revient, elle semble agitée.

— Je dois y aller, on se voit dans le grand salon ? demande-t-elle.

Je hoche la tête.

— Je n'ai pas vraiment d'autre choix que d'y aller.

Elle s'éclipse comme si elle avait le feu aux fesses, ce qui n'échappe pas à Francesca.

— Qu'est-ce qui lui prend ? Une urgence TokTok ?

J'étouffe un rire en reprenant mon amie :

— TikTok, pas TokTok.

— Ouais bah c'est la même chose, ça vous rend toc toc ces tik tok.

Nous rions toutes les trois, puis les larmes reviennent et nous nous prenons dans les bras. Je ne sais pas si le prince m'autorisera à prendre Francesca à mon service, ni si je pourrais revoir Liliane. À vrai dire, je ne sais même pas si nous resterons vivre à Molvík ou s'il me ramènera chez lui, comme un trophée.

L'heure d'y aller arrive et toute trace de mes larmes a été minutieusement camouflée par mon équipe de choc. Je regrette que Catherine ne soit pas à nos côtés, mais avec Liliane et Francesca derrière moi, je me sens déjà moins seule.

— La princesse Sylviana Romanovka ! annonce un homme alors que je franchis les doubles portes du grand salon. Tous les regards se posent sur moi et quand j'avise le régent aux côtés du prince, je me crispe et relève la tête. J'avance, le poids de mon rôle sur mes épaules, mais dans cette pièce aux multiples tableaux, je croise le regard de la reine Virginia. Elle a perdu sa fille et pourtant elle a tenu le pays, s'est battue pour qu'il ne s'effondre pas. La ressemblance entre nous est frappante et j'ai envie de m'excuser de ne pas avoir su me montrer à la hauteur pour préserver notre indépendance. Je décide de prendre exemple sur elle et de ne pas offrir la satisfaction à Jamil de voir de la peur dans mon regard.

— Prince El Alafi, m'incliné-je bien moins bas que l'exige le protocole.

Un léger sourire se dessine sur ses lèvres alors qu'il s'empare de ma main pour y apposer sa bouche.

— Sylviana, vous êtes resplendissante. J'ai hâte de vous voir porter la tenue traditionnelle de mon pays.

L'arrivée d'Elias légèrement essoufflé me distrait et m'empêche de répondre.

— Bien. Je pense qu'il est inutile de tergiverser, Sylviana. Annonçons officiellement nos fiançailles et réglons les problèmes techniques.

— Déjà ? Ne devrions-nous pas profiter de cette soirée et faire de

l'annonce le clou du spectacle, paniqué-je.

Il saisit ma taille pour me rapprocher de lui.

— Pourquoi attendre ? J'ai prévu une fin de soirée beaucoup plus divertissante.

— Lâchez-la.

La demande, tout comme la personne dont elle émane, me surprend au plus haut point. Le régent ôte la main de Jamil et il me ramène de son côté.

— La princesse Sylviana est encore ici chez elle et pour l'instant, aucun contrat n'a été conclu.

Mon cœur s'emballe, je ne comprends pas ce qu'il se passe, mais le régent a le regard fixé sur le prince.

— Tout ceci ne saurait tarder, régent, rétorque Jamil. Et plus vous vous montrerez désobligeant, plus je devrai prêter attention à la princesse lorsque nous serons officiellement liés.

La menace plane, silencieuse, mais aussi assourdissante qu'un millier de coups de tonnerre.

— Venez, Sylviana.

L'ordre du prince claque, alors qu'il tend sa main vers moi. Résignée, je tends la mienne, mais alors que nos doigts se frôlent, celle du régent se saisit de mon poignet et une enveloppe apparaît dans la main de Jamil.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en haussant un sourcil.

— Je vous conseille d'y jeter un œil et nous pourrions ensuite renégocier les termes du contrat.

Les deux hommes s'affrontent du regard, mais celui du régent dégage une telle puissance, une telle assurance, qu'il fait ciller Jamil qui décachette l'enveloppe. Je ne sais pas ce qu'elle contient, mais j'ai le plaisir de le voir pâlir.

— Je pense que votre pays va se faire un plaisir de reconduire le contrat initialement prévu avec une petite ristourne. Qu'en dites-vous ?

Il semble hésiter et Volkov claque des doigts. Comme par magie, Catherine se matérialise à ses côtés et tend sa tablette au régent en m'adressant un clin d'œil discret. Il s'en saisit et tourne l'écran vers le prince. Je dois me faire violence pour ne pas faire le tour pour regarder ce qui fait trembler Jamil.

— Vous voyez, les miracles de la technologie. Avec Facebook, Instagram et les autres réseaux, il suffit d'un clic pour que tout soit rendu public.

— Vous... vous n'oseriez pas, tente le prince.

— Les publications sont déjà programmées. Vous avez jusqu'à la fin de la soirée pour vous décider. Le contrat est dans mon bureau et n'attend que votre sceau.

— Mon père. Il refusera que je signe.

— Vous croyez ? On va lui envoyer un échantillon des photos et on va voir ce qu'il en pense.

*

Une heure plus tard, nous sommes tous réunis dans le bureau de Volkov où un accord très avantageux pour Molvik vient d'être signé. Alors que le prince regagne ses appartements, je me laisse tomber dans l'un des fauteuils moelleux du régent.

— Merci, Volkov. Vous avez ma reconnaissance éternelle et...

— Il n'y a aucune gloire à rectifier une situation qu'on a soi-même provoqué, crache Elias.

Alors que je me redresse, ce dernier contourne le bureau du régent et en vide les tiroirs sur le sol. Sous nos yeux, des minicaméras tombent sur le sol ainsi qu'une clé USB. Elias s'en saisit et l'insère dans la tablette qu'il arrache des mains de Catherine. Encore une fois, mais sur écran cette fois-ci, je me vois en pleine action avec Dimitri.

— C'est lui qui est responsable de tout ça, avec l'aide de sa fidèle alliée Catherine ! Ensemble, ils ont fait en sorte de vous mettre au pied du mur, mais finalement, la conscience du régent l'a rattrapé ! Vous ne devez pas lui faire confiance. Gardes ! Arrêtez-le.

Tout s'enchaîne très vite. La pièce se remplit d'agents de sécurité. Volkov est emmené par Dimitri et Elias demande à Francesca de me reconduire dans ma chambre pour que je me repose. Au moment où un agent attrape Catherine, je m'interpose et lui demande :

— Tu savais ? Tu faisais équipe avec Volkov ?

— Ce n'est pas le monstre que tu crois, répond-elle avant d'être amenée hors de la pièce.

De retour dans ma chambre, je tourne comme un lion en cage. Je veux bien être naïve, je veux bien avoir tendance à me tromper sur les

gens, mais Catherine, non. Elle n'a pas pu faire ça et Volkov non plus. Pourtant, les arguments d'Elias se tiennent. Je suis perdue. Complètement perdue. Alors que je fais les cent pas, le déplacement d'air fait s'envoler les papiers posés sur mon bureau. Je ramasse les enveloppes récupérées par Catherine à la maison de retraite. Parmi elles, une porte le nom d'une personne que je connais. Visiblement, Mamita n'a pas eu le temps de l'envoyer. Je me demande bien ce qu'elle voulait lui dire. La curiosité est la plus forte. À mesure que mes yeux balaient le courrier, une nouvelle hypothèse me vient en tête. Ce n'est pas possible, ça ne peut pas être ça.

Chapitre 43 : #souslesapparences version 2

Sylviana

L'amour rend fou. Littéralement. Encore plus quand il est à sens unique. En guise d'illustration, un cadre en argent avec la photo d'une femme.

J'ouvre la porte de ma chambre au moment même où Dimitri s'apprête à frapper contre le panneau.

— Volkov est innocent, annoncé-je.

— Je sais, répond Dimitri, l'air profondément blessé.

L'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il fait lui aussi partie du complot, mais ses épaules se relâchent et il reprend :

— Je suis là pour l'arrêter.

— Tu es sûr ?

Il acquiesce et sort son talkie-walkie pour contacter son supérieur. La voix du père de Dimitri donne quelques instructions et main dans la main, nous prenons la direction du bureau d'Elias Marlof.

Quand il nous voit, son regard fiévreux me confirme ce que je sais déjà : il est fou.

— Princesse, c'est formidable. Vous allez pouvoir rester sur le trône et je me ferais un plaisir de remplacer Volkov. Je n'ai jamais compris pourquoi la reine Virginia l'avait nommé à ce poste si important.

Ma main serre plus fort celle de Dimitri alors que je réponds :

— Parce qu'elle savait qu'il prendrait soin du pays, comme il a pris soin de ma grand-mère.

Elias marque un temps d'arrêt, avant de reprendre :

— Volkov a manipulé tout le monde. Nous avons bien vu ses méthodes. Les photos pour faire chanter le prince. Rien ne l'arrête.

— Et vous ? demandé-je d'une voix assurée. Qu'est-ce qui vous aurez arrêté ? Vous étiez d'accord pour me vendre au prince. Il n'a négocié qu'avec vous, nous le savons, nous avons tout fait pour que Volkov se tienne éloigné.

Elias paraît déstabilisé, mais se reprend.

— En effet, il a émis l'hypothèse d'une union, mais je ne vous ai jamais forcé la main.

— Et les photos ? Le message de chantage dans ma chambre ?

— Vous avez bien vu que Volkov avait tous les éléments en sa possession. Le chantage, c'est lui.

— Et la cuisine, c'est Schmitt !

Personne n'a la référence, mais je m'en moque. Je sais que j'ai raison.

— Le chantage, c'est vous. Les photos, c'est vous aussi.

— Non.

— Si ! intervient Dimitri. C'est toi, grand-père. Les deux caméras que j'ai récupérées dans la chambre de Sylviana proviennent d'un vieux stock de matériel usé que tu m'avais assuré avoir détruit.

— Volkov a très bien pu les avoir en sa possession. Ça ne prouve rien. Pourquoi aurais-je voulu faire chanter la princesse ? C'est tout bonnement ridicule.

— Parce que, malgré la différence d'âge, tu as toujours été amoureux de la reine Virginia et que tu lui en as voulu de confier le poste de régent à Volkov.

Cette fois-ci, c'est le père de Dimitri qui vient d'arriver et qui fixe son propre père avec un mélange de colère, de dégoût et de tristesse.

— La reine Virginia était ton idole, tu étais prêt à tout pour elle. Elle avait bien compris l'obsession que tu nourrissais à son égard et c'est pour ça qu'elle t'a vivement encouragé à prendre une épouse. Malgré ça, tu la faisais passer avant tout et quand elle a choisi Volkov à ta place, tu ne t'en es jamais remis.

— Il ne méritait pas de devenir le régent. C'était moi qui aurais dû devenir son plus proche conseiller, moi qui étais prêt à tout pour elle.

— Oui, pour elle, mais pas pour le pays, intervins-je.

Elias se fige et j'explique.

— Pour la reine Virginia, vous avez renoncé à ma grand-mère. D'ailleurs, je suppose que cette dernière n'était qu'un prolongement de la femme dont vous étiez réellement amoureux, la reine. Vous n'avez jamais été amoureux de ma grand-mère, vous essayiez de vous servir de l'amour qu'elle vous portait pour la faire agir comme une princesse, pour obtenir l'admiration de la reine. Vous n'auriez pas fait un bon conseiller, car vous auriez toujours été d'accord avec elle et elle le

savait. La reine a préféré choisir l'homme qui avait sauvé sa fille en lui permettant d'avoir la vie qu'elle souhaitait et qui était avant tout dévoué au pays. Sergueï Volkov.

— Sergueï est un manipulateur.

— Et vous non, peut-être ? Vous m'avez *vendue* à un autre pays !

Il balaie mes mots comme s'ils ne signifiaient rien.

— Vous n'êtes pas faite pour diriger, vous êtes trop émotive, impulsive, vous auriez fini par entraîner le pays dans votre chute. N'oubliez pas que c'est de votre faute si nous avons failli perdre notre accord sur le pétrole. Ça aurait été quoi la prochaine fois, hein ? Alors oui, oui j'ai passé un marché avec le prince Jamil. Il vous aurait épousée, serait reparti faire la bringue et j'aurais géré le pays comme l'aurait fait la reine Virginia. Mais vous connaissant, vous n'auriez jamais accepté, il fallait donc vous convaincre. Je savais déjà que vous forniquiez avec mon petit-fils, j'avais des images, mais celles du bureau étaient parfaites. La princesse à genou devant un moins-que-rien.

— Devant l'homme qu'elle aime ! m'offusqué-je, et votre petit-fils également !

— Il a cessé d'être mon petit-fils au moment où il n'a pas su tenir son rang et a souillé un membre de la famille royale !

OK. On l'a perdu, il est complètement fou. Dimitri se tend, mais c'est son père qui intervient :

— Maman a accouché seule, car tu tenais à être là pour accueillir ta précieuse reine lors de son retour au pays. Maman est morte quelques mois après, seule, car tu as préféré t'occuper d'organiser un bal pour la reine plutôt que venir lui tenir la main. Tu n'as jamais été un père pour moi. Alors, Dimitri n'est peut-être plus ton petit-fils, mais il reste *mon* fils et je t'interdis de le traiter de moins-que-rien. Il vaut bien plus que toi. Maintenant, tourne-toi, je te passe les menottes pour haute trahison.

Père et fils se défient du regard, mais Elias finit par abandonner et se laisse entraîner vers la sortie. La pièce se vide doucement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Dimitri et moi.

— Quel gâchis, dit-il en s'approchant du bureau de son aïeul.

Il attrape le cadre en argent qui trône dessus et le tourne vers moi. On y voit une vieille photo de la reine Virginia et de sa fille. Pas une photo de son fils, de sa femme ou de sa famille. En un sens, j'ai de la peine pour cet homme, amoureux d'une femme inaccessible et qui a

fini par en perdre la raison.

— Mon grand-père a raison sur un point, lâche-t-il au bout d'un moment.

Je le fixe, attendant qu'il poursuive.

— Je suis bien en dessous de ton rang. Avec ou sans ces photos, si notre relation est rendue publique, j'ai peur qu'elle te soit préjudiciable.

Je baisse les bras. J'en ai marre.

— Dimitri, je t'aime et c'est la seule chose qui compte à mes yeux. Mais la journée a été longue, je suis crevée et je n'ai pas envie de passer le reste de ma vie à devoir t'expliquer les raisons qui font que l'avis des autres, je m'en tamponne l'oreille avec une babouche. Alors maintenant, la balle est dans ton camp. On va lancer le *primo suffragium* à la fin de la semaine prochaine et c'est à toi de décider si tu veux qu'on soit ensemble, dans le sens couple je précise, au moment des résultats. Si ce n'est pas le cas, je tirerai définitivement une croix sur toi et tu n'auras plus d'autres chances. On est au ^{xxi}e siècle, le prince Harry a épousé une Américaine, divorcée, actrice, sans titre. Alors, crois-moi, le monde entier s'en fichera de savoir que toi et moi, on est ensemble.

Je tourne ensuite les talons et traverse la pièce le plus dignement possible. Non mais, c'est qui qui décide ici bordel ?

Chapitre 44 : #primosuffragium

Sylviana

Princesse ou simple personne ? En guise d'illustration, une couronne sortie de diamants et un billet de retour pour la France.

Le 25 novembre est enfin arrivé. Les résultats seront annoncés dans quelques heures et j'ai le trac. Si le peuple me donne sa confiance, j'ai pris la décision de rester, avec ou sans Dimitri et s'il me la refuse, ben retour en France.

— Ne stressez pas, Sylviana, les sondages vous sont largement favorables.

Je jette un œil par la fenêtre du grand salon où, à travers la fenêtre, je peux apercevoir les grilles du château où de nombreuses personnes se bousculent.

— Des nouvelles de Dimitri ? demande Liliane qui est toujours à mes côtés.

Je secoue négativement la tête. Je n'ai aucune nouvelle de lui et je sens qu'il a pris sa décision. Tant pis. Pour lui, pour moi, pour nous.

— Sylviana, seriez-vous d'accord pour que je vous prenne en photo pour la mettre en story ?

Je me tourne vers Catherine et acquiesce. Finalement, elle ne m'en a pas voulu de l'avoir fait enfermer avec Sergueï et a accepté de reprendre son rôle. Volkov, quant à lui, a choisi de s'exiler quelques jours. En menant ma petite enquête, j'ai appris qu'après le séminaire, Volkov avait fait virer Dicker, l'homme qui avait agressé Francesca et pris des sanctions à l'égard de ceux qui s'étaient rendus coupables de harcèlement sur les femmes du château. La preuve qu'il n'est pas si mauvais qu'il le laissait imaginer.

— Dis, tu ne m'as toujours pas dit ce qu'il y avait sur les photos que Volkov a données au prince, demandé-je en me tournant vers mon amie.

Ses joues se teintent légèrement et elle baisse d'un ton.

— Disons que le prince a certains penchants sexuels qui ne sont pas du tout tolérés dans son pays.

— Il est gay ?

— Bisexuel. Mais les photographies le montraient en compagnie masculine et disons que cette fois-ci, c'est lui qui était à genou.

Elle n'ajoute rien, sa peau arborant désormais une coloration écarlate. Alors que je m'apprête à demander plus de précisions, un agent de sécurité s'avance vers moi.

— Princesse, on m'informe que le régent Volkov est arrivé. Il se trouve dans son bureau.

Ni une ni deux, je quitte le grand salon, malgré les protestations de mes amies qui ont peur que je loupe l'annonce des résultats. Après un crochet par ma chambre, je fonce dans le bureau de Volkov. Je suis surprise de le voir sans sa cape verte et marque un temps d'arrêt en avisant qu'il est en train de remplir un carton.

— Vous faites quoi ? ne puis-je m'empêcher de demander.

— Eh bien, il ne fait aucun doute que vous allez être élue et par conséquent, le poste de régent n'a plus lieu d'être. Tel que vous me voyez, je récupère mes affaires et je vais quitter le château.

Je hausse un sourcil.

— Vous avez une forteresse cachée dans un volcan, une base sous-marine, un satellite pour faire fondre la calotte glaciaire ?

Mes références aux différents méchants de *James Bond* le laissent de marbre. Décidément, dans ce château, ils n'ont aucune culture cinématographique.

— Donc, vous abandonnez la partie ? reprends-je en croisant les bras sur ma poitrine.

— La partie est terminée, et vous l'avez remportée haut la main, princesse.

Je secoue la tête.

— Je ne suis pas d'accord. Je suis sûre que vous pouvez trouver des trucs inattendus pour mettre un peu de piquant dans ma vie de princesse.

Il croise les bras et me regarde étrangement.

— J'aurais cru que vous seriez contente de ne plus avoir... Comment est-ce que vous m'appeliez déjà... Palpatine, dans les pattes.

— Oui, mais ce serait moins marrant. Non, plus sérieusement Volkov, vous êtes un bon régent, vous avez tenu le pays pendant plusieurs décennies, vous m'avez sauvé d'un mariage arrangé et sauvé le pays par la même occasion. Je serais honorée de vous avoir comme

conseiller. Si vous le voulez, bien sûr.

Il semble surpris et j'ajoute :

— Vous n'étiez pas obligé de me sauver la mise avec le prince Jamil ; vous auriez pu le faire chanter et exiger ma démission. Mais vous ne l'avez pas fait. Pourquoi ?

— Parce que vous étiez enfin devenue la princesse dont Molvik a besoin. Vous étiez prête à vous sacrifier pour le pays.

— Je n'aurais jamais cru entendre ça de votre bouche, vous qui répétiez que Molvik n'avait pas besoin d'une princesse et qu'il fallait abolir la monarchie !

Il hausse les épaules.

— Je le pensais. Molvik n'avait pas besoin d'une personne qui n'avait aucune envie de le diriger. Vous savez, après la fuite d'Alessandra, le royaume a connu une période trouble, la reine Virginia faisait de son mieux, mais la perte de sa fille unique l'a beaucoup affectée. J'ai essayé du mieux que j'ai pu de le relever. Lorsqu'on a appris l'existence d'une héritière cachée, j'ai eu peur de voir la couronne aller à une gamine dont la seule préoccupation aurait été la couleur de sa robe et qui aurait conduit le pays à sa ruine. Quand je vous ai vue, j'ai tout de suite compris que vous ne vouliez pas être ici, qu'on vous forçait la main, comme on l'a fait avec Alessandra. C'est pourquoi l'abolition de la monarchie me semblait préférable. C'était pour moi une garantie de stabilité. Le pays continuerait d'être dirigé par des gens dévoués, sans craindre de voir débarquer une héritière en manque de paillettes.

— Ou une princesse qui exhibe ses tétons, plaisanté-je.

Il étouffe un rire.

— Pourquoi je sens que si j'accepte de vous seconder, je devrais gérer d'autres problèmes tout aussi saugrenus que votre poitrine ?

— Ça veut dire que c'est oui ? demandé-je.

Il me fixe, hésitant. J'avance vers lui et attrape sa cape suspendue à un crochet.

— Allez, on va bien se marrer. J'ai plein de projets pour Molvik. J'aimerais instaurer la parité obligatoire au Sénat, légaliser le mariage gay, créer une journée « papa à la maison », où toutes les femmes pourront venir au château se détendre, une journée « *free boobs* », des séminaires sur le harcèlement sexuel obligatoire pour tout le monde...

Je vois avec plaisir Sergueï blêmir, d'après mes sources, il n'a pas

très bien vécu le dernier séminaire.

— Ma grand-mère vous faisait confiance. Elle vous aimait et elle ne s'est jamais trompée sur les gens.

Il secoue la tête.

— Elle aimait Elias.

Je tire de ma poche la dernière lettre de ma grand-mère, celle qu'elle lui a adressée et qu'elle n'a pas eu l'occasion de poster. Il déplie le courrier et je peux voir ses yeux s'embuer.

Mon très cher Sergueï,

Je n'ai jamais eu l'occasion de te remercier pour cette vie merveilleuse que tu m'as offerte. Tu as toujours su voir qui j'étais et tu l'as accepté. Grâce à toi, j'ai rencontré mon mari, j'ai donné naissance à une fille, qui malheureusement est morte, et j'ai eu la chance de prendre soin de mon trésor le plus précieux : ma petite fille Sylviana. Elle ressemble tellement à maman que parfois, j'ai l'impression de la voir, là, devant moi. Quand je vois le courage de Sylviana, sa façon d'affronter la vie, de supporter la pression, je me dis qu'elle aurait fait une reine formidable, qu'elle est la fille qu'aurait rêvé d'avoir maman. J'aimerais que tu la connaisses, je suis sûr que tu l'aimerais. Elle a un humour corrosif et le cœur sur la main.

Les années ont passé et pourtant, tu restes dans mon cœur. Jeune, j'ai cru savoir ce qu'était l'amour et l'avoir éprouvé avec Elias, mais je me trompais. Elias ne voyait en moi qu'une réplique mal exécutée de ma mère, alors que toi, tu me voyais moi. Elias n'était qu'une chimère, mais toi, tu étais réel. Je suis désolée d'avoir mis autant de temps à le comprendre, mais mon âme sœur, c'est toi et si je pouvais revenir en arrière, sur ce quai, dans cette gare, je te demanderais une seule chose : Veux-tu venir avec moi ? Tu es mon premier amour et même si j'ai aimé Frederich, tu demeures à jamais l'homme de ma vie.

Je vais bientôt partir, mon cher Sergueï, pour un voyage que je dois faire seule, mais j'espère très égoïstement qu'un jour, quand ce sera ton tour, tu me retrouveras.

Je t'aime.

Ton Alessandra.

Le regard de Sergueï brille des larmes qu'il essaie de retenir et qu'il essuie maladroitement. J'ai du mal à contenir les miennes. Je peux lire dans ses yeux tout l'amour qu'il ressent pour elle.

— Je n'ai pas osé lui proposer de l'accompagner, j'ai eu peur qu'elle me dise non, avoue-t-il, simplement. Un jour, j'ai pris la décision de la rejoindre, c'était quelque temps après son départ, mais j'ai appris

qu'elle était enceinte, alors j'ai renoncé.

— Vous... Vous saviez où elle était ? m'étonné-je.

— J'ai toujours gardé un œil sur elle. Je ne me suis jamais immiscé dans sa vie, je m'assurais simplement que tout allait bien.

Nous gardons le silence quelques minutes quand des coups sont frappés à la porte.

— Poucinette ! Tu es princesse !!!!!!!

La voix de Liliane perce à travers le panneau de bois et à cet instant, je vacille légèrement. Les résultats ont dû tomber. Volkov m'attrape par le bras pour me retenir et murmure :

— Ne commencez pas votre règne en tombant dans les pommes.

— Vous allez m'accompagner ?

Le double sens de ma question ne lui échappe pas et il se drape dans sa cape avec élégance.

— Que serait Luke Skywalker sans son Dark Vador, rétorque-t-il.

Je secoue la tête et plante mon regard dans le sien.

— Vous n'êtes pas Palpatine, vous êtes Severus Rogue, ça crevait les yeux et j'ai rien vu.

Il esquisse un sourire tendre qui disparaît aussi vite qu'il est apparu, puis il me présente son bras.

— Reine Sylviana Romanovka, me ferez-vous l'honneur de vous présenter au peuple ?

Chapitre 45 : #unparfaitcommencement

Sylviana

Toutes les princesses ont besoin de soutien. En guise d'illustration, une photo de Catherine, Liliane, Francesca et Volkov.

La foule est massée au pied du balcon, les grilles ont été ouvertes et tous m'acclament. J'abandonne mon titre de princesse pour celui de reine. L'ancien régent, qui sera bientôt mon premier conseiller, dépose sur ma tête la tiare composée d'une multitude de diamants.

— On est assuré si jamais je la fais tomber ? demandé-je en serrant les dents et en m'avancant sur le balcon.

— Si vous la faites tomber, je vous pousse du balcon, répond Volkov, impassible.

Sa répartie a le mérite de me faire sourire et fait s'envoler une partie de mon stress. Maintenant que je suis à peu près sûre qu'il ne cherchera pas à se débarrasser de moi, je me sens quand même mieux. Pour que tout soit parfait, il faudrait que Dimitri soit présent, mais je ne le vois nulle part. J'enchaîne avec une interview, des photos, des serrages de mains, mais son absence se fait sentir. Il était censé me donner sa réponse aujourd'hui. Son père, qui se charge de la sécurité, me surveille du coin de l'œil et je prends sur moi pour ne pas lui demander où est son fils. Dois-je considérer qu'il a pris sa décision et qu'il n'a même pas le courage de l'assumer ? Volkov perçoit mon changement d'humeur et m'entraîne à l'écart.

— Tout va bien ?

— Oui, ne vous inquiétez pas.

— Ma reine, permettez-moi de vous dire que vous ne savez absolument ni mentir ni dissimuler vos émotions.

— Très bien ! Puisque vous voulez tout savoir, je pensais que Dimitri aller venir et me donner sa réponse quant à une possible... euh...

— Liaison avec vous, c'est ça ?

— Voilà, exactement. Sauf que visiblement, même me faire part de son point de vue, c'est trop lui demander ! m'agacé-je en triturant le tissu rouge vif de ma tenue.

Il fixe un point derrière mon épaule et lève ensuite les yeux au ciel.

— On dirait au contraire qu'il a décidé de venir.

Je fais volte-face et trouve son regard indéchiffrable. Je ne sais s'il est venu là pour me promettre un amour éternel ou au contraire mettre un terme à notre début de relation. Mon cœur, lui, s'en moque et se met à cogner dans ma poitrine. Je dois me faire violence pour ne pas courir vers lui et le laisser approcher. J'essaie de rester droite, digne, prête à encaisser les mots qui sortiront de sa bouche. La famille de Dimitri a toujours fait passer le devoir avant tout. Si le peuple ne m'avait pas choisie, j'aurais eu l'espoir qu'il nous choisisse, mais maintenant que je suis officiellement la reine, je ne me fais pas d'illusion.

— Majesté, vous êtes magnifique.

Le vouvoiement, le titre, le ton distant, tous ces éléments sont comme des poignards qu'il enfonce dans mon cœur.

— Je suis ravie de votre retour, agent Marlof, rétorqué-je d'une voix qui, je l'espère, ne tremble pas trop.

— Allez régler vos histoires de cœur ailleurs, m'intime doucement Sergueï en saluant de loin un membre du Sénat.

Dimitri réalise à cet instant que Volkov se tient à mes côtés et je crois bon de préciser :

— T'inquiète, on peut faire confiance à Severus.

Je me dirige ensuite vers une alcôve permettant de rejoindre discrètement une petite pièce attenante faisant office de bureau. Je presse l'interrupteur et laisse tomber le masque de la reine imperturbable.

— Tu m'as manqué, Dimitri.

— Toi aussi, Sylviana, mais je devais partir. La trahison de mon grand-père, mon travail, mes sentiments pour toi et le bien-être du pays. J'étais perdu. Je voulais réfléchir, être sûr de prendre la bonne décision, pour tout le monde.

Je me tends et me cramponne au bureau, prête à encaisser.

— La vérité, Sylviana, c'est que je t'aime. Je t'aime comme un dingue et je n'ai absolument aucune idée de comment ça peut marcher. Tu es reine désormais. Et moi ? Je deviendrais quoi ? Le roi consort, je servais à faire joli ? À tenir ton sac ?

Je plaque ma main sur le bureau et le fusille du regard.

— C'est marrant parce que quand le chef, c'est le roi, on trouve ça normal que la reine soit là pour faire joli.

— Tu ne me laisses pas finir, s'agace-t-il en avançant vers moi

— Non, parce que tu dis que des conneries et...

Il me fait taire d'un baiser. Tellement intense que quand il se recule, j'en ai le souffle coupé.

— Bien, maintenant que j'ai quelques secondes devant moi, je continue. Je disais donc que toutes ces questions me rendaient dingue et puis j'ai compris. Compris que j'en n'avais rien à foutre de porter ton sac, que tu me déguises si on doit aller aux quatre coins du monde. Je suis prêt à accepter n'importe quel rôle, du moment que je suis près de toi.

Je bugue quelques secondes, n'étant pas sûre de bien comprendre ce qu'il vient de dire.

— Attends... Ça signifie qu'on est en couple ?

— Il semblerait, oui.

Je n'attends pas pour lui sauter au cou et l'embrasser comme si ma vie en dépendait.

— Je t'aime, Dimitri Marlof et je jure que cette couronne ne change rien à mes sentiments et que je te considérerai comme mon égal, je marque une hésitation et poursuis d'une voix aguicheuse, et il se pourrait même qu'à certaines occasions, je te laisse me donner la fessée et me dominer.

Il m'attrape par la taille et m'embrasse de nouveau. Prise dans l'élan, je sens la tiare glisser le long de mes cheveux, de ma robe et tomber sur le sol. On s'interrompt au son du tintement du métal sur le carrelage.

— Putain, Volkov va te tuer, murmuré-je en avisant un diamant qui a sauté.

— C'est ta tiare, ta responsabilité, répond-il en levant les mains.

— Ouais, mais je suis la reine et je peux dire que tu m'as attaquée.

Je ramasse la tiare et quitte le bureau, le sourire aux lèvres pour retrouver Sergueï, Liliane, Francesca et Catherine. Quand ils nous voient, Volkov lève les yeux au ciel tandis que les filles lèvent les deux pouces en l'air.

— Qu'est-il arrivé à la couronne ? s'étrangle Volkov en remarquant l'objet dans mes mains.

— Dimitri m’a attaquée, je mens avec aplomb.

Un ange passe avant que le groupe n’éclate de rire et que Sergueï récupère ma bêtise en marmonnant :

— Pourquoi j’ai accepté de la conseiller déjà ?

— Parce qu’au fond, vous êtes sympa, je rétorque avec un clin d’œil.

L’hymne national de Molvïk retentit et c’est le moment que j’attendais depuis que la fête a commencé. Deux hommes font leur entrée, portant un lourd paquet. D’autres leur viennent en aide et au son des violons, un nouveau tableau est hissé dans le Grand Salon. Je m’avance sous le regard de l’assistance et de mes amis qui ignorent tout de ma démarche. Je me positionne près du drap blanc et d’un geste vif, je révèle le nouveau portrait de la salle : celui de Mamita, éclatant de rire, de la farine plein les mains. Parce qu’elle n’avait peut-être pas les épaules pour diriger un pays, mais qu’elle était tout de même la personne la plus forte que je connaisse. Mon regard accroche celui de Sergueï qui écrase une larme. Je me retiens comme je peux pour ne pas pleurer à mon tour et une fois la musique terminée, je le rejoins. Il tire de sa poche un mouchoir qu’il me tend.

— Si elle m’avait demandé, je serais parti avec elle, dit-il simplement.

Dimitri se place à mes côtés et j’entrelace mes doigts aux siens. Immédiatement, des flashs crépitent.

— Oups, dis-je en me rendant compte que je viens d’officialiser sans l’avoir prévu ma relation avec lui.

Volkov soupire et m’adresse un regard que je traduis par « Sérieux, vous pouviez pas attendre un jour ou deux avant de me faire bosser ? ». Puis, il se tourne vers Dimitri et lui offre *le* regard, celui qui vous gèle de la tête au pied et vous fait sentir comme un moucheron. Dimitri n’est pas impressionné, ou alors il fait vachement bien semblant, mais il serre quand même ma main un peu plus fort.

— J’espère pour vous, jeune homme, que vous avez les épaules solides. Les Romanovka ne sont pas des femmes comme les autres.

— En effet, ce sont des reines et je compte bien prendre toujours soin de la mienne.

Mon petit cœur fond, Sergueï termine la conversation d’un mouvement de tête avant de rejoindre Catherine, pour imaginer une nouvelle stratégie de communication.

— J’ai très envie de t’embrasser, me murmure Dimitri à l’oreille.

— Moi aussi.

— Ce ne serait pas raisonnable et Volkov nous conseillerait sans doute d'attendre un peu.

Je lui offre un sourire et adresse un coup d'œil rapide à mon conseiller et Catherine qui doivent gérer les photos de Dimitri et moi main dans la main et qui font déjà le tour des réseaux.

— Oui, mais je ne veux qu'il s'ennuie dans son nouveau rôle, annoncé-je avant de me crocheter à son cou et de poser mes lèvres sur les siennes tout en riant à moitié.

FIN

Chapitre bonus

Dimitri

Je tourne en rond comme un lion en cage. Sylviana sera couronnée demain et je ne sais toujours pas ce que je dois faire. Cette femme a pris tellement d'importance dans ma vie et dans mon cœur que je suis prêt à tout pour elle, y compris m'effacer. Je ferme les yeux et son visage danse devant mes paupières closes. J'entends son rire, je perçois son odeur, je revis nos prises de bec, nos ébats et notre séparation. Je prends la tête dans mes mains alors que le journal s'étale devant mes yeux. Les sondages lui sont favorables, d'ici peu Molvik aura une reine sur le trône. Le rêve de ma famille devient réalité alors que ma famille a volé en éclat.

— Dim, tu dois te ressaisir.

La voix de mon père me tire de mes pensées, je croise son regard fatigué. Faire enfermer son propre père n'a pas été une chose facile pour lui.

— Ça va allez papa, mais toi, comment tu te sens ?

Il hausse les épaules et ouvre le frigo d'où il tire deux bières. Il profite de l'absence de ma mère pour boire directement à la bouteille et me tend l'autre.

— J'ai rendu visite à ton grand-père. J'avais l'espoir qu'il se rendrait compte de l'énormité de ce qu'il s'apprêtait à commettre, mais c'est peine perdue. Il persiste dans son entêtement.

Je soupire et il pose une main sur mon épaule.

— Je sais que c'est dur pour toi. Il a toujours été ton modèle et tu l'admirais tellement.

— Pourquoi tu ne m'as jamais parlé de son obsession pour la reine Virginia ?

— Parce qu'elle était morte, que ma mère aussi et que je ne voulais pas que ma rancœur envers lui vienne entacher vos relations. Il t'aime, Dimitri. Quelque part, au fond de son esprit devenu fou, il t'aime. Votre relation était vraie, les jeux que vous faisiez ensemble aussi, les goûters que tu prenais dans son bureau et tout le reste, c'était réel.

J'avale une longue gorgée de bière pour chasser mon chagrin et

parviens à formuler :

— Mais j'ai tout gâché en tombant amoureux de la princesse. Toute ma vie, toi comme lui, vous m'avez inculqué le sens du devoir. Je n'avais qu'une chose à faire, protéger la couronne, et j'ai foiré.

Il fronce les sourcils.

— Foiré ? J'ai bien l'impression au contraire que la princesse est en passe de devenir la reine, me contredit-il en désignant le journal où une photo de Sylviana apparaît.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. À cause de mon comportement, je ne pourrai plus faire partie de la garde royale. Je vous ai déçus et j'en suis désolé.

Il soupire avant de poser ses deux mains sur mes épaules et me forcer à le regarder.

— Dim, écoute-moi bien. Ton travail ne définit pas qui tu es. Je ne serais pas plus fier de toi si tu devenais agent d'entretien, instituteur ou compagnon de la reine. Ce qui me rend fier, c'est ce que tu es au fond de toi. Tu es quelqu'un de juste, de droit et de profondément honnête.

— Compagnon de la reine ? Je crois que tu divagues. Sylviana débute dans sa carrière de souveraine, elle ne peut pas se permettre de s'afficher avec un simple agent de sécurité.

Il sort de sa poche son portable et affiche la photo de ma princesse debout devant les sénateurs, soutien-gorge à la main et refusant de s'excuser pour l'affaire du « boobsgate ».

— Tu penses vraiment que *cette* femme en a quelque chose à faire ?

J'esquisse un sourire au souvenir de son discours enflammé et de la tête du pauvre Wilkins.

— Respecte-la et prends une décision non pas parce que c'est ce qu'il y a de mieux pour elle, mais parce que c'est ce qu'il y a de mieux pour toi. Elle est assez grande et forte pour savoir ce qu'elle veut et décider à sa place, ce n'est pas lui faire honneur.

Il se lève ensuite de sa chaise et ajoute :

— Je te soutiendrai mon fils, quel que soit ton choix.

Il me serre brièvement l'épaule et quitte la pièce, me laissant seul avec le regard déterminé de Sylviana. J'effleure les contours de son visage. Il a raison, Sylviana se bat pour les droits des femmes et je ne dois pas lui imposer un choix en pensant que c'est ce qui au final lui conviendra le mieux. Je dois simplement me demander si être à ses

côtés et avoir l'étiquette « compagnon de la reine » est quelque chose que je suis prêt à assumer.

Remerciements

Je tiens à remercier ma super équipe d'alpha lectrice : Élodie et Laure ! Merci de me soutenir, de me lire, de me booster quand j'en ai besoin et merci pour vos conseils toujours avisés.

Je remercie également le groupe du Topaze et plus particulièrement Sandrine. Eh oui, cette histoire n'aurait jamais vu le jour sans Sandrine, mon père Noël secret qui m'a offert un magnifique carnet à paillettes dans lequel j'ai pu consigner mes idées, mon ébauche de plan et mes fiches personnages.

Un grand merci aussi à ma super éditrice Zélie, merci de donner sa chance à Sylviana, merci pour ton enthousiasme sur ce texte, merci pour ta réactivité et ta gentillesse, c'est vraiment un plaisir de travailler avec toi. PS : tu as vu sur celui-là je ne me suis presque pas emmêlée les pinceaux avec les noms de mes personnages !!!!

Enfin, je vous remercie vous, les lecteurs, de me suivre, de me lire et j'espère que cette histoire vous fera autant rire que moi.

JOHANNA

LAURY

menthe

Royale



JOHANNA LAURY

MENTHE ROYALE

DMR

Couverture : © Studio BMR
Visuels : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2021, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves

ISBN : 978-2-01-715335-1

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

DÉDICACE

*Merci à toutes celles qui ont cru en moi et qui
m'ont poussée à aller au bout de ce projet qui
me tenait à cœur.*

*Et à mamie Huguette qui a adoré me lire mais
qui nous a quittés trop tôt.*



CHAPITRE 1

ANNABELLE

« Mesdames et Messieurs, ici le commandant de bord, nous allons amorcer notre descente sur l'aéroport de Dalya. La température extérieure est actuellement de moins cinq degrés et il est quatorze heures vingt. Nous vous prions de rester assis et de garder vos ceintures attachées jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil. Nous vous remercions d'avoir choisi notre compagnie et vous souhaitons un agréable séjour. »

Dès l'entente de l'annonce du pilote, je me redresse brusquement sur mon fauteuil, surprise et particulièrement effrayée. Qui ne le serait pas à ma place ?

Moi, je le suis. N'importe qui ayant le contenu de ma valise le serait, croyez-moi ! Je n'aurais jamais dû être si confiante lors de la préparation de ma valise. Le stress m'a fait faire n'importe quoi. Enfin, j'avoue que je voulais également montrer à ma mère, qui me maternelle exagérément, que je pouvais me débrouiller seule. J'ai refusé son aide lorsqu'elle me l'a proposée. J'ai été trop sûre de moi, j'en paie les frais maintenant. Jamais je n'aurais dû lui répondre « *finger in the nose*¹ ». Elle serait là, elle me rirait au nez en me disant : « Il faut assumer les conséquences de ses actes, ma chérie. »

Il me semblait avoir bien organisé mon voyage malgré le peu de temps que j'avais devant moi. J'ai acheté mes billets à un prix raisonnable et j'ai même trouvé en un temps record un hébergement dans une petite auberge très bien notée sur le site de l'office de tourisme de Dalya. Mais il est évident maintenant que je n'ai pas vérifié l'une des seules choses que l'on doit prendre en compte lorsqu'on voyage. Je vous laisse deviner... Roulement de tambour... La météo, pardi !

Conséquence, je n'ai pas prévu de vêtements chauds, je risque donc de geler sur place si je sors vêtue comme je le suis. Imaginez-vous que je porte seulement un perfecto, un pull léger, un jean troué et une

paire de Converse. Pour ma défense, à Paris, il faisait dix-huit degrés lors de mon départ, ce qui est tout à fait normal pour la mi-septembre.

Dépitée, je me laisse aller contre le dossier de mon fauteuil.

Dans quelle galère suis-je allée me mettre ? pesté-je.

Oh bon sang, il ne manquait plus que cela ! Je me sens mal, mon angoisse refait surface : j'ai chaud comme si mon corps prenait feu de l'intérieur. Ma respiration se fait haletante et je sens mon cœur battre bien trop vite à mon goût. Voyant ma crise de panique prendre plus d'ampleur, j'attrape le sachet en papier qui se trouve dans le filet du siège de devant, les mains tremblantes. Et, tout en le maintenant contre mon visage, j'inspire et expire lentement. Je répète le même exercice plusieurs fois, le temps que cela passe. Il faut dire que j'ai le coup de main maintenant. C'est la quatrième fois que ça m'arrive. Tout a commencé lorsque mon nom est sorti du chapeau, il y a une semaine. C'est amusant quand ça arrive aux autres, toutefois, quand vous êtes tiré au sort, vous ne le voyez plus de la même façon.

Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer. Je ne me moquerai plus des autres. Enfin, peut-être pas à ce point. Je pense que je ferai une exception lorsque mon meilleur ami sera à son tour choisi pour notre défi fou en terre inconnue.

Penser au traître qui a lâchement contribué à ma présence ici me fait vraiment du bien. Ma respiration se calme en devenant plus régulière. Il était temps, car je me voyais déjà tourner de l'œil en respirant là-dedans une fois de plus. Je pose le sachet à sa place et me rassieds au fond de mon siège. J'essaie d'être positive et de penser au bon côté de cette aventure, vu que j'y suis.

L'hôtesse remonte l'allée et lorsqu'elle passe à proximité de moi, je l'interpelle :

— Excusez-moi, pourriez-vous me conseiller une boutique de l'aéroport où je pourrai m'acheter des vêtements chauds ?

Cette dernière me regarde en haussant les sourcils, visiblement étonnée par ma question. Puis, elle se met à rire comme si j'avais dit une énormité. Je la regarde incrédule. Il ne me semble pas lui avoir sorti la blague la plus drôle de l'année. Cela se saurait, si les miennes étaient hilarantes. Je reste coite devant son manque évident de professionnalisme.

— Je ne vois vraiment pas ce qui vous fait rire ! m'exclamé-je.

Elle arrête de sourire bêtement, la gêne s'inscrit enfin sur son visage.

— Je suis désolée, je pensais que vous vous moquiez de moi. C'est bien la première fois que l'on me pose cette question. L'aéroport de Dalya est très petit, il n'y a qu'une seule boutique duty free et un tout petit café/presse qui, pendant les heures de repas, vend également des sandwichs.

Elle voit à mon air paniqué que je ne m'attendais pas du tout à cela. Je ne sais pas si c'est pour me rassurer, mais elle ajoute :

— Vous devriez trouver votre bonheur au centre-ville ! Ne vous inquiétez pas, ils ont de jolies boutiques.

— Merci, je vais aller voir ça rapidement.

Je souffle un bon coup pour tenter de relâcher la pression. Mais c'est compliqué. *Bon sang ! Dans quel borborygme me suis-je embarquée ?*

— Tenez ! Il m'en reste un en français, me dit-elle après avoir fouillé dans le chariot qu'elle poussait, il y a quelques minutes.

Je récupère le livre qu'elle me tend en la remerciant et le regarde de plus près. La couverture est très jolie, colorée. Elle porte le nom de « Solvanie ». Je le feuillète rapidement. À vue d'œil, il doit contenir une vingtaine de pages de texte et autant en photographies de paysages, qui, je l'avoue, donnent envie de visiter le pays. Des grands espaces de verdure, des cascades, des chevaux sauvages avec en arrière-plan une montagne, un magnifique bâtiment qui semble être le palais dont la photo a été prise sous la neige. Je suis bluffée devant tant de splendeur.

Je tourne le guide touristique dans tous les sens, je m'arrête lorsqu'une chose m'interpelle. J'espère que les pages plastifiées n'ont rien à voir avec la météo. Je pouffe de ma bêtise. Je vois bien le genre, « petit guide pratique à promener partout, même sous la pluie » !

Plus sérieusement, je feuillète quelques pages pour voir si je trouve les noms et adresses de boutiques de vêtements. Mais non, rien n'est indiqué sauf la mention « pour tout renseignement, veuillez vous adresser aux hôtesses de notre office de tourisme local ». La blague !

Je tourne furieusement les quelques pages de ce maudit bouquin, agacée et reviens à la page une et lis le descriptif géographique pour m'imprégner des lieux.

« Visualisez l'Europe de l'Est. Vous voyez l'Allemagne et les Pays-Bas ? Tentez d'imaginer, entre ces deux pays, une toute petite principauté à peine plus grande que le Liechtenstein.

Sa superficie est de 188 km², avec une population estimée à 41 298

habitants. La capitale est Dalya et sa plus grande ville est Barop.

La Solvanie est le deuxième plus petit et riche des pays germanophones/néerlandophones. Politiquement, il s'agit d'une principauté dont le chef d'État est le roi Joren. Le pays est divisé en douze provinces et deux régions qui se nomment Südenland et North. Les champs cultivés et les petites fermes caractérisent les paysages du sud. L'économie du pays repose principalement sur le puissant secteur financier localisé dans sa capitale, Dalya. Il est membre de l'Association européenne de libre-échange, de l'Espace économique européen et de l'espace Schengen, mais pas de l'Union européenne. La monnaie est le florin.

Le règne du roi Joren arrivant à son terme, c'est l'aîné de ses fils qui deviendra souverain. »

Lorsque l'avion atterrit, je range mon livre dans mon sac à dos et enfle ma petite veste alors que tous portent doudounes, bonnets et écharpes. Je suis tout le monde sur le tarmac, grelottant comme une malade, jusqu'à la porte d'accès du tout petit aéroport. On dirait que l'on m'a attaché des vibreurs sur tout le corps, le plus dur est de stopper le claquement des dents. Je me rends compte en tournant sur moi-même que l'aéroport ne compte pas plus de six portes d'embarquement. Trois pour les arrivées et autant pour les départs. Je comprends mieux maintenant le commentaire de l'hôtesse.

Je me dirige vers le seul tapis à bagages après avoir passé la zone de contrôle ce dernier tourne dans le vide pendant cinq bonnes minutes avant que quelques valises dont la mienne apparaissent. Je la récupère et la tire dans les toilettes publiques. Elle est tellement énorme qu'elle est presque aussi large que la porte. C'est un enfer pour la faire passer ! Résultat : je suis toute transpirante. Génial ! Moi qui dois enfiler quelques couches de vêtements en plus pour résister au froid, je suis bien partie pour tomber malade !

Après avoir rafraîchi mon visage avec les moyens du bord, eau et papier absorbant, j'enfile trois épaisseurs de pulls, un legging, un jean et deux paires de chaussettes. C'est lourdement équipée et en mode Bibendum que je sors de l'aéroport pour me diriger vers les emplacements taxi.

L'un d'eux s'arrête à ma hauteur, je récupère mon barda et me rapproche. Mais, au moment où j'allais ouvrir la porte arrière pour engager la conversation avec le chauffeur, une femme me met un coup de coude et me pique la place. Je n'ai même pas le temps de dire quoi que ce soit que le taxi s'en va. Bonjour la courtoisie !

Je me retrouve seule sur le trottoir. Je regarde autour de moi,

personne ! Il n'y a pas un chat à l'horizon. Mon téléphone m'indique seulement quinze heures. Pourtant, l'aéroport est déjà désert. Désespérée, je m'assieds sur ma valise en attente du prochain taxi, quand une camionnette de livraison s'arrête à ma hauteur.

La vitre du conducteur s'ouvre sur un vieil homme au visage sympathique. Il me parle dans une langue qui ressemble à l'allemand ou au néerlandais. Voyant l'expression de mon visage qui dit : « Mec, je t'arrête de suite ! Je ne comprends rien à ce que tu me racontes », il me parle anglais. Je soupire de soulagement car là, au moins, je comprends un mot sur deux ou sur trois.

— Voulez-vous que je vous dépose quelque part ? me demande-t-il dans un accent horrible.

J'acquiesce d'un mouvement de tête et sors une feuille de mon sac à main que je lui tends. Je l'entends lire l'adresse de mon auberge. Il me regarde avec étonnement. Puis, il m'ouvre la porte passagère et m'invite à grimper avec un franc sourire. J'hésite un moment, regarde autour de moi. Mais, ne voyant aucun autre moyen de regagner mon hébergement, je décide de faire confiance à cette personne et de monter dans le véhicule.

— Vous connaissez l'endroit ? l'interrogé-je dans un anglais à la prononciation plus que douteuse.

Vu la mine dépitée qu'il affiche, je ne suis pas sûre d'avoir su prononcer les bons mots. Honte à moi qui n'ai pas suivi mes cours d'anglais.

Et bien évidemment, je ne comprends rien à sa réponse. Il parle trop vite. J'ai beau lui demander de ralentir son débit de paroles en disant du mieux que je peux « *slowly* », rien n'y fait.

On arrive dans le centre-ville. Il emprunte de petites rues très étroites, bordées par de jolies maisons mitoyennes à l'anglaise, toutes dans les mêmes tons beige et gris. Puis, après un petit kilomètre, nous arrivons dans ce qui doit être le centre historique de Dalya, car j'aperçois de jolis bâtiments anciens tels qu'une bibliothèque, la mairie, un tribunal et le palais. Je suis subjuguée par la beauté du décor qui s'offre à moi.

— Est-ce le palais, monsieur ? lui dis-je en désignant du doigt un magnifique bâtiment.

— *Yes, of course. The king and his family live here...*

Bla-bla-bla... Je laisse tomber. Décidément, je ne comprends rien dès qu'il parle. Par politesse, je hoche la tête à quelques reprises. Mais je ne réponds rien, préférant me focaliser sur la route. Ma tête est

appuyée contre la vitre, regardant défiler le paysage. Au bout d'un moment, la camionnette ralentit pour s'arrêter devant un très joli *bed & breakfast*, à la devanture très avenante. Il s'agit d'une maison de style colonial, mêlant le bois et la pierre. Un toit à pente basse se prolonge jusqu'à un porche sur la façade avant. Ce dernier est aménagé avec un salon extérieur composé de deux sièges suspendus avec une table en rotin sur la droite de la porte d'entrée et d'une balancelle en bois sur le côté gauche. La maison arbore des volets bleus donnant de la gaieté à la bâtisse dès le premier regard.

Mon chauffeur descend de sa camionnette, récupère ma valise à l'arrière et tire cette dernière en direction de l'entrée. Je m'apprête à le suivre quand mon papier contenant toutes mes notes pour mon voyage s'envole, atterrissant sur la chaussée. Machinalement, je le suis. Mais, tout à coup, j'entends quelqu'un s'acharner sur un klaxon. Le temps que je tourne la tête pour voir ce qu'il se passe, je suis projetée sur le côté.

1. Les doigts dans le nez.



CHAPITRE 2

ANNABELLE

Plaquée au sol, il m'est impossible de bouger. À l'aide de ma main gauche, je tâte le corps de la personne qui est allongée sur moi. Vu la musculature et la lourdeur de ce dernier, je dirais qu'il s'agit d'un homme. Je continue à tâter jusqu'à ce qu'un raclement de gorge me rappelle à l'ordre. Oups, je m'en suis peut-être donné à cœur joie. Je rougis, gênée d'avoir été prise en faute. J'espère ne pas avoir touché un endroit en particulier, si vous voyez ce que je veux dire.

En relevant la tête vers l'homme en question, deux magnifiques yeux vert émeraude me fixent intensément. Il s'exprime dans la même langue que mon chauffeur, tout à l'heure. Je n'y comprends toujours rien ! Mon visage doit trahir mon incompréhension. Ce n'est pas compliqué, le regard hagard et ahuri que je lui lance doivent parler pour moi puisqu'il prend la parole en anglais. Après s'être déplacé sur le côté, il me demande de me relever lentement avec la gestuelle, dans le cas où je serais blessée. Je fais ce qu'il me dit avec précaution m'aidant de la main que me tend une jeune femme présente sur les lieux. Je bouge tous les membres de mon corps, les uns après les autres, digne d'une athlète à l'échauffement avant un marathon. Ouf ! Je n'ai rien de cassé.

— Merci, dis-je à la jeune femme.

Elle est très jolie. Elle doit être âgée d'une vingtaine d'années, les cheveux raides, blond cendré. Elle est menue, pas plus grande que moi, peut-être un mètre soixante-cinq. Vêtue d'un joli tailleur luxueux de couleur beige et d'une paire de Louboutin. Comment le sais-je ? Facile ! Ma meilleure amie est fan de cette marque. À force de traîner avec elle, j'arrive à les distinguer. Mais ce n'est pas pour autant que j'aimerais en porter ou que je suis tendance question mode. J'ai une façon bien à moi de m'habiller.

Mon sauveur se relève à son tour et grimace au moment où il s'aide de son bras droit pour prendre appui sur la camionnette.

— Karl ! s'inquiète sa compagne en l'aidant à se relever.

Oh bon sang, il est blessé ! La jeune femme me regarde avec de gros yeux. Elle est visiblement en colère. Dis donc, elle change vite d'humeur celle-ci. Je n'y suis pour rien moi !

Mauvaise foi, quand tu nous tiens !

— Je suis vraiment désolée pour votre bras, il n'est pas cassé, j'espère ? lui demandé-je.

Il ne répond rien, mais me regarde avec un joli sourire. J'imagine que cela veut dire qu'il ne souffre pas beaucoup. À moins que mes paroles ne soient incompréhensibles. J'ai un doute tout à coup.

— Merci, vous m'avez sauvé la vie ! ajouté-je.

Je lui tiens le bras pour lui montrer combien je lui suis reconnaissante. Bien évidemment, lorsque je veux faire les choses correctement, rien ne se passe comme prévu. Je m'accroche au mauvais et le serre de bon cœur. Il sursaute à mon contact.

— Oups ! dis-je avec un air désolé.

Il reste silencieux. J'ai l'impression que cela dure une éternité et je commence à appréhender sa réaction. J'ai bien envie d'aller me cacher dans le premier trou de souris que je trouverai. Quel embarras !

La bouche de mon mystérieux inconnu s'étire de nouveau en un magnifique sourire qui part dans un grand éclat de rire. Je reste coite devant son attitude. Je croise les doigts pour qu'il ne souffre d'aucun traumatisme en raison de sa chute. Cela devient quand même inquiétant.

— *Ham* ? me questionne-t-il.

Il me demande « bras ». Oui ! C'est bien comme cela que l'on dit « bras », non ?

— *Yes, ham* ! lui affirmé-je sûre de moi.

— *No, ARM* ! m'explique-t-il.

Si cela peut lui faire plaisir, j'acquiesce de la tête. Je vérifierai la définition plus tard dans un dictionnaire. Il me dévisage, ses yeux sont arimés aux miens. Je suis incapable de détourner la tête, comme envoûtée. Pourtant, cette intensité me trouble et me met mal à l'aise. Je n'ai pas pour habitude d'attirer l'attention d'un homme, quel qu'il soit. En général, je galère pour qu'un homme daigne remarquer ma présence.

Mon charmant interlocuteur détourne son regard lorsque que des

voix se font entendre et se rapprochent de nous. Je peux enfin reprendre mes esprits comme si le charme avait été rompu après une séance d'hypnose. C'est assez troublant. Mon chauffeur et une petite dame d'une soixantaine d'années interpellent les deux jeunes gens qui se tiennent à mes côtés. Ils sont très cérémonieux dans leur façon de s'adresser à eux et je ne comprends pas pourquoi. Peut-être sont-ils des personnalités locales ?

Tous les quatre papotent sans se préoccuper de ma présence alors que je viens de vivre quelque chose de traumatisant, quand même. Ce n'est pas tous les jours qu'on est à deux doigts de se faire écraser par une voiture. Bon, OK ! Peut-être que j'en fais trop là ! Il est vrai que mon cœur bat encore la chamade. Mais, comme vous vous en doutez, cela a un rapport avec cette rencontre digne d'un conte de fées. J'en oublie même un court instant que je tremble de froid.

Il ne faut pas se voiler la face, cet homme est superbe avec ses cheveux châains courts et les quelques mèches qui lui tombent sur le visage. Je lui donne à peine vingt-cinq ans. Il est grand, de carrure assez mince et j'ai eu un aperçu de sa musculature à travers sa chemise.

Discrètement, je jette de petits coups d'œil rapide vers lui, espérant croiser de nouveau son regard troublant. Néanmoins, rien ne se passe. Il part en compagnie de la jeune femme et se dirige vers une grosse berline noire stationnée au coin de la rue. Je suis déçue ! Je ne suis pas Cintia Dicker¹ mais quand même. Certes, de corpulence petite et menue. Cependant, j'ai des formes là où il faut, de jolis cheveux longs et ondulés. La petite particularité qui fait tout mon charme aux dires de mes amis, non, ce n'est pas la couleur de ma chevelure qui est rousse, mais la teinte de mes yeux. Ils sont vairons. Le gauche est bleu azur alors que le droit est gris. Plutôt joli, vous ne trouvez pas ?

La petite dame qui se présente à moi se prénomme Birgit, elle est très heureuse de m'accueillir chez elle pour le mois entier.

— Vous avez fait forte impression, ma chère ! me révèle-t-elle tout sourire.

Elle m'explique que son frère Albert, qu'elle me montre du doigt, serait ravi de me servir de chauffeur, si l'envie me prenait d'aller au centre-ville demain. Ah, c'est son frère ! Je suis contente de pouvoir mettre un nom sur ce visage sympathique. Je comprends mieux l'air surpris qu'il a eu tout à l'heure lorsque je lui ai montré mon document. Comme quoi, le hasard fait bien les choses. Après avoir serré sa sœur dans ses bras, il monte dans sa camionnette, démarre et s'arrête à ma hauteur en baissant la vitre du côté passager.

— Bienvenue « *miss Disaster* » ! dit-il d'un air amusé depuis l'intérieur de sa camionnette avant de redémarrer.

Cela est parfaitement compris par mon pauvre cerveau congelé. Oui, je suis une miss catastrophe. Et alors ? Mon hôte passe son bras sous le mien et me presse sur le chemin de l'auberge voyant que je claque des dents, morte de froid.

Une fois à l'intérieur, je suis très surprise par la chaleur des lieux. Les plus grandes pièces du rez-de-chaussée comportent chacune une imposante cheminée dans laquelle le feu crépite. Elle me fait visiter toutes les pièces, tout en m'expliquant les règles de bienséance pour la vie en communauté sous son toit. À l'étage, il y a six chambres spacieuses et chaleureuses. Elle me montre celle qui m'est destinée, je suis conquise. Elle est dans les tons bleu pastel, au milieu de laquelle trône un immense lit en baldaquin, le tout en bois brut. Il en est de même pour le reste des meubles. En regardant en direction de la fenêtre, je remarque un espace devant cette dernière, agrémenté d'un matelas confortable et de coussins.

Je m'approche, un grand sourire aux lèvres. J'ai toujours rêvé d'avoir la même chose chez mes parents. Hélas, je n'ai jamais pu le réaliser par manque de place.

— C'est un *bow-window* ! Il y a des livres, ici, me montre-t-elle sur les étagères de la bibliothèque apposée contre le mur.

Je récupère un livre et je me mets à rire lorsque je vois que tout est écrit en anglais. Mon Dieu, il ne manquerait plus que ça. Je suis certaine que je passerais mon temps à tout traduire. Comme j'ai apporté ma liseuse, je pense que ce petit coin lecture sera mon endroit préféré.

Birgit s'apprête à quitter ma chambre. Elle fait marche arrière lorsqu'elle me voit m'asseoir sur mon lit. J'ai décidé de rester là pour déprimer. Oui, vous avez bien entendu. Je vais me morfondre. Je trouve que mon séjour a pris un mauvais départ. J'ai plus qu'à croiser les doigts pour que le reste de mon séjour se déroule le mieux possible. Elle me prend par le bras, et, une fois debout, me tire en dehors de la pièce pour que nous redescendions. D'un signe de la main, elle m'invite à prendre place dans le sofa au salon, idéalement placé devant la cheminée. Puis, elle quitte la pièce sans un mot. Confortablement installée près du feu, je me sens mieux. Mon degré de bien-être monte d'un cran lorsque la propriétaire des lieux revient avec un plateau qu'elle dépose sur la table basse. Elle me tend une énorme tasse de chocolat chaud dégageant un arôme délicieux ainsi qu'une part de tarte aux pommes saupoudrée de cannelle. Que ça sent

bon ! Pressée d'y goûter, je prends ma cuillère et d'un geste vif me sers une bouchée. Hum ! J'adore !

Je suis désolée mamie Huguette. Mais je pense t'être infidèle durant mon séjour ici.

-
1. Égérie pour la marque Victoria's Secret.



CHAPITRE 3

ANNABELLE

— Miss Annabelle ! Miss Annabelle !

Réveillée en sursaut, je me cogne sur la tête de lit.

— Aïe ! beuglé-je.

Encore endormie, mes yeux refusent de s'ouvrir et je peine à comprendre ce qu'il se passe. Je cherche à tâtons mon téléphone posé sur ma table de chevet. Je regarde l'heure et souffle de dépit, il me restait encore une heure avant que mon réveil ne sonne. Quelle poisse ! Une fois réveillée, j'ai souvent du mal à me rendormir. Me souvenant de l'objet de ce brusque réveil, je cesse tout mouvement pour écouter s'il y a le moindre bruit, mais je n'entends plus rien. *Ai-je rêvé ?*

Je relâche ma tête sur mon oreiller sans délicatesse et me tourne sur le côté, prête à me rendormir quand de nouveau quelqu'un frappe. Non, c'est une blague ?!

— Miss Annabelle ! renchérit une voix derrière la porte de ma chambre.

Je me lève et vais ouvrir, prête à sauter à la gorge de ce réveil vivant qui tambourine derrière ma porte.

— Humm ! grogné-je, les yeux à moitié ouverts.

Je ne suis pas du matin, c'est un fait. En règle générale, je commence à faire surface après un bon café et de quoi remplir mon estomac.

En me voyant, Birgit me sourit et me pousse gentiment sur le côté afin de rentrer dans ma chambre. Je la suis, traînant les pieds sur la douce moquette et me glisse sous mes draps encore chauds qui n'attendaient que moi. Après avoir déposé une doudoune rose fuchsia et un bonnet jaune à pompon sur mon lit, elle m'explique qu'elle me prête ses vêtements chauds en attendant que j'aille dans une boutique

m'en acheter d'autres, et de saison.

Je suis touchée par son geste. Je me voyais déjà devoir remettre plusieurs épaisseurs de vêtements pour me protéger du froid.

— Merci beaucoup Birgit. C'est très gentil à vous.

— C'est moi, jeune fille. Je suis sûre que vous serez charmante avec ces couleurs, me répond-elle.

Elle me fait rire lorsqu'elle termine sa phrase par un clin d'œil. Je pense que c'est ce qu'elle cherche à faire. J'en connais une qui veut se faire pardonner de m'avoir réveillée en fanfare dès huit heures, car pour être honnête, personne ne peut être « charmante » avec ces vêtements. Cependant, je ne dis rien et garde ce que je pense pour moi. J'aime les couleurs vives. Néanmoins, là, elles ne vont pas ensemble et sont trop flashy. Je vais être ridicule et, surtout, je ne vais pas passer inaperçue. Loin de là !

Ce n'est pas tout ça, mais mon corps réclame encore un peu de sommeil. Je couvre ma tête de mon oreiller, montrant ainsi mon souhait de finir ma nuit. C'est sans compter sur Birgit qui en maîtresse de maison dans toute sa splendeur soulève l'objet qui me cache le visage et me dit comme aurait pu le faire ma mère : « Le petit déjeuner est prêt. Je vous attends dans la salle à manger. Le café n'attend plus que vous ! »

Sa petite réplique lancée, elle quitte la pièce. Il me semble l'avoir entendue pouffer et baragouiner quelque chose que je ne comprends pas.

Bon, je crois que la grasse mat' ne sera pas pour aujourd'hui. Je n'ai pas d'autre choix que de me lever. Si je ne le fais pas, j'ai bien peur de la voir débarquer en trouvant un autre moyen de me réveiller.

Pour m'insuffler le courage nécessaire, je mets en route ma playlist et me rends à la salle de bains tout en me déhanchant sur le rythme de la chanson « Come and get your love ». Je ne sais pas vous, mais moi j'adore la scène dans laquelle le héros Star-Lord, Chris Pratt pour les intimes (ce que je rêve d'être avec lui), fait une superbe chorégraphie sur ce hit. Je fais la même chose. Non pas avec des bestioles extraterrestres, mais avec mes chaussons et mon pyjama. Je m'en débarrasse puis les jette plus loin avec le pied, tout en marchant jusqu'à la salle d'eau. Je continue de chanter faux sous l'eau. Heureusement pour les voisins que le registre change au prochain titre, calmant ainsi mes ardeurs et surtout les fausses notes.

Je me prépare, et à peine une quinzaine de minutes plus tard, je suis prête. Je descends au rez-de-chaussée où l'odeur du bacon et du café

m'accueille avec gourmandise. Je laisse mon odorat me servir de guide, l'appel du petit-déjeuner est plus fort que tous les GPS du monde. Dans la salle à manger, je salue Birgit et Albert qui sont attablés dans un coin de la pièce. L'un a son journal devant les yeux et la seconde un tas de documents posés près d'elle, tapant frénétiquement sur une calculatrice. La complicité est plus qu'évidente entre eux. C'est vraiment touchant, surtout vu leur âge.

Je progresse dans la pièce et remarque aussitôt le buffet disposé sur un présentoir contre le mur de gauche. Il est immense avec tous ces mets qui y sont entreposés. Je suis en extase devant. Je m'approche de plus près et d'après ce que je peux comprendre de l'écriteau installé sur la table, il s'agit de spécialités de Solvanie. J'en ai l'eau à la bouche juste en les regardant. Bon, arrêtons là le supplice. À nous deux !

Affamée, je me sers un peu de tout dans une assiette. Je prends de la charcuterie, du fromage qui ressemble un peu à la mimolette avec sa croûte orange et deux œufs mollets qui sont disposés dans un appareil à cuisson. Par curiosité, je soulève le couvercle d'une petite cassolette posée sur un plat chauffant. Cela m'a l'air appétissant et l'odeur me donne envie d'y goûter. Même si je n'ai jamais mangé de haricots blancs à la tomate avec du bacon grillé au petit-déjeuner, je pense que je vais m'y mettre dès aujourd'hui. Je guette à gauche et à droite si je peux dénicher un plateau pour me permettre de transporter toutes ces victuailles. Cependant, je n'en vois pas. L'objet de mes désirs se matérialise comme par magie devant mes yeux. Je remercie Albert d'un signe de tête, puis me sers une tasse de café et un verre de jus de fruits avant de filer m'asseoir.

Birgit m'épie. À son regard et au signe de tête qu'elle m'adresse, elle semble satisfaite de me voir manger avec autant d'enthousiasme. Elle comprendra rapidement qu'il vaut mieux m'avoir en photo qu'à table. En tout cas, c'est ce que disent ma famille et mes amis. Tous me jalourent de ne pas prendre un gramme alors que je mange comme trois. Il faut remercier ma mère pour cet heureux avantage que je tiens d'elle. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je trouve que je m'en sors bien. Contrairement à mon frère, qui lui, a hérité de sa myopie. Les verres de ses lunettes sont de véritables loupes, énormes. Je ne voudrais pour rien au monde être à sa place. Je sais que ce n'est pas bien de se moquer. Toutefois, c'est plus fort que moi. Vous ne savez pas tout ce que j'endure chez moi. J'ai le droit à des surnoms tel que « Poil de Carotte » ou d'autres noms liés à la couleur de mes cheveux, depuis des années. Donc, ce n'est que de bonne guerre !

Une petite tape sur l'épaule me fait sursauter. Surprise, je me

retourne. Birgit n'attend pas que je puisse lui parler pour me poser une question que j'ai du mal à assimiler. Je lui demande de répéter ce qu'elle fait en me montrant du doigt le jambon qui se trouve dans mon assiette. La bilingue que je suis comprends « *ham* » et « *good* ». J'ai la bouche pleine. Je ne peux pas lui répondre, alors je lui fais un signe du pouce pour acquiescer. Je suis fan de leur charcuterie. Satisfaite, elle repart après m'avoir souhaité une bonne matinée.

Quelque chose dans ce qu'elle vient de me dire tourne en boucle dans ma tête. EURÊKA !

Tout devient clair comme de l'eau de roche. Je repense à la conversation que j'ai tenue hier avec mon sauveur, Karl si je me souviens bien, et je viens de comprendre mon erreur.

— Oh, la honte ! m'exclamé-je à haute voix. Je lui ai parlé de jambon. Un homme me sauve la vie et moi, je ne trouve rien de mieux que de lui parler de charcuterie.

Dépitée, je me cache le visage à l'aide de mes deux mains. Si je pouvais aller me cacher dans un trou de souris, je le ferais avec plaisir. Heureusement que je ne suis pas près de le revoir. Sinon, je ne saurais pas où me mettre. Annabelle et sa manie de se mettre dans des situations délicates. C'est tout moi !

Je vais faire en sorte que cela ne se reproduise plus. Promis ! Dès ce soir, je cherche un moyen de m'améliorer en anglais, à défaut d'apprendre la langue locale. Avant mon départ, mon frère m'avait parlé d'une application ludique qui permettait de se mettre à niveau rapidement. Je vais la télécharger dès que j'aurai un moment. Non contente de cette résolution, je me lève de table plus décidée que jamais que rien ne gâchera ma journée.

J'ai parlé trop vite. Mon accoutrement très coloré pique les yeux lorsque je me regarde dans le reflet de l'une des fenêtres de l'entrée. Je m'empare de mon sac à dos au pied de l'escalier et pars rejoindre Albert dans sa camionnette. Il a proposé de me déposer au centre-ville. J'ouvre la portière et m'installe. Le souffle chaud de la ventilation est agréable. Je me laisse aller contre mon siège, écoutant mon chauffeur. Ce dernier me montre où se situe l'arrêt de bus le plus proche pour mes prochains trajets, l'épicerie de quartier, la boulangerie, la poste. Puis, au bout de quelques instants, il ralentit en mettant son clignotant et pénètre sur le parking d'une petite quincaillerie qui ne paie pas de mine pour se stationner. Il m'explique que les commerces se trouvent à un pâté de maison de là, d'après le point qu'il me montre sur mon plan. Je le remercie avant de sortir de la camionnette.

Waouh, le froid me prend au visage. Je frissonne et remonte la

fermeture de mon blouson jusqu'en haut. Je traverse d'un pas vif les quelques mètres qui me séparent du centre-ville.

Parfait, une rue piétonne s'étend sur ma droite. Je la longe en passant devant une boutique d'optique, une pharmacie, un petit restaurant et là, je la vois enfin, la vitrine d'une petite boutique de vêtements.

Pressée et frigorifiée, j'entre dans le commerce. À peine entrée, j'ôte immédiatement mon manteau et mon bonnet, les calant sous mon bras droit pendant que je fais le tour des rayons. Les deux vendeuses sont occupées à ranger des robes et des manteaux sur des portants. Elles n'ont toujours pas fait attention à moi. Je m'approche d'elles et les salue puis passe les cinq prochaines minutes à tenter de me faire comprendre, la barrière de la langue me portant une énième fois préjudice. Je sors mon téléphone et demande à mon ami le moteur de recherche de traduire ce que je souhaite expliquer. Instantanément, la situation se décante permettant à l'une des jeunes femmes de m'aider.

Très professionnelle, elle me demande de la suivre jusqu'à l'une des cabines d'essayage pendant que sa collègue fait le tour des rayons, suivant les directives que lui dicte sa collègue. Cette dernière me demande de me placer devant le miroir et de tourner sur moi-même, jugeant mon tour de taille...

Nous sommes rejointes par la vendeuse numéro deux, les bras couverts de manteaux, bonnets, écharpes, pulls, pantalons et deux boîtes de bottes. Elles prennent très à cœur leur rôle. Si bien qu'au bout d'une toute petite heure de shopping, je suis en caisse. Je suis plus que satisfaite de mes achats même si cela entraîne la dépense d'une bonne partie de mon budget de la semaine. Je suis consciente que d'ici une semaine ou deux, je serai en galère. Cependant, je suis confiante. Cette petite ville a été très accueillante avec moi depuis mon arrivée (enfin, si je mets de côté cette histoire de météo). Je vais trouver un petit boulot et m'éviter d'appeler à la rescousse mes parents. Ce n'est évidemment pas le but de ce voyage.

Je suis là pour me débrouiller seule, aller au-delà de ce dont je suis capable et m'ouvrir aux autres. Il est donc important pour moi de trouver une solution en adéquation avec tout cela. Il le faut, me dit une petite voix que je relègue au fond de ma tête.

Je quitte le magasin, vêtue d'un manteau d'hiver noir type doudoune très confortable, d'une paire de gants fourrés, d'une écharpe toute douce orange, et d'un bonnet en laine doublé polaire dans les mêmes tons. J'en ai profité pour m'acheter une paire de bottes et des vêtements chauds, autant faire les choses bien. Aux grands maux, les

grands remèdes, comme dirait mon père.

C'est chaudement habillée que je pars à la découverte du centre-ville, en prenant la direction de l'office de tourisme. D'après mon plan, que je ne quitte plus, il se situerait à quelques rues de l'endroit où je me trouve. Je me balade dans les rues piétonnes, entre dans quelques boutiques et décide de visiter la cathédrale que j'aperçois derrière de gros bâtiments situés de l'autre côté de l'axe principal. Plus j'avance, plus je me trouve minuscule face à cet immense édifice. Avant de pénétrer à l'intérieur, je prends plusieurs clichés et fais de même à l'intérieur. La nef est magnifique, surmontée de colonnes au fond de laquelle l'autel, richement décoré, occupe l'abside. Tout est gigantesque, les portraits. Les vitraux aux fresques bibliques me laissent sans voix. Je finis le tour en silence puis, ressors. Mon reflex autour du cou, bien décidée à garder en souvenir tout ce que je verrai. Je suis persuadée que la Solvanie me réserve de belles surprises malgré ce que je disais hier.

Ma petite balade me prend plus de temps que prévu. Je me suis arrêtée ce midi dans une boulangerie pour manger un sandwich avant de repartir en direction de l'office de tourisme, qui, d'après le guide que l'on m'a remis dans l'avion, est le point névralgique de la ville. Pourtant, je suis déçue lorsque j'arrive devant le petit bâtiment qui ne paie pas de mine vu de l'extérieur. Je pénètre à l'intérieur et mon ressenti est le même. Toutefois, comme le dit la citation : « l'habit ne fait pas le moine ». J'ai très bien été accueillie par les jeunes employés de ce bureau de tourisme. L'homme qui m'a renseignée était très patient et compréhensif. Il m'a parlé lentement pour que je puisse tout assimiler. Sur son conseil et celui de la plus ancienne de ses collègues, je prends des tickets pour quelques musées et monuments payants. J'ai même le sourire en sortant, car j'ai obtenu un pass VIP grâce à l'offre spéciale du jour. Il s'agit d'un accès pour une réunion royale entre le roi et ses ministres, la visite de la bibliothèque qui serait la plus ancienne du pays et pour le musée du palais. Je suis très excitée d'y aller et de pouvoir me faire une idée sur les dirigeants de cette toute petite nation. Je range mon ticket avec précaution dans mon portefeuille. J'ai rendez-vous demain matin pour onze heures, là où tout se joue. C'est très grisant de se dire que je vais voir tout cela de près.

Bon, ce n'est pas tout, mais je dois rentrer. J'ai promis à mes parents et mes amis de les appeler en fin d'après-midi. L'heure de mon téléphone indique déjà seize heures trente. C'est dingue ! J'étais tellement prise par la découverte des lieux que je n'ai pas vu le temps passer. Je remonte tranquillement l'avenue afin de récupérer mes effets personnels que j'avais laissés dans la boutique de ce matin. Puis,

fière de moi, je rentre en bus. Et sans me tromper !